

Henri Guillemin

**Parle de
Rousseau, Voltaire
Rimbaud, Vallès**

conférences données en 1973
au Cercle d'Éducation Populaire de Bruxelles

éditions d'utovie / hg

Henri Guillemin parle de
Rousseau, Voltaire, Rimbaud, Vallès
collection HG

Sous la direction de Jean-Marc Carité
les éditions d'utovie rééditent
dans la collection HG
les œuvres complètes de
Henri Guillemin

pour être tenu informé de ce programme
il suffit d'envoyer vos prénom, nom et adresse aux
(par courrier)
Editions d'Utopie
Diffusion Différente
40320 BATS (France)
(par email)
utovie@wanadoo.fr

catalogue consultable
(avec achat sécurisé en ligne) sur
www.utovie.com

La numérisation de l'œuvre d'Henri Guillemin
reçoit le soutien de la Région Nouvelle Aquitaine

Toute reproduction partielle ou non de la présente publication
est interdite sans l'autorisation de l'éditeur
et du Centre Français d'Exploitation du Droit de Copie
C.F.F. 20 rue des Grands Augustins, 75006 Paris.

ISBN 978-2-86819-816-7
Dépôt légal 02/2024
Numérisation réalisée par et pour les Editions d'Utopie
en janvier 2024

© Diffusion Différente, Utopie, 2024



Henri Guillemin

**Parle de
Rousseau, Voltaire
Rimbaud, Vallès**

conférences données en 1973
au Cercle d'Éducation populaire de Bruxelles

éditions d'utovie

Ce recueil de conférences (non revues par l'auteur), paru la première fois en 1974, constituait le Cahier 50 du Cercle d'Education populaire (Bruxelles) où Henri Guillemin donna de très nombreuses conférences dont une partie fit l'objet de publication dans ces Cahiers qui seront repris dans notre collection HG.

En guise de préface

Le texte primé lors du concours sur les 4 conférences de Henri Guillemin, réservé aux élèves du secondaire et organisé par le Cercle d'Education Populaire.

Henri Guillemin

Nous sommes des centaines à l'écouter et pourtant j'ai l'impression d'un face à face. Un face à face qui va me changer, qui va peser sur moi... Je le connais, Guillemin : à chaque rencontre, à la télévision ou aux conférences, dans ses livres aussi, il me contraint à une métamorphose. Aujourd'hui, je suis bien décidée à ne pas me laisser faire : je veux garder l'esprit « critique » et ne pas me trouver dans la masse des inconditionnels, les adorateurs ou les détracteurs. Je sais, cela peut paraître risible : que pèsent mes dix-sept ans de culture officielle devant septante années de connaissance et de recherche rigoureuse ? Voltaire, Rousseau, Rimbaud et Vallès, je les connais cheminant sur les rails de la tradition littéraire. Bien sûr, j'ai lu « Candide » et « Zadig », « le Bateau Ivre », « L'Enfant », « le Bachelier » et « l'Insurgé ». Quant à Rousseau, nous devons l'aborder dans les semaines qui viennent.

Je sais que je ne fais pas le poids et encore, j'ai la grande chance de suivre l'enseignement d'un professeur exigeant pour elle et pour les autres, un professeur qui remue la poussière des apparences et remet au centre ce que d'autres s'obstinent à laisser dans les coins. Bref, j'ai beau vouloir une certaine autonomie, je me sens démunie devant une force de persuasion aussi explosive et subtile à la fois que celle déployée par monsieur Guillemin. C'est un conférencier hors mesure, d'une adresse stupéfiante à hypnotiser le public. La subjectivité des propos qu'il annonce avec éclat, en placard publicitaire, ce « vous n'êtes pas obligé de penser ce que je pense » lui servent d'appât, de garde-fou. Il n'est pas que subjectif pour lui-même, M. Guillemin, il veut aussi et surtout nous rallier à sa subjectivité. Il doit être intéressant de mesurer jusqu'où peut aller cette volonté de peser sur les autres, de peser par sa pensée subjective, même étayée par des preuves. Dans l'exposé sur Voltaire, exemple flagrant, si Guillemin ne nous trompe pas, s'il ne nous cache pas l'ambiguïté de Voltaire écrivain, courtisan et affairiste, il ne joue pas, toutefois, vis-à-vis de nous, franc jeu. Il révèle l'aspect positif du caractère de Voltaire comme il en dénonce l'aspect négatif, mais il ne reste pas sans arrière-pensée en soutenant de preuves et d'exemples précis, la partie « Voltaire est un salaud » alors qu'il sur-

vole très vite et de très haut, la contre-partie, « Voltaire n'est pas un salaud ». Pourtant les bonnes actions de Voltaire eussent-elles été plus indubitablement et manifestement prouvées, que pour moi, les mauvaises actions du personnage, auraient de toute façon fait pencher la balance du côté de l'opinion de Guillemin. Pour l'équilibre du personnage présenté, le conférencier aurait dû apporter un même soin, une même persévérance à définir autant les bonnes que les mauvaises actions. Pour Rousseau aussi, il nous parle de cette « révélation » sur la route de Vincennes, de cette prise de conscience soudaine et profonde qui bouleverse l'attitude de Jean-Jacques envers la vie et sa conception sociale et politique du monde. Il semble donner à la « révélation » qui emporte Rousseau dans une remise en question de tout son moi, un éclat presque mystique. Bien sûr, il nous dit que Rousseau autodidacte a englouti une bibliothèque, qu'il s'est « fait lui-même », mais il n'explique pas quels livres, quels auteurs, quelles pensées et philosophies ont influencé Rousseau au point de soulever en lui des idées aussi socialement révolutionnaires. Il n'est pas issu uniquement de son père, sa mère et du puritanisme de l'Eglise protestante, il est encore et surtout le réceptacle d'idées qui ont fusionné, bouillonné en lui et crevé à la surface, d'idées qu'il a volées, comme nous tous, un peu partout. Mais chez qui ? Guillemin omet et néglige là ce qui pourtant n'est pas un détail.

Je lui en veux aussi de l'émotion qu'il lève en moi. Pour les conclusions sur Vallès, j'étais au bord des larmes. De quel droit me bouleverse-t-il ainsi ? Mais n'y a-t-il pas là aussi un calcul ? Il se mesure dans les visages tendus vers lui. Nous sommes miroir et ce monstre de la parole sent son pouvoir sur nous. Quand il annonce prendre des risques, il se joue et nous joue la comédie ; intuitif, il sait déjà qu'il peut avec nous les prendre. Ses excès d'un homme prudent ne m'abusent pas, mais qu'y puis-je si cette « excessivité » même, dans la spontanéité du désir à arracher l'adhésion des autres, balaie ma résistance ! Son enthousiasme, sa ferveur, se transmettent par la voix et le geste jusqu'au tréfonds de moi, me pénètrent et me font concevoir l'auteur et son œuvre d'une manière autre. Je vaincs cette sourde obstination en moi à n'admettre qu'une thèse, à me confiner aux idées reçues d'un professeur que j'estime et dont l'interprétation des œuvres des auteurs me paraît valable. Or, sans renier ce que ce professeur m'a apporté, je découvre que les deux thèses ne doivent pas se repousser, s'éliminer, mais au contraire, s'ajuster, se compléter. Au lycée, on gratte le texte, on s'essaie à comprendre l'auteur par l'analyse des mots et des phrases en leur rendant leur ton juste, leur valeur et leur signification propres. Avec Guillemin, l'approche de l'auteur se réalise par le haut, dans un cadre historique défini, où enfin, l'argent, la religion, la politique et la sexualité, ces clés volontairement refusées par beaucoup et qui pourtant ouvrent toutes les portes, ont droit d'être citées et reconnues comme moteur de toute action et pensée humaines.

Guillemin, c'est l'accès humain à une littérature simple, directe, spontanée, concrète aussi, violente, navrante parfois, expressive, enflammée, folle, jouée comme sur une scène de théâtre, mais avec franchise, réalité, vérité. Une démystification ! Et par cette démystification, Rousseau, Voltaire, Rimbaud et Vallès nous deviennent tout proches. Leur œuvre renaît d'autant plus vraie et ressentie parce qu'écrite par des hommes rendus enfin à leur valeur et à leur misère d'homme. Ce ne sont plus de purs esprits, ils ont subitement des tripes, et en eux l'argent, la religion ou les femmes les torturent et leur cri ou leur rancœur, enthousiasme ou désespoir, colère ou amertume, dépit ou joie, deviennent poème, essai, conte ou roman. Pour Guillemin, il n'y a pas que l'œuvre pour aider à comprendre l'auteur, il y a l'œuvre et la vie. Ainsi pour Voltaire : en classe nous avons lu, discuté, analysé des textes. Les textes n'exhalent-ils pas une forte odeur d'extrême tolérance ? Donc, Voltaire = tolérance. Guillemin, lui, démolit d'un seul exemple fort cette belle image d'Epinal que je m'étais forgée de l'écrivain. Voltaire se voit catapulté au rang peu enviable de réactionnaire hargneux, plein de morgue et de rancune de classe envers les Polonais dont il ne peut supporter la révolte devant l'Ordre de la grande Catherine. Son appel à la tolérance n'est qu'une façade commode qui, lorsqu'elle s'écroule sous les coups de Guillemin, ne laisse que des ruines d'idées hypocrites et mesquines.

Comme il est difficile de se déprendre de Guillemin, de sa manière de dire et de dévoiler les choses ! J'ai souvent l'impression que ce qu'il dit, je le savais déjà, mais par d'autres visages. L'expérience de la vie que je possède est courte et insuffisante, et pourtant il me suffit de comparer avec ce qui se passe sous mes yeux, pour comprendre que la vérité ne peut jaillir que du solide de la vie. Et enfin, je voudrais dire toute mon admiration pour Guillemin à restituer l'homme et l'écrivain dans toute la complexité de son être. A l'encontre de beaucoup de conférenciers qui réduisent les écrivains à quelques thèmes superficiels dont ils s'empressent de fournir le code, Guillemin ne schématise pas les hommes qu'il présente. Evidemment qu'il pratique la dissection littéraire et biographique en fonction de quelques structures essentielles : l'argent, la sexualité et les options religieuses et politiques ; mais il recompose l'objet de son analyse de telle manière que toutes les composantes jouent entre elles et interfèrent les unes sur les autres. Guillemin explique un personnage, et quand il nous l'a expliqué, nous le connaissons mieux : il devient enfin insaisissable comme tout ce qui vit, aime et meurt, complexe parce qu'unique, précieux parce que simplement en perpétuel changement.

En vérité, je vous le dis, M. Guillemin n'est pas le seul Evangile, mais seul il fait encore des miracles : tout ce qu'il touche reprend vie.

Suzanne DECHAMPS
Lycée Théo Lambert (Anderlecht)
1re Latin-Grec — 17 ans.

Un " détraqué ", Jean-Jacques Rousseau ?

C'est donc le début d'un cycle littéraire que j'ai l'honneur d'inaugurer ce soir et je félicite le Cercle d'Education Populaire de ce travail nouveau. Je crois que ce n'est pas très habituel que vous vous occupiez de littérature ; ça me touche particulièrement.

Ce n'est pas du tout un discours que je vais vous adresser ce soir. Je vais me comporter comme un professeur en plein fonctionnement, comme si j'étais devant mes étudiants de Genève et nous allons essayer de voir la personne et l'œuvre de Rousseau.

On me reproche souvent de m'occuper surtout de l'homme au détriment de l'œuvre ; j'ai l'intention ce soir d'essayer de regarder un peu sérieusement avec vous la personne, bien sûr, mais aussi l'œuvre.

Personnage contesté, bien entendu. Je l'ai fait mettre dans l'inscription de ma conférence : « Un détraqué : Jean-Jacques ». Je me rappelle parfaitement que c'est comme ça qu'on me le présentait quand j'étais un petit élève du lycée de Mâcon — c'est antédiluvien... Le professeur de littérature nous disait : « Rousseau était un schizophrène » — je crois qu'on n'employait pas encore le mot — en tout cas, il était victime d'un délire obsidional. Il est évident que nous avons eu là, malheureusement, dans la littérature mondiale, un dément qui s'est fait connaître.

Je voudrais attirer votre attention sur une chose très curieuse qui s'est produite en France en 1912, et qui va servir de début à mon exposé parce que c'est une chose importante, je crois.

En 1912, c'était le deuxième centenaire de la naissance de Jean-Jacques, et de grandes célébrations avaient été organisées à Paris, à la Sorbonne et au Panthéon. En 1912, on fêtait la Troisième République, c'est-à-dire la République démocratique et anti-cléricale et ces grandes manifestations avaient été accueillies, bien entendu, par une certaine France d'opposition — en particulier du côté de Charles Maurras et de « L'Action française » — par de grandes colères.

Le texte des 4 conférences — non revu par l'auteur — a été établi d'après l'enregistrement sur bande magnétique. Nous nous sommes efforcés de conserver toute la saveur et la spontanéité du langage parlé.

J'ai vu, à la Bibliothèque Nationale, un exemplaire d'un tract qui avait été répandu dans Paris, signé de Charles Maurras et déclarant que Jean-Jacques Rousseau était un métèque criminel.

D'autre part, dans un article immédiatement célèbre de la Revue Critique — c'était une revue « bien-pensante » — le grand écrivain (enfin, si l'on peut dire !...) Paul Bourget, avait dit que le gouvernement se trompait en choisissant la Sorbonne et le Panthéon pour commémorer Rousseau et qu'il aurait dû choisir le préau de l'hospice Sainte-Anne de la Salpêtrière, seul lieu conforme ou convenable à la commémoration de ce dément.

Attention ! Lorsque l'on célébrait Jean-Jacques, on célébrait en même temps les Encyclopédistes. C'était une fête de la pensée philosophique.

Voltaire et Rousseau étaient célébrés conjointement. Vous vous rappelez du reste, dans « Les Misérables », dans la chanson de Gavroche, on dit : « C'est la faute à Voltaire ; c'est la faute à Rousseau ».

Eh bien, savez-vous que quand Jean-Jacques était de ce monde, était vivant, il n'avait pas eu d'adversaires plus implacables et d'ennemis plus déterminés que ces mêmes Encyclopédistes avec lesquels on le confond aujourd'hui. Il y a donc vraisemblablement quelque chose comme un quiproquo, une erreur sur la personne ; et je voudrais mettre en épigraphe à mon exposé une petite phrase de Jean-Jacques que je trouve dans une lettre écrite au gouverneur de Neuchâtel, « Milord Maréchal », Lord Keith. A ce moment-là, Neuchâtel était principauté prussienne. Quand il s'y était réfugié en 1763, ce Milord Maréchal l'avait accueilli avec chaleur. Puis les années avaient passé. En 1767, Jean-Jacques est obligé de quitter Neuchâtel. Il se réfugie en Angleterre, et c'est d'Angleterre, que le 19 mars 1767, il écrit une lettre torrentielle à ce Milord Keith, pour lui dire : « Mais, qu'est-ce qui vous arrive ? Je sens très bien que vous me repoussez ; une grande froideur s'établit entre nous ; je crois que vous vous trompez sur moi ; cet homme que vous prenez pour moi, n'est pas moi. »

Eh bien, je crois qu'il y a encore beaucoup de gens qui se trompent sur la personne profonde et sur la pensée de Jean-Jacques et je voudrais vous présenter Jean-Jacques tel qu'il me semble qu'il était pour de bon, enfin disons si vous voulez, Jean-Jacques tel que je le vois.

Prenons le départ avec lui, en 1712. Vous savez bien que c'est à Genève qu'il est né. Genève, c'était une toute petite cité. Il y avait à peine 20.000 habitants dans cette toute petite ville qui était cernée de murs. Ce petit détail est important pour la suite.

La ville était composée de deux groupes extrêmement dissemblables, inégaux : il y avait ceux qu'on appelait les citoyens de Genève, qui votaient, donc qui avaient droit de cité, le droit de

participer à la gestion municipale ou locale, comme vous voulez ; ils étaient environ 1.800 sur les 20.000, en chiffre rond. Tout le reste, on les appelait des natifs : des gens qui étaient vraiment nés à Genève, mais qui n'avaient pas le droit de cité.

M. Brunetière, du temps de mon enfance et de mon adolescence, était un des grands pontifes de la critique française (Ils étaient trois : il y avait Brunetière, Faguet et Lemaître. J'ai mis un certain temps à m'apercevoir qu'ils étaient tous des « bien-pensants », comme on dit). M. Brunetière, donc, dit que Jean-Jacques était « peuple » de par ses origines, et « peuple » au sens le plus fâcheux du mot. Eh bien, M. Brunetière ne se trompait pas s'il voulait dire que Jean-Jacques était pauvre : son père, Isaac Rousseau, était un artisan en chambre. Vous savez, il faisait des montres et il les vendait mal ; mais il était citoyen de Genève, c'est-à-dire qu'il était de cette petite aristocratie républicaine, si vous voulez, des 1.800 citoyens de Genève qui avaient le droit de porter l'épée. Donc, le petit Jean-Jacques était pauvre, mais ce n'était pas la plus basse classe.

On disait aussi que ce malheureux garçon n'a pas eu de chance, puisque sa mère est morte presque tout de suite, enfin huit jours après l'avoir mis au monde. Et puis que ce n'est pas étonnant qu'il ait été fou, car son père était déjà un dromomane, comme on dit quand on est élégant — ça veut dire qu'il avait la manie de remuer. Pensez ! il est allé à Constantinople.

D'autre part, c'est Jean-Jacques qui nous raconte que son père, pendant qu'il travaillait à son établi, demandait à son petit garçon de lui faire la lecture. C'était toujours la « Vie des hommes illustres » de Plutarque que le petit était obligé de lire et de relire à son père. Ce père, une ou deux fois, ne s'est pas aperçu que l'heure passait et au lieu d'envoyer dormir son petit garçon, il s'est aperçu que le jour était venu — c'étaient probablement les courtes nuits d'été — si bien que le petit Rousseau de huit, neuf ans, avait passé la nuit grotesquement à côté de son père, à lui faire la lecture. Vous voyez que ce père n'était pas raisonnable.

Reprenons les choses d'un peu plus près. Pas de mère — exact, puisqu'elle est morte — mais deux mères de supplément, si vous voulez, ou de remplacement auprès de lui : une tante, la tante Suzanne Rousseau qui va s'appeler Suzanne Goncerut puisqu'elle épousera un M. Goncerut et qui s'attachait beaucoup au petit et puis si pauvre qu'il fût, il y avait quand même une domestique qui s'appelait Jacqueline et que lui, Jean-Jacques, appelait « ma mie Jacqueline » parce qu'il l'aimait bien.

Donc auprès de ce berceau et pour les premiers pas de cet enfant, il y a deux présences féminines et parfaitement tendres.

Quant au père, il est exact qu'il s'est expatrié un moment comme beaucoup de Suisses ou de Genevois le faisaient à ce

moment-là pour voir si à l'étranger il y avait un moyen de gagner sa vie, pour s'informer ; mais il est revenu assez rapidement et pendant des années, il a eu tout de même cette petite maison de la rue de Coutance. (Aujourd'hui, c'est un grand magasin à Genève qui est à la place de cette maison de Jean-Jacques.)

Il y avait tout de même, pendant plusieurs années, ce papa et ce petit garçon qui vivaient ensemble et qui s'aimaient. Et Jean-Jacques a parlé de son père non pas seulement avec cette tendresse que l'on peut attendre d'un enfant gentil, mais avec reconnaissance ; il a dit au moins deux fois : « Tout ce que je peux avoir de meilleur en moi, c'est à mon père que je le dois ».

Bon, voilà que ce père est obligé de quitter Genève en 1722 — le gamin avait donc 10 ans. Vous voyez, ce M. Rousseau a eu des difficultés avec un capitaine en retraite qui s'appelait Gauthier. Ils ont échangé des coups d'épée. Isaac Rousseau a légèrement blessé le capitaine Gauthier au bras. Enfin, une histoire épouvantable... Il vaut toujours mieux ne pas avoir de discussion avec un capitaine. Alors il s'est dit qu'il valait mieux ne pas rester à Genève parce qu'il allait être condamné. Il est parti. Pas loin, vous savez, pas loin du tout : à Nyon. Si vous connaissez la Suisse, Nyon est à deux pas de Genève.

Enfin, il est parti. Il n'était plus là pour s'occuper de son petit garçon. Qu'est-ce qu'on va en faire ? On va le mettre chez un pasteur, le pasteur Lambercier de Bossey. Bossey, c'est juste au pied du Salève.

Les érudits, qui sont des gens insupportables, ont essayé de savoir ce que c'était que ce pasteur Lambercier. Jean-Jacques, comment l'avait-il élevé ? Il y a eu la sinistre histoire de la fessée qu'il a reçue de la sœur de Lambercier quand il avait douze ans et demi — c'est peut-être un peu trop grand... Mais Lambercier lui-même était un homme très bien. On l'appelait « la marchande de soupe » parce qu'il cherchait à avoir des pensionnaires pour gagner un peu d'argent.

Il n'avait que deux pensionnaires : Jean-Jacques et un cousin de celui-ci. Et cette atmosphère que Jean-Jacques respirait à la cure, à la cure protestante des Lambercier, c'était la même atmosphère que chez lui ; c'est très important ; c'est un garçon marqué, Jean-Jacques. C'était une atmosphère calviniste ; c'étaient des protestants croyants et pratiquants, c'étaient même des puritains. Eh bien, Jean-Jacques retrouve la même atmosphère chez le pasteur Lambercier jusqu'à sa treizième année.

Alors, comprenez-moi — c'est sûr ce que je vous dis là — Jean-Jacques a été beaucoup mieux élevé que ne le sera un petit aristocrate comme Chateaubriand. Chateaubriand lui-même dira que quand il était gamin, il était bien plus souvent avec la valetaille,

comme on disait, ou avec les petits voyous de Combourg qu'avec son père, ou avec sa mère.

Jean-Jacques, au contraire, était surveillé. On essayait de le mettre en condition. Il ne suffit pas d'essayer de bien élever un enfant, il faut savoir si ça prend ou si ça ne prend pas. Si l'enfant est en rébellion ou pas. Eh bien, Jean-Jacques adhère à son milieu. De tout son cœur. Preuve ? Quand il a douze ans, et qu'on lui dit : « Tu as une idée pour plus tard ? Tu sais ce que tu veux faire ? », il répond avec fermeté : « Oui, je veux être pasteur. » Il y en avait un du côté de sa mère, un grand-oncle. Il aurait voulu être pasteur comme cet oncle qu'il avait du côté de sa mère.

Donc, j'insiste : un enfant marqué, un enfant élevé, une éducation protestante, chrétienne.

Il y a une première cassure — disons, une demi-coupure — dans sa vie. Justement quand il a treize ans, on est pauvre chez les Rousseau et on désire qu'il apprenne un métier le plus vite possible. Là, je ne sais pas pourquoi on ne le laisse pas faire le métier de son père — son père n'était pas là, vous savez, il était à Nyon — il aurait pu lui aussi être artisan en chambre, faire des montres. On le met chez un graveur.

Abel Ducommun, ce jeune graveur — beaucoup trop jeune, il avait vingt ans — avait trois employés. Ce Ducommun rachetait l'insuffisance du nombre de ses années par une attitude qui était admise à cette époque, c'est-à-dire la brutalité : il frappait ses employés lorsqu'ils n'étaient pas convenables.

Jean-Jacques change. Il n'est plus le même pendant les trois ans qu'il va passer chez Ducommun. C'est le premier mai 1725, treize ans, le 1er mai 1725 qu'il est entré en apprentissage et il va rester jusqu'au 15 mars 1728.

Oui, il change là. Les camaradaes qu'il a ne sont plus ceux que son père lui avait donnés. Quand il était petit, vous savez, son père qui était un fidèle protestant, aimait bien l'emmenner le dimanche avec lui, soit à Saint-Servais, soit à Saint-Pierre et il chantait des psaumes. Et le gamin chantait des psaumes avec son père et son père surveillait ses fréquentations. Maintenant il est avec les deux ou trois apprentis de M. Ducommun. Je crois qu'ils ne vont plus au culte, je crois que Jean-Jacques se met à lire, à ce moment-là, des livres au-dessus de son âge, comme on dit. Je sais qu'il prend des livres chez une loueuse de livres de Genève, la femme Tribut — la Tribut, comme on disait — qui aura de grosses difficultés parce qu'elle prêtait n'importe quoi à n'importe qui pourvu qu'on lui donnât les deux sous de la location du bouquin. Enfin, Jean-Jacques est en train d'évoluer.

Puis, voilà la grosse coupure, la très grosse coupure de sa vie : c'est le 15 mars 1728.

C'est à dessein tout à l'heure que je vous disais que la ville de Genève était entourée de murs. Il y avait des portes et quand on avait fermé les portes — je crois que c'est à partir de 9 heures du soir — il fallait être vraiment un grand personnage pour se les faire rouvrir.

C'est arrivé plusieurs fois, les dimanches, que Jean-Jacques et des camarades perdaient du temps à l'extérieur, arrivaient alors que les portes étaient fermées. Ils attendaient que ça se rouvre le lendemain matin, quoi ! et vous imaginez l'accueil de gifles que pouvait faire à Jean-Jacques et à ses camarades le petit patron Ducommun.

Voilà que dans la nuit du 14 au 15 mars 1728 — il a 16 ans notre Jean-Jacques — il arrive encore en retard. Pas question bien entendu qu'on lui rouvre la porte. Il va passer sur le glacis de Genève cette nuit du 14 au 15 mars ; l'hiver était assez froid. Et c'est cette nuit-là qu'il prend sa détermination : il ne va pas rentrer. Il ne veut pas retrouver son patron le lendemain matin, il en a assez de se faire gifler. Enfin, il est malheureux, personne ne l'aime, il va s'en aller.

Il tourne le dos à Genève, au sens propre et au sens figuré ; c'est le sens figuré qui est le plus grave. Qu'est-ce qu'il va donc faire ?

Eh bien, figurez-vous que s'exerçait jusqu'à l'intérieur de la cité de Calvin, l'influence d'un prêtre catholique des environs, le curé Benoît de Ponverre, qui était curé de Confignon. Confignon, c'est tout à côté de Genève, en territoire savoyard comme on dit à cette époque, en territoire catholique. Et ce prêtre avait une assez grande notoriété jusque dans Genève ; on en parlait comme d'un homme à la fois redoutable et séduisant. Redoutable, car dans un langage contemporain, on pourrait dire que l'évêché d'Annecy, je crois, l'avait placé là comme « curé de choc », en bordure des pays protestants, pour voir s'il pouvait faire des conversions, s'il pouvait attraper quelques protestants pour les amener au catholicisme. Et il avait une technique particulière : il tenait table ouverte. Je crois qu'il organisait une espèce de match avec ses confrères, toujours sur la ligne frontière ; c'était à celui qui obtiendrait le plus de rentrées, le plus de conversions. Sa technique à lui, c'était une caverne de bombance : on savait que chez les moines de Ponverre, on était très bien nourri.

Je dois vous dire avec tristesse que ça réussissait, qu'il y avait quantité de gens qui... bon !

Jean-Jacques, il n'a pas mangé, il ne sait pas quoi devenir et le voilà qui tourne le dos à Genève et qu'il se dirige de ce côté-là où sont les papistes, les adorateurs d'idoles, enfin ceux qui ont tout renié, ceux qui, à la place du livre qui s'appelle la Bible, livre essentiel, obéissent à je ne sais quel personnage qu'on appelle le

Pape. Eh bien, il va y aller. Depuis 48 heures, il a le ventre creux : il décide d'aller frapper à la porte de l'Ogre, et l'Ogre est tout à fait à la hauteur de sa réputation : il le nourrit très bien. Quel agréable catholicisme qui se présente avec un visage succulent. Enfin ça va très bien, Jean-Jacques est en train de se renier.

Il a 16 ans. Je comprends très bien qu'on puisse respecter une conversion. Une conversion est noble lorsque quelqu'un quitte ce qu'il estime être une erreur pour passer à ce qu'il estime être la vérité ; vous voyez que dans le cas du Jean-Jacques de 16 ans, il ne s'agit pas de cela. Il s'agit d'un petit garçon qui fait ce qu'on lui dit de faire ; il le fait parce que c'est défendu, il le fait par goût de l'aventure, il le fait pour voir ce qui va arriver. C'est Jean-Jacques qui se convertit au catholicisme.

Alors l'abbé Benoît de Ponverre est à la hauteur, j'allais dire à la rondeur de sa réputation. En fait il le nourrit très bien, et il lui donne un petit viatique, enfin quelque argent pour aller trouver, lui dit-il, une autre dame, qui comme lui Jean-Jacques, était une ancienne protestante et qui a ouvert les yeux à la vérité catholique et qui s'appelle la baronne de Warens et qui habite à Annecy.

Alors, vous vous représentez sur cette route entre Genève et Annecy, ce Jean-Jacques de 16 ans, qui tout seul — aujourd'hui, vous savez, Annecy-Genève : 35 minutes en voiture — mais à ce moment-là, quand on y allait à pied, ça durait des heures.

Et puis, jamais Rousseau n'avait vu la montagne d'assez près. Il la voyait de loin ; peut-être est-il grimpé sur les pentes du Salève et le voilà maintenant qui est tout seul, enivré, tout seul qui regarde avec plaisir tout ce qui se passe. C'est un dimanche de Pâques fleuries, comme on dit, c'est le dimanche des Rameaux, qu'il va arriver à Annecy.

Il est évidemment un peu inquiet de cette baronne de Warens, ancienne protestante devenue catholique. Il doit être assez intimidé. Il a dans sa poche un petit bout de papier, enfin, les recommandations du curé Benoît de Ponverre et quand il arrive à Annecy, il demande à des gens, à l'entrée, où est la maison de Mme de Warens.

On la lui indique, et comme il avance vers cette maison, il aperçoit un carrosse au bas des marches et quelqu'un qui sort de la porte pour entrer dans ce carrosse. Il se dit que c'est certainement elle, il court un petit peu, il se présente chapeau bas — il est bien élevé — et Mme de Warens lit le petit billet de recommandation. Pendant qu'elle le lit, Jean-Jacques regarde cette baronne qui n'est pas du tout intimidante. Elle est jolie, elle a 29 ans, elle a des cheveux blonds, elle a des yeux bleus, elle est un peu boulotte, enfin, c'est un catholicisme qui continue à être très agréable. Il s'est présenté d'abord sous les aspects d'une table bien servie et puis maintenant s'incarne en une femme qui a l'air d'une apparition. En même temps, Mme de Warens lève les yeux sur ce garçon et le

trouve tout à fait à son goût. Vous savez, il est petit, Jean-Jacques ; il n'a jamais été grand. Il avait un teint très foncé, il avait l'air d'un Algérien, alors que c'est un pur Genevois. Il se tenait bien droit, il avait un regard ardent, enfin Madame de Warens le trouve tout à fait charmant. Mais elle ne peut évidemment pas le garder ; il faut le transformer en un catholique estampillé. Alors, la chose qui m'étonne, c'est qu'elle ne le prenne pas, là, à Annecy, pour l'envoyer dans un séminaire — il y en avait — mais non. Elle le persuade qu'il faut qu'il aille à Turin, de l'autre côté des Alpes, dans une maison spécialisée qui s'appelle l'Hospice de San Spirito.

Mais comme elle se dit que ce garçon est tout de même un peu jeune pour traverser tout seul les Alpes — il est fou de joie, vous savez, à cette idée qu'il va traverser les Alpes — on le confie, chose curieuse, à un jeune ménage en voyage de noces, dont les transports étaient assourdissants.

Jean-Jacques arrive à Turin et le voilà qui est enfermé dans cet hospice de San Spirito. Il racontera — et vous savez qu'il y a des tas de malveillants contre Rousseau qui cherchent toujours à le trouver en faute — il nous racontera, et s'il l'a dit, c'est probablement vrai (car on a beau chercher à le prendre en défaut, on n'a jamais vu qu'il ait menti dans ses « Confessions ») il racontera qu'il avait fait une belle défense devant ces prêtres qui essaieraient de le traîner si près du Saint Esprit, qui voulaient le transformer en catholique. Pourquoi s'est-il défendu, alors qu'il était allé spontanément chez le curé Benoît de Ponverre ?

Pour vous proposer une explication de psychologie élémentaire, je vous dirai que quand on fait quelque chose qu'on ne doit pas faire, qui est moche, mais qui réussit, on n'a pas beaucoup de scrupules, vous savez ; les scrupules viennent quand ça tourne mal. Eh bien, ça va très bien : réussir son apostasie quand il était chez le curé, ça a très bien réussi pour les quelques heures qu'il avait passées chez Mme de Warens puisqu'elle était charmante. Mais maintenant, ça ne lui plaît plus du tout parce qu'il est dans cette grande usine pour la fabrication des catholiques en série, où — je vous assure — ça barde !

Alors, il ne va pas y rester très longtemps. Je crois que toute l'éducation catholique de Jean-Jacques tiendra en une dizaine de jours, vous entendez bien, en une dizaine de jours. Si j'étais moins respectueux, je dirais que ça a été fait à la diable. Et le voilà, après, sur le pavé de Turin, mais positivement sur le pavé, parce que quand la porte de l'hospice San Spirito s'est refermée sur lui, on a fait une petite quête en l'honneur de ce nouveau converti qui a rapporté 20 livres et 10 soldi — même en tenant compte du changement de la monnaie, vous savez, ce n'était pas gros. Alors, quand cette porte s'est refermée, il est très positivement sur le pavé, de

Turin. Il est dans une ville dont il ne connaît pas la langue, où il n'a aucune relation...

On a retrouvé vers 1902, dans les papiers de Jean-Jacques — vous savez peut-être qu'ils sont coupés en deux : il y a une partie à Genève et une partie à Neuchâtel — dans la partie qui est à Genève (je l'ai vue) une feuille blanche où Jean-Jacques avait écrit en haut « Jeunesse égarée » et puis il n'a rien écrit dessous. « Jeunesse égarée » ! C'est un projet qu'il avait eu de raconter dans les détails, il y reviendra dans ses « Confessions », mais avant ses « Confessions », il voulait déjà raconter cette jeunesse égarée. Eh bien, je crois que c'était surtout en souvenir de ce qui s'était passé à Turin parce que ça va très mal. Vous avez devant vous un Jean-Jacques qui est un clochard intermittent et un larbin occasionnel. Vous avez aussi devant vous un garçon qui a fait de curieuses expériences à l'hospice de San Spirito. Il y avait un jeune juif, Abraham Rubin, qui lui avait démontré les plaisirs de la masturbation. En plus Jean-Jacques va faire des exhibitions, il devient exhibitionniste. Enfin Jean-Jacques tourne très mal, va à vau-l'eau, à vau-l'eau du ruisseau. Il va obtenir l'entrée chez Mme de Vercellis, puis chez le comte de Gouvon. Tout ça comme laquais, comme valet de chambre. Et c'est chez Mme de Vercellis qu'il va faire une chose horrible et cette chose horrible, c'est lui qui nous l'a dite. S'il ne l'avait pas courageusement indiquée dans ses « Confessions », tout le monde l'ignorerait. C'est très facile de raconter sur soi des désordres sexuels, ça vous honore plutôt ; mais raconter ce qu'il a fait — et je vais vous le dire — ça vous déshonore. Il l'a dit.

Il était chez Mme de Vercellis et il avait volé un petit bout de ruban d'argent. C'est peu de chose, mais enfin, c'était un vol, quoi ! Mme de Vercellis avait aperçu la disparition du ruban ; elle avait exigé que les domestiques ouvrirent leur paquet et on avait trouvé dans la valise, dans la sacoche de Jean-Jacques le petit bout de ruban. Alors, au lieu d'avouer : « Oui, je l'ai volé » il a fait cette chose abominable de dire : « Mais on me l'a donné. C'est Marion (une servante), c'est Marion qui me l'a donné. Marion, elle a le béguin pour moi. Moi, je ne l'aime pas, elle m'a donné ça, je ne pouvais pas refuser ». C'était très exactement monstrueux. C'était une calomnie et Jean-Jacques va faire chasser comme voleuse une servante. Imaginez ce que peut devenir une servante du XVIII^e siècle qui a la réputation d'être voleuse. C'est une tache très grave qu'il a sur lui. Il ne l'oubliera jamais. Vous voyez, il a quand même tourné horriblement mal.

Et puis, il a une chance. Il y en a comme ça dans sa vie.

Voilà qu'un prêtre qui fréquentait chez Mme de Vercellis, l'abbé Jean-Claude Gaime, s'intéresse à Rousseau. Il lui demande de venir le voir chez lui. C'est un prêtre mondain, un prêtre mondain comme les mondains de ce temps. Les domestiques, c'est des robots, hein !

on ne les regarde pas, ils servent simplement, ce ne sont pas des êtres vivants, ne sont pas des êtres humains. Et tout à coup voilà ce prêtre qui prie Jean-Jacques, enfin lui demande, de venir le voir pour lui parler. Et il lui pose des questions. C'est renversant qu'un homme du monde, qu'un homme de salon s'adresse à un domestique comme à un homme.

L'abbé Gaime lui dit : « Vous êtes un drôle de gars. Vous n'avez pas du tout un genre larbin ; vous avez une espèce de dignité. Racontez, d'où sortez-vous ? »

Alors, Jean-Jacques vide son sac et il explique, il dit : « J'étais un protestant. Je n'ai pas fait très bien en me convertissant au catholicisme pour des raisons sans grandeur. J'étais content d'être un futur citoyen de Genève comme mon père et maintenant je suis domestique. C'est dégoûtant, enfin ! »

L'abbé Gaime l'écoute et il lui parle gentiment. Il lui parle et il n'est pas forcé de parler puisqu'il n'est pas en chaire, il n'est pas payé pour ça. Il dit à Rousseau : « Il ne faut pas être malheureux de ce que tu fais, mon petit, parce qu'un valet de chambre qui fait bien son métier vaut mieux qu'un duc qui ne fait pas le sien. Ce qui est important dans la vie, ce n'est pas d'être riche et d'être glorieux, ce qui est très important, c'est d'être fidèle à soi-même, de vivre selon une certaine idée qu'on a ».

J'ai un peu l'idée que Jean-Claude Gaime connaissait Pascal, alors que Pascal est très peu connu au XVIII^e siècle. Il devait avoir lu Pascal parce qu'il fait une allusion à ce bateau, vous savez : « Nous sommes embarqués — c'est Pascal qui dit ça — nous sommes embarqués ; il faut appareiller ».

Jean-Jacques écoute — comment vous expliquer ça ? — il écoute de tout son cœur, ce que lui dit ce curé. Je vous répète que c'est déjà extraordinaire qu'un prêtre mondain s'adresse à un valet de chambre comme à un homme et que, d'autre part, cet homme lui parlait avec une sincérité profonde. Et qu'est-ce qu'il lui disait, ce curé ? A peu près la même chose que ce que son père avait essayé de lui mettre dans l'esprit. La même chose que lui disait le pasteur Lambercier.

Lorsque Jean-Jacques était très mal parti — enfin qu'il glissait, comme je vous le disais, dans l'eau du ruisseau — tout à coup, quelque chose était brisé, se renouvelle ; c'est comme une source qui s'était perdue et qui se remet à sourdre. Il n'oubliera jamais l'abbé Jean-Claude Gaime. Et bien des années plus tard — je vous en parlerai — son vicaire savoyard, c'est, en secret, à la ressemblance de l'abbé Gaime qu'il le dessinera.

Comme j'essaie de faire avec vous un essai de biographie intérieure pour arriver à l'œuvre, je ne veux pas me perdre dans des détails de biographie extérieure, je ne vais pas vous expliquer ce que Jean-Jacques a fait en sortant de Turin, où il est allé. Sachez

simplement que c'est une période d'errance. On le voit qui remue à droite et à gauche. Il va à Nyon pour revoir son père qu'il n'avait pas vu depuis des années, depuis 1722. Il va à Lyon ; c'est la première fois qu'il est en France. Il s'est acquiné — ici le mot est peut-être excessif, je ne sais pas — avec un garçon qui présentait une fontaine de Héron qui n'était pas autre chose qu'une sorte de clepsydre, c'est-à-dire d'horloge à eau, ce qui était une chose assez rare et il se faisait payer pour la montrer. Et puis Jean-Jacques se brouille, je crois, avec ce garçon, ça ne marche plus, et comme Jean-Jacques a un goût très vif, très réel de la musique, dans les endroits où il passe, il se donne pour professeur de musique. Il ne la sait pas, mais à force de l'enseigner, il se figure qu'il l'apprendra un petit peu.

Et puis, il va aussi à Fribourg. Il lui arrive une curieuse histoire à Boudry — vous savez, ça se trouve près de Neuchâtel ; c'est la patrie de Marat. Il était là, à Boudry, je ne sais avec qui, vivant misérablement quoi ! quand il fait la connaissance avec un personnage qui se donne pour un archimandrite : il avait une grande robe et une barbe de mandrite syrien. Cet archimandrite prétendait qu'il faisait une quête pour le rétablissement des Lieux saints déjà tombés en poussière.

Il n'était pas archimandrite et il ne faisait pas une quête pour les Lieux saints. C'était une quête toute personnelle qu'il faisait, et cet archimandrite avait vu ce Jean-Jacques Rousseau qui savait l'italien, puisqu'il venait d'Italie, et il lui demande de lui servir de secrétaire. Mais Jean-Jacques ne sait pas qu'il est le secrétaire d'un escroc. Il croit que c'est bon jeu, bon argent. Alors, il se constitue assez fièrement le secrétaire de ce personnage majestueux. Mais voilà que cet archimandrite fait une sottise, une erreur, une imprudence. Il va essayer de « taper », comme on dit, l'ambassadeur de France qui, à ce moment-là était à Soleure. Il s'appelait le marquis de Bonac.

J'ai frôlé un instant dans ma vie le milieu diplomatique et j'ai appris qu'un ambassadeur est quelqu'un avant tout, qui se méfie. L'ambassadeur de France, M. de Bonac, fait une enquête pour savoir si c'est un vrai archimandrite. Et on découvre très rapidement que ce n'est pas du tout un archimandrite. Alors, le marquis de Bonac fait arrêter par les autorités suisses ce personnage, ce faux prêtre et on arrête en même temps Jean-Jacques, puisque c'est son complice.

La deuxième chance de Jean-Jacques — son visage parlait pour lui, je crois — c'est que M. de Bonac interroge personnellement ce Rousseau pour voir s'il est oui ou non complice de l'escroc et il s'aperçoit que le petit Jean-Jacques est tout à fait de bonne foi, il est consterné d'avoir travaillé avec un escroc. Alors voilà que le marquis de Bonac s'intéresse à ce petit Jean-Jacques de rien du

tout et il lui dit : « Je vais vous trouver une situation intéressante à Paris ». Il a 19 ans. Il est fou de joie d'aller à Paris. Malheureusement la situation que lui procure de Bonac à Paris est encore une situation de subordonné : il est vaguement précepteur. Ce n'est même pas vrai ; il est super-valet de chambre ; si vous voulez, il est majordome. Enfin ça le dégoûte, il en a assez de servir comme ça les autres. Et le voilà qui va refluer sur la Savoie. Dans ses errances dont je vous ai parlé, il était venu revoir une ou deux fois Mme de Warens qu'il n'avait jamais oubliée, et qui paraissait gentille. Et maintenant, il veut la retrouver pour de bon.

Alors, il y a M. Maurras qui, à propos de ce que je vais vous raconter maintenant, dit que nous sommes en présence du « gigolo d'Annecy ». Comme tout ce que dit, ou presque tout ce que dit M. Maurras, ceci est faux, n'est-ce pas. D'abord, ça ne se passe pas à Annecy ; ça se passe à Chambéry. Il n'est plus à Annecy, il est à Chambéry. D'autre part, « gigolo » n'est pas un mot de mon vocabulaire habituel ; mais je crois qu'on peut définir le gigolo comme un homme relativement jeune qui procure à des dames moins jeunes des satisfactions rétribuées. C'est convenable, hein ? Eh bien, il ne s'agit absolument pas de ça dans le cas de Jean-Jacques.

Quand il va la retrouver, Mme de Warens est toute contente de le revoir et il ne veut pas être à sa charge. Beaucoup de gens disent de lui : « Il n'avait pas de fierté, ce garçon ! ». Un garçon de 19 ans qui va habiter chez cette femme et vivre à ses crochets, comme on dit quand on parle vulgairement, ça manque tout de même d'allure. Mais pas du tout. Parce que Jean-Jacques qui arrive chez Mme de Warens, il a parfaitement l'intention de travailler ; il a même une idée derrière la tête.

Vous vous rappelez, quand il était le petit protestant, bien fervent, il voulait être pasteur. Eh bien, maintenant, je crois, grâce un peu à l'abbé Gaime, une autre ferveur, au fond, peut-être la même, est entrée en lui ; il est maintenant un fervent catholique, et il dit : « Je voudrais me faire prêtre ». Mme de Warens dit : « Eh bien, on va te mettre tout de suite au séminaire d'Annecy ».

Alors, voilà Jean-Jacques qui est séminariste à Annecy. Ça ne dure pas. Ça dure 16 jours, figurez-vous.

Décidément, ces prêtres d'Annecy n'avaient pas beaucoup de discernement ou bien Jean-Jacques était encore tout à fait un crétin parce qu'ils vont le renvoyer au bout des 16 jours, en disant qu'il n'est même pas bon, tellement il est bête, pour faire un curé de campagne. Alors, Jean-Jacques ne sera pas curé.

Il va chercher un autre travail. Il est à la Maîtrise, il est chanteur, à la cathédrale de Chambéry. Et puis, il a peut-être mauvais caractère, c'est peut-être bien possible, enfin il ne s'entend pas avec le patron et il finit par trouver un emploi au cadastre. Donc il est fonctionnaire municipal à Chambéry et ce qu'il gagne, il le

remet à Mme de Warens puisque Mme de Warens le loge et le nourrit.

Et voilà que sa majorité est arrivée. Une grande surprise lui arrive en même temps : il reçoit 1.500 livres — ce qui était vraiment une somme à cette époque — dont il ne se doutait pas du tout. C'était sa mère, qui avait vécu 7 jours après l'avoir mis au monde et qui avait dit : « Si mon petit Jean-Jacques arrive à sa maturité, il y a 1.500 livres qui lui seront remises ».

Jean-Jacques est riche tout à coup, avec ces 1.500 livres, et il les remet à Mme de Warens en se disant justement : « Vous m'avez entretenu depuis des mois ; j'avais beau remettre mes petits émoluments, ce n'est pas suffisant ; il est juste que vous preniez ... » Mme de Warens est très contente, elle touche ces 1.500 livres.

D'autre part, elle a établi entre elle et lui un vocabulaire particulier. Elle l'avait d'abord appelé Jean-Jacques. Puis elle trouve que c'est insuffisant. Elle l'appelle « Petit ». Et puis, lui, disait « Madame », « Non, pas Madame ; il faut m'appeler " Maman " ... »

Eh bien, vous savez, quand il lui dit « Maman » il le lui dit bon jeu, bon argent. Il la respecte, cette femme ; il la vénère, il l'adore presque et tel qu'il est, maintenant, il se persuade que la Providence a mis sous ses pas quelqu'un de remplacement pour la mère qu'il n'a jamais eue. Il faut faire attention à ceci, et c'est très important pour la suite, que Jean-Jacques à ce moment-là est ce garçon fervent que j'ai essayé de vous indiquer. C'est lui-même, sans respect humain, qui nous dit que quand il s'était levé trop tôt le matin et que c'était encore trop tôt que pour aller à son bureau du cadastre : « Alors, je marchais dans les prairies, autour de Chambéry faisant mes prières... ». On a retrouvé et on a publié dans les « Annales de Jean-Jacques Rousseau », en 1905, précisément des prières que Jean-Jacques avait écrites comme un bon petit catholique qui faisait ses petites prières du matin et du soir : perroquet, vous savez, on répète cela sans savoir ce que l'on dit... Alors il avait pensé qu'il fallait qu'il parle personnellement à ce Bon Dieu auquel il croit. Alors il avait écrit des petites prières personnelles. Et comme Mme de Warens affectait la plus grande piété, l'évêque ne dédaignait pas de venir dans son salon. Ce salon était toujours rempli d'ecclésiastiques. Elle avait même un confesseur, un jésuite, à demeure ; elle se confessait tous les samedis ; il était sourd, mais enfin cela arrangeait tout ; cette maison était pleine de prêtres ; cela paraissait à Jean-Jacques comme le vestibule du paradis. Il était très, très heureux chez Mme de Warens.

Mais cette joie va se dissoudre, ce bonheur va se défaire en deux étapes que voici.

La première étape, cette femme qui vivait d'ailleurs, je crois, d'amants, il s'aperçoit un jour, sans l'avoir fait exprès, qu'elle laisse monter dans sa chambre, la nuit, comme cela, son jardinier qui

s'appelait Claude Anet. Elle se confesse tous les samedis et elle communique tous les dimanches. Alors comment fait-elle avec sa conscience ? Il est vrai que le jésuite est sourd, mais enfin, cela ennuie beaucoup Jean-Jacques ; il n'aime pas cela ; cela lui paraît une « maman » qui a un péché. Et ce n'est rien auprès de ce que vous savez bien, de la proposition qu'elle va lui faire ; il l'a racontée en détail. Jules Lemaître qui a fait un cours en 1912 sur Jean-Jacques Rousseau dit : « Ce qui s'est passé là est d'un comique énorme ». Je n'arrive pas à le trouver très drôle.

Mme de Warens lui a demandé — il avait plus de 20 ans à ce moment-là, 22 ans — lui a demandé indiscrètement : « Où est-ce que tu en es, mon petit, auprès des femmes ? » Alors, il a rougi, il a baissé les yeux, il ne connaît pas. « Oh, c'est ridicule, lui dit-elle. Et puis, tu peux tomber sur une mauvaise fille ; alors ne t'inquiète pas, mon chéri, on va faire ton éducation sexuelle. Mais cela ne changera rien, tu seras toujours « Petit », tu m'appelleras toujours « Maman ».

C'est là ce que je n'aime pas beaucoup, vous comprenez, c'est une proposition à odeur d'inceste. Et Jean-Jacques est horriblement malheureux ; et Mme de Warens est profondément humiliée de cette offrande qu'elle lui fait et il demande à réfléchir. On ne peut pas demander longtemps à réfléchir, ce serait insultant pour elle. Il finit par s'abattre sur cette épaule nue et il se met à pleurer en faisant l'amour avec elle, ce qui est très agréable pour Mme de Warens. Elle va le congédier rapidement ; elle en a assez de cet amant morose et contracté qui se fait des scrupules. Elle va doubler d'abord Jean-Jacques et puis le remplacer par un garçon encore plus jeune, c'est normal, toujours plus jeune, qui était un perruquier qui s'appelait Wintzenried. Alors, pour que Jean-Jacques ne la gêne pas, elle va le persuader d'aller à la campagne : aux Charmettes.

Vous savez, ce mot est très célèbre. On va encore aujourd'hui, c'est drôle, en pèlerinage aux Charmettes, comme si c'était émouvant de penser que Jean-Jacques a été là avec Mme de Warens. Il y a été très peu, très peu, parce qu'elle l'avait justement envoyé aux Charmettes pour être tranquille avec son garçon coiffeur. Il se rend parfaitement compte qu'il est repoussé, qu'il est exilé. Elle lui a dit qu'il avait la poitrine faible et que le grand air lui ferait du bien. Il n'a pas du tout la poitrine faible. Elle lui a dit qu'il fallait un monsieur pour s'occuper de la gestion de la petite propriété, mais il y avait déjà quelqu'un qui s'en occupait. Donc il est simplement mis de côté.

Et — attention ! — c'est là qu'il va se produire quelque chose de très inattendu chez Jean-Jacques. C'est là que le déclic va se faire chez ce garçon très inculte — enfin, si c'était un Français, on dirait qu'il a juste son certificat d'études. Maintenant il a 24, 25 ans.

Eh bien, c'est aux Charmettes que le déclic va se produire et qu'il va devenir Jean-Jacques Rousseau. Puisque nous essayons de comprendre par un chemin lent, je voudrais bien essayer de deviner comment il est arrivé à écrire. Eh bien, c'est là que cela se passe. Il s'embête à crever dans ces Charmettes, bien entendu. Par bonheur il a fait amitié avec un voisin qui s'appelait M. de Conzié. M. de Conzié est un gentilhomme, mais qui n'a pas de préjugés nobiliaires et qui est devenu ami de M. Rousseau, Genevois, qui se trouve là. M. de Conzié a une très grande bibliothèque et il va ouvrir sa bibliothèque à Jean-Jacques.

Alors, rappelez-vous que les études de Jean-Jacques se sont terminées à 13 ans lorsqu'il a quitté le pasteur Lambercier. Depuis, il n'a jamais fait aucune étude. C'est donc quelqu'un qui est parfaitement non pas analphabète, mais illettré. Eh bien, voilà que maintenant, il va découvrir ce qu'on peut appeler l'univers de la connaissance, si vous voulez. Cette bibliothèque le ravit, le fascine. Et le voilà qui va se mettre à faire des études, pas comme moi et comme la plupart des gens qui font des études et qui ont 14, 16, 17 ans, sans savoir ce qu'ils font. Quand j'étais en « philo », j'étais un petit perroquet. Eh bien, Jean-Jacques au contraire est quelqu'un probablement très intelligent et déjà à l'esprit formé puisqu'il a passé 20 ans, il doit avoir 25 ans quand il découvre ce monde-là. Alors, toute cette matière, toute cette connaissance entre en lui avec une facilité qui le transforme. Il est ravi de se sentir très intelligent et je voudrais vous apporter là une phrase que j'ai trouvée dans « Gargantua » et que je voudrais appliquer à Jean-Jacques. Rabelais, à propos de Gargantua, dit : « il avait l'esprit infatigable et strident — c'est beau cela, l'esprit infatigable et strident — comme est le feu parmi les brandes. » Les brandes, cela veut dire les branchages. Cette espèce de connaissance dévorante, c'est celle de Jean-Jacques dans cet univers qui lui est révélé. Et à ce moment-là, au XVIII^e siècle, on croyait encore à une connaissance encyclopédique, vous savez, on croyait qu'on pouvait être savant en tout, aussi bien en géographie qu'en géodésie, qu'en physique et qu'en mathématiques, qu'en histoire et qu'en philosophie. Et toute cette connaissance entre chez Jean-Jacques. C'est une espèce de vertige.

Alors, en même temps que ce qu'on peut appeler avec Mauriac le « démon de la connaissance », entre en lui le démon de l'ambition. Comment voulez-vous que jusqu'à présent il soit ambitieux ? puisqu'il était un petit Genevois en rupture de patrie, une espèce de petit Savoyard qui ne connaissait rien. Et maintenant qu'au bout de deux ou trois ans, il a avalé toute cette connaissance, il se dit : « Après tout, est-ce que je ne pourrais pas moi aussi faire connaître mon nom ? » Parmi ces beaux livres qui étaient tous, à ce moment-là, reliés en veau avec des incrustations dorées, pourquoi est-ce qu'il n'y en aurait pas un, deux, trois signés de Jean-Jacques

Rousseau ? Alors, il se met à regarder du côté de la ville. Et qu'est-ce que la ville pour des gens de la Savoie ? La ville, eh bien, c'est Lyon. Lyon, c'est une étape avant Paris. Grâce à M. de Conzié, à 28 ans, le voilà qui va arriver à Lyon. Nous sommes donc en 1740.

Il va à Lyon, et c'est une situation cette fois honorable qu'il a : il est chez le grand-prévôt, c'est-à-dire le préfet de police qui s'appelle M. de Mably. Ce M. de Mably a deux garçons : 14 et 16 ans. Et Jean-Jacques, qui est un autodidacte — il ne le dira pas du reste (un autodidacte ce n'est pas forcément plus mal qu'un produit de collège, vous savez) — eh bien, l'autodidacte Jean-Jacques va avoir la responsabilité de deux garçons de 14 et 16 ans dont il va être le précepteur.

Chez de Mably, on est dans le grand monde. Et Jean-Jacques est très ébloui d'être dans ce grand monde. Or nous sommes à l'époque même où Voltaire a lancé un petit poème, pas très remarquable du point de vue littéraire (il n'a pas un don poétique, sinon l'allégresse de son rythme) mais très important pour sa substance. Voltaire vient d'écrire ce qui s'appelle « Le Mondain ».

Vous savez sans doute qu'au XVII^e siècle, on parlait de l'« honnête homme ». L'honnête homme était bien entendu un homme honnête, mais c'était aussi un homme cultivé. Et ce qui était l'essentiel au XVII^e siècle pour un honnête homme, c'était d'être soumis à la vérité, à la croyance catholique. Voltaire propose un nouveau nom : on ne dira plus « honnête homme », on dira « le mondain ». Et la première caractéristique du mondain, selon Voltaire, c'est le mépris de la superstition. Un esprit ouvert, un homme moderne, véritablement contemporain, un homme qui est mondain, un mondain, doit être détaché de ces niaiseries chrétiennes.

Eh bien, Jean-Jacques va se détacher en effet. Il y a deux garçons qui s'occupent de lui, de bons camarades qui veulent le déniaiser. Vous savez, il ne sait pas encore très bien se conduire dans le monde. L'un s'appelle Borde et l'autre s'appelle Parisot. En 1742, ce qui lui fait 30 ans juste, Jean-Jacques va écrire un texte en vers. Il en a fait très peu. C'est très mauvais comme vers, mais c'est très intéressant comme contenu. Ça s'appelle « Epître à Parisot » et dans cette Epître, vous voyez apparaître un alexandrin précédé d'un demi-vers que je vais vous lire :

« Qu'étais-je jusqu'ici ?

Un orgueilleux avorton féru du préjugé natal »

Réfléchissons un peu à tous ces mots : Avorton. Ça veut dire quoi ? Eh bien, en principe, ça veut dire « petit bonhomme ». En effet, Jean-Jacques était petit et je crois que ça veut dire surtout au sens moral : « Je n'étais rien du tout ». Et cet avorton était orgueilleux parce qu'il était féru du préjugé natal. Orgueilleux, pourquoi ? Parce que, pauvre enfant, il était heureux d'être

citoyen de Genève. Qu'est-ce qu'un citoyen de Genève pour des gens de Lyon, et surtout pour des gens de Paris ? « C'était ridicule, cet orgueil qui était en moi. Et en plus, j'étais doublement ridicule parce que j'étais fêru, frappé, fier, quoi ! du préjugé natal ». Mais qu'est-ce que c'est que « le préjugé natal » ? C'est tout simplement une certaine distinction du bien et du mal. C'est-à-dire une certaine croyance, c'est-à-dire le calvinisme, c'est-à-dire le christianisme.

Il ne faut pas oublier qu'en 1742, Jean-Jacques à 30 ans juste, déclare qu'il est dépris de ce préjugé-là. A 16 ans il avait fait une certaine volte-face. Ce n'était pas bien grave. A 16 ans, il ne savait ce qui était en cause. Mais il a trente ans, il a des yeux parfaitement ouverts. Vous avez devant vous un Jean-Jacques maintenant qui se renie délibérément et pour parvenir, parce que ce qu'il veut, c'est Paris. Il sait très bien maintenant que pour s'affirmer dans le monde, pour être un écrivain, pour être quelqu'un qu'on écouterait, eh bien, il faut qu'il soit un « mondain », qu'il soit dépris de tout ce qu'on lui avait appris autrefois. C'est la grande coupure intérieure dans la vie de Jean-Jacques.

Le voilà qui monte sur Paris. S'il faut en croire ce qu'il nous raconte dans « Les Confessions », quand il était dans la diligence montant vers Paris, un voyageur lui pose des questions : « Qu'est-ce que vous voulez faire ? Avez-vous des relations à Paris ? » Jean-Jacques avoue gentiment « Non, je ne sais pas ; je vais essayer de me débrouiller ». Et il paraît que ce voyageur lui aurait donné un bon conseil : « Ecoutez, mon garçon, un homme comme vous, qui n'a pas de relations et qui veut réussir à Paris, il n'a qu'une chance : c'est sa présentation. Vous présentez très bien, vous avez de l'allure. Alors, écoutez donc : lorsque vous serez à Paris, regardez du côté des financiers, je veux dire du côté des financières. Tâchez de vous trouver une financière, elles sont faciles d'habitude ; et comme vous êtes charmant, ça, c'est votre carrière faite. Si vous trouvez le moyen d'être l'amant d'une financière, vous êtes sauvé. »

Jean-Jacques écoute, il cherche et il en trouve une charmante : Mme Dupin, en effet, était ravissante. Mais il n'avait pas de chance, c'était la seule femme de financier qui était fidèle à son mari. C'était loupé, quoi ! Enfin, Mme Dupin, qui est gentille, le placera comme caissier chez son mari. Alors, il faut savoir que Jean-Jacques Rousseau était caissier chez un banquier.

Puis, Mme Dupin, qui est tout à fait apitoyée par Jean-Jacques, lui dit : « Ah, il y a quelque chose pour vous, mon cher ami. Il y a le nouvel ambassadeur de France, M. de Montaigu, qui est parti pour Venise. Vous pourriez peut-être être son secrétaire ? »

Fou de joie, vous pensez, Jean-Jacques, secrétaire d'un ambassadeur ! Attention : vous savez peut-être que secrétaire d'ambassade, c'est un titre diplomatique, et Jean-Jacques n'est pas secrétaire

d'ambassade ; il est secrétaire privé de l'ambassadeur. Il n'est pas appointé par le gouvernement français ; il est appointé personnellement par l'ambassadeur. Tenez, je vais vous donner un exemple très concret : lorsque Claudel a été envoyé comme ministre de France à Rio, il a pris un secrétaire personnel, c'était le musicien Darius Milhaud. Eh bien, jamais le musicien Darius Milhaud n'aurait essayé de se faire passer pour un secrétaire d'ambassade. Il était le secrétaire personnel de monsieur Claudel.

Jean-Jacques, lui, va essayer de faire croire qu'il était un secrétaire d'ambassade. Les choses sont tellement lointaines qu'on peut dire la vérité : je crois que Montaigu était un butor, mais je suis convaincu que Jean-Jacques était insoutenable, absolument « imbuvable », parce que, je vous répète qu'il essayait de se donner une position diplomatique qui n'était pas la sienne. Nous savons par des détails contemporains que les sentinelles lui présentaient les armes comme à un ambassadeur, quand il passait la porte de l'ambassade ; que quand l'ambassadeur était au théâtre, Jean-Jacques se dressait debout derrière lui, comme pour indiquer qu'il était le premier personnage d'ambassade. Enfin, odieux, quoi ! Alors, l'ambassadeur le renvoie.

Voilà notre Jean-Jacques qui retombe sur Paris. Ça ne va plus du tout. A l'ivresse du parvenu a succédé l'aigreur du raté. Qu'est-ce qu'il est dans Paris ? Eh bien, il est en rupture, en sus en rupture de patrie, enfin il est un garçon qui tournille dans ce qu'on appellerait aujourd'hui les salles de rédaction. Il a composé une pièce de théâtre en 5 actes, qui s'appelle « Narcisse », qu'il a proposée à la Comédie française et qu'on a rejetée rapidement. Enfin, ça ne va pas du tout.

Une chance pourtant. Il a fait amitié avec un garçon venu comme lui de province, mais qui s'était signalé tout de suite : il s'appelait Diderot. Diderot jouait aux échecs, au café de la Régence, tous les soirs de 5 à 7 heures. Et c'était une attraction, figurez-vous. Les gens se groupaient autour de Diderot tellement il était extraordinaire. Je n'ai jamais joué aux échecs, mais on m'a dit qu'il fallait se concentrer. Eh bien, il ne se concentrait pas et il gagnait toutes ses parties. Il faisait perpétuellement des plaisanteries avec toute une cour autour de lui, plaisanteries spécialement anticléricales, sur cette vierge qui enfante, sur ces prêtres catholiques qui sont des croque-Dieu, parce qu'ils bouffent l'eucharistie. En fait, on riait beaucoup autour de Diderot, et Jean-Jacques s'approchait le plus près possible, riait très très fort. Diderot se retournait disait : « Ce garçon est intelligent ». Comme Diderot était en train de chercher des collaborateurs pour son Dictionnaire raisonné des Sciences et des Arts, qui devait s'appeler Encyclopédie, il a proposé à Jean-Jacques d'entrer dans le groupe rédactionnel de l'Encyclopédie. Ça, c'était une promotion. Diderot se méfie un peu : qui est Jean-

Jacques ? On va lui donner quelque chose qui correspond à son tempérament : la musique. Il paraît qu'il est très musicien, alors les articles de la musique de l'Encyclopédie seront réservés à Jean-Jacques. Et Diderot va faire une imprudence, quelque temps plus tard, vous allez voir : quand il va se risquer à confier à Jean-Jacques un article beaucoup plus important, qui engage beaucoup plus de choses, il s'appellera « Economie politique » et paraîtra dans l'Encyclopédie en 1756.

Mais nous ne sommes pas encore là.

Jean-Jacques est donc très content de cette entrée, pour ainsi dire, dans l'Encyclopédie ; il en parle partout. Ses camarades lui ont dit qu'il ne pouvait pas vivre comme ça tout seul, qu'il lui fallait une chacune. Ils en avaient tous, pas une femme parce que ce n'est pas drôle, alors ils prenaient des maîtresses. Et Jean-Jacques, lui, il a trouvé dans le petit hôtel où il était, un petit hôtel minable, la lingère de l'hôtel, qui s'appelait Thérèse Levasseur. Elle était un peu diminuée. Sa mère était une maquerelle, son frère était un escroc, enfin on prend ce qu'on trouve. Il s'installe avec Thérèse Levasseur.

Et puis, comme c'est vrai qu'on parle de lui comme musicien, La Popelinière qui était un fermier général très connu et qui avait du goût pour la musique, accepte de faire chez lui, un soir, une soirée Rousseau, vous m'entendez ?

C'est-à-dire que Jean-Jacques qui a composé, va diriger lui-même l'orchestre y interprétant du Rousseau. Il croit que c'est arrivé, hein ! Vous pensez bien qu'il y avait quelqu'un qui était le fournisseur habituel de La Popelinière, c'était Rameau. C'est un grand nom, Rameau. Alors, vous imaginez la figure qu'a pu faire Rameau lorsqu'il a vu ce timide de province qui venait lui couper l'herbe sous le pied. Donc, il n'y aura qu'une seule soirée musicale chez La Popelinière et pas deux.

Ça va donc très mal. Jean-Jacques est arrivé en 42 à Paris et en 49, il est là à piétiner sur place. Il est exaspéré ; ça ne va pas. Nous avons très peu de lettres de lui sur cette époque-là de sa vie, très peu. Mais celles que nous avons, ce sont des lettres venimeuses, des coups de griffes ... Il est furieux. Il accuse tout le monde : « On m'en veut ! »

Oui, sans doute, il n'est pas très aidé, mais je peux vous dire que son pire ennemi, c'est lui-même. Il y a quelque chose qui ne va pas au fond de lui. Ce n'est pas impunément qu'il a été élevé comme il a été élevé. Il y a quelque chose en lui, dans cet univers parisien, quelque chose en lui qui proteste, qui se soulève, qui revendique, qui n'est pas d'accord, quoi ! Jean-Jacques est un homme écartelé, un homme divisé. Ce monde du luxe et de la luxure auquel il brûle d'appartenir, en même temps qu'il le convoite, quelque chose en lui le condamne. Jean-Jacques souffre, à Paris,

comme d'un invincible dépaysement. Ce que ne connaît pas du tout un homme comme Diderot, qui est très adapté. Jean-Jacques est mal à l'aise et je vais vous montrer cet état de divorce sur un point très important et encore contesté, mais je crois qu'aujourd'hui on sait bien la vérité. C'est la question des enfants.

Jean-Jacques lui-même a dit qu'il n'avait pas élevé les quatre ou cinq enfants qu'il aurait eus avec Thérèse Levasseur. Qu'il n'a pas voulu les garder et qu'il les aurait donnés à l'Hospice des Enfants trouvés.

Alors, les rousseaulâtres — moi, je me contente d'être rousseauphile — disent : « Il a dû mentir. Ce n'est pas possible qu'un homme comme Jean-Jacques Rousseau, surtout qui a écrit l'Emile, enfin un traité d'éducation, ait fait cette chose épouvantable qui est d'abandonner ses enfants ! » Mais si, il l'a fait ! Alors, on disait : « Il s'est vanté. Vous savez, il ne voulait pas avouer qu'il était impuissant ; alors il a inventé des enfants qu'il aurait eus ».

Mais non, il n'était pas impuissant. On a toutes les preuves du contraire.

Alors, on a dit encore — ça c'est Noëlle Roger (Ça ne vous dit rien ? C'est une Genevoise qui est morte il y a quelques années et qui a fait un assez beau livre sur le Promeneur solitaire) — elle va dire : « Oui, c'est vrai qu'il y a eu des enfants dans ce faux ménage, mais ce n'étaient pas les siens, parce que Thérèse, elle le trompait tout le temps ».

Mais non, mais non, Thérèse ne le trompait pas. On sait quand elle l'a trompé. Deux fois au moins. Beaucoup plus tard, avec un Anglais qui s'appelait Bosswell en 65 ; ensuite avec un palefrenier lorsque Jean-Jacques était à une partie de jardin. Mais nous sommes au début de leur liaison ; ce n'est pas que Jean-Jacques ait été un pionnier pour cette dame (comme dit Gide) mais enfin, il y avait énormément de fidélité chez elle, un dévouement ; elle était très fière que ce M. Rousseau, qui portait une perruque, qui fréquentait du beau monde, qui se tenait bien, l'ait prise, elle, comme compagne. Pas question qu'elle le trahisse. Pas question. Donc ce sont bien les enfants qu'il a fabriqués à cette femme.

Il n'en veut pas de ses enfants. Ça va le gêner dans sa carrière. Et puis, il sait très bien aussi que dans le milieu où ils sont, ces gosses, ils sont promis à un misérable avenir. Je vous ai dit en riant tout à l'heure et en vitesse — mais c'est sérieux — que la grand-mère, la mère de Thérèse était une maquerelle, une entremetteuse, et que le frère était un truand, était un escroc.

Alors, Jean-Jacques sait parfaitement que s'il laisse les petits enfants à la grand-mère pour les élever et dans le milieu sordide qui est le sien, ces gosses tourneront très mal. Les filles, s'il y a des filles, seront des prostituées, et les garçons, s'il y a des garçons, seront des truands. Et c'est d'autre part, parce qu'il a été élevé

comme ça, que c'est grave d'avoir mis des enfants au monde, que ces gosses ne demandaient pas à naître, que c'est lui qui les a flanqués sur la terre. Il ne voudrait pas non plus qu'ils deviennent des petits salauds, alors qu'est-ce qu'il va faire ? Il y a Voltaire, Voltaire qui va accuser Rousseau d'avoir jeté ses enfants à la rue. Mais non, ce n'est pas vrai. Il ne les a pas mis à la rue. Vous savez peut-être que d'Alembert, qui est le fils d'une religieuse, avait été exposé sur les marches de l'église St-Jean Le Rond ; un petit paquet blanc et criant ; il aurait pu se faire bouffer par les chiens. Jean-Jacques n'a pas fait ça. Il n'a pas jeté ses enfants à la rue. Il les a déposés, fait déposer à cet Hospice des Enfants trouvés qui avait été créé par Monsieur Vincent, saint Vincent de Paul quoi ! Et les statistiques que l'on a regardées au XVIII^e siècle, montrent que dans les années où nous sommes, c'est-à-dire au centre du siècle, le nombre d'enfants déposés aux Enfants trouvés ne cessait pas de croître. Ce n'est pas que l'immoralité grandissait et qu'il y avait des enfants adultérins, pas du tout ; c'est qu'il y avait une misère qui va croissant à Paris au XVIII^e siècle et qu'un ménage d'ouvriers, par exemple, qui avait déjà 5 gosses, on ne savait pas si on allait se débrouiller. Il y en a un autre qui arrive, un sixième ; on ne veut pas l'élever ? Eh bien, on va aller le confier à ces religieuses. Il y a des quantités d'enfants légitimes qu'on ne peut pas élever et qu'on donne aux religieuses. Jean-Jacques a fait ça. Il a porté ou fait porter ses enfants. Qu'est-ce qui va leur arriver à ces gosses ? Ils seront élevés. Ils seront élevés par des religieuses, c'est-à-dire qu'on leur donnera la même éducation, finalement, que celle qu'il avait reçue. Ils n'auront pas une carrière brillante ; probablement que les gosses seront des artisans et que les filles seront des couturières, mais ils auront reçu l'éducation que Jean-Jacques veut leur donner. C'est une énorme faute de ne pas élever ses gosses, mais il fait ce qu'il peut, misérablement, pour que ce ne soit pas tout à fait un crime ; il remet entre des mains sacrées ces âmes que son péché a jetées dans le monde.

Et puis nous voilà arrivés à l'année capitale : 1749, l'année du retournement. C'est là où je vais prendre un risque, car ce que je vais vous dire n'est pas accepté par quelqu'un que je respecte, qui s'appelle M. Guéhenno. Jean Guéhenno a fait trois volumes très remarquables, très pénétrants sur Jean-Jacques, mais au moment de 1749 — et c'est pour moi déterminant — la position de M. Guéhenno et la mienne sont antithétiques. Alors, je vais vous expliquer ce que je crois, moi, être la vérité.

D'abord, comment les faits se présentent-ils ? C'est l'interprétation des faits sur laquelle on peut discuter. Les faits : nous sommes en 1749 ; Jean-Jacques a donc 37 ans. Voilà des années qu'il est à Paris et il s'exaspérait. Il cherchait le moyen de se faire connaître. Son ami Diderot avait fini par se faire incarcérer, incarcérer à Vincennes, à cause d'un bouquin qui passait les bornes et

qui s'appelait « Lettres sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient ». Le gouvernement avait trouvé ça très désagréable ; alors il a été un petit moment en prison. Il va en ressortir rapidement. Bon. C'était au début d'octobre 1749. Jean-Jacques avait décidé d'aller voir son ami Diderot emprisonné au donjon de Vincennes. Aujourd'hui Vincennes, c'est à côté de Paris ; seulement à ce moment-là, c'était loin. Jean-Jacques n'avait pas d'argent pour prendre un fiacre, ni non plus — si ça existait, je n'en sais rien — un omnibus. Il y allait donc à pied. Il nous dit : « J'avais mon chapeau sous le bras, parce qu'il faisait chaud et je lisais en marchant le fascicule du *Mercur* de France qui annonçait le sujet du concours d'éloquence — vous m'entendez : du concours d'éloquence — de l'Académie de Dijon pour l'année prochaine, en 1750 ».

Attention ! quand on dit « concours d'éloquence », ne croyez pas qu'il s'agissait d'éloquence orale ; il s'agissait d'éloquence écrite. L'Académie de Dijon avait à ce moment-là une très grande notoriété, que prendra plus tard l'Académie de Toulouse avec ses jeux floraux. Mais au XVIII^e siècle, au centre du XVIII^e siècle, nous y sommes en plein, un lauréat de l'Académie de Dijon, c'était comme s'il avait le prix de l'Académie Goncourt aujourd'hui.

Jean-Jacques est très attentif à tous les moyens de parvenir à se faire connaître. Il se dit : « Je vais répondre à la question posée par l'Académie de Dijon ». Et quelle est cette question ? « Si le rétablissement des sciences et des arts — je suppose que ça veut dire renaissance, hein ? — si le rétablissement des sciences et des arts a contribué ou non aux progrès des mœurs ».

J'ai envie de vous répéter ça : « Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué ou non aux progrès des mœurs ».

Et voilà que ce Jean-Jacques, qui ne ment pas — je vous l'ai dit, toutes les fois qu'on a essayé de vérifier, on a vu qu'il avait dit la vérité — Jean-Jacques nous dit : « Tout à coup, quand je marchais sur cette route de Vincennes, réfléchissant à la question posée par l'Académie de Dijon, tout à coup, j'ai eu comme un coup au cœur, j'ai eu une grosse émotion, je ne pouvais plus marcher, je me suis appuyé contre un arbre, je suis tombé au pied de cet arbre et je me suis mis à pleurer ».

C'est tout de même stupéfiant. Il se met dans un état pareil pour le rétablissement des sciences et des arts. Alors, c'est là où M. Guéhenno dirait : « Vous savez, il ne ment pas, Jean-Jacques ; mais c'est un vrai romantique et vous savez que les romantiques, ils fondent en larmes tout le temps. Jean-Jacques, simplement, a une idée ; il a une bonne idée, il sait ce qu'il va répondre et ça l'a mis dans un grand état de transport ; il voyait déjà tout prêt son texte et il en pleurait de joie ». Je ne crois pas cela du tout. Je crois qu'il s'est passé quelque chose de bien plus grave, et que si Jean-Jacques

nous dit qu'il s'est mis à sangloter, c'est que probablement il était atteint. Mais de quoi donc ?

Tout à l'heure je vous disais en souriant qu'un produit de colège n'est pas forcément mieux qu'un autodidacte. Eh bien, si c'était un garçon comme moi, qui sort des classes, qui voulait répondre à cette question sur le rétablissement des sciences et des arts et le progrès des mœurs, qu'est-ce qu'il aurait fait, Jean-Jacques et qu'est-ce que j'aurais fait à sa place ? J'aurais été chercher, comme on dit, la littérature du sujet. Vous savez, je me serais précipité dans une bibliothèque pour voir si la question n'avait pas été déjà posée plus ou moins comme ça. Qu'est-ce qu'avaient dit ceux qui en avaient parlé ? Soit pour répondre mieux, soit pour prendre le contre-pied.

Or, Jean-Jacques est un autodidacte. Alors, cette question du rétablissement des sciences et des arts par rapport aux progrès des mœurs, il ne va pas demander ce que les autres en ont pensé ; il va se la poser à lui-même personnellement. Qu'est-ce que ça veut dire ? Vous avez bien vu que dans sa vie, il y a eu un moment de découverte des sciences et des arts. C'est quand il était aux Charmettes, c'est quand ce garçon de 24 à 25 ans a fait la découverte de la connaissance, de l'univers de la connaissance. Alors, réfléchissons à ce qu'il lui est arrivé personnellement. Il est en train de dessiner idéalement deux colonnes devant lui : sur une première colonne : sciences et arts. Deuxième colonne, puisqu'on en parle : les mœurs.

La colonne des sciences et des arts, c'est certain, il a fait un fameux progrès, un fameux rétablissement, ce qu'il est en 1749 est prodigieusement différent de ce qu'il était en 1740, où il était encore nul. Donc : colonne montante ! La colonne à côté — progrès des mœurs — quelle dégringolade ! Il pense à ce qu'il a fait quand il avait 20 ans, il rôdait autour de Chambéry en faisant sa prière ; il était encore si gentil, si simple, si dévoué. Et maintenant, il est ce personnage un peu crapuleux de Paris, qui vit dans un hôtel sordide avec une femme qui n'est pas la sienne, et qui ne veut pas élever ses enfants.

Alors, l'autre colonne, la colonne d'en face, la colonne « mœurs », c'est la chute verticale. Parce que Jean-Jacques sait parfaitement que dans son cas particulier, le rétablissement des sciences et des arts, ne s'est pas accompagné d'un progrès des mœurs, mais au contraire d'une chute verticale des mœurs. Et l'idée lui vient que ceux qui travaillent dans les sciences et les arts, travaillent-ils vraiment pour le progrès, pour les sciences et les arts ? Ou bien est-ce qu'ils ne travaillent pas, comme il aurait essayé de le faire lui-même, travailler pour leur avancement personnel ; ils cherchent à être brillants, ils cherchent à avoir des applaudisse-

ments, ils cherchent à avoir de l'argent. Les mœurs ? Eh bien, ils en font ce qu'ils peuvent.

Alors, le voilà, qui, partant de son cas particulier, va répondre avec une espèce d'emportement ; il a fait un examen de conscience, quoi ! C'est la première fois que ça lui arrive. Jean-Jacques se regarde, il se regarde et il se fait horreur. Il sait bien qu'il se serait fait beaucoup moins horreur s'il avait réussi, mais il n'a pas réussi justement. On peut dire que c'est sa chance.

Voyez-vous, sur cette route de Vincennes, quand il est là à pleurer au pied de son arbre, c'est quelqu'un qui dit : « Mais je sais bien que c'était le mal, et je n'en peux plus de désirer le mal. Et je n'en peux plus de marcher à contre-courant de mon cœur, et je ne suis pas d'ici et je suis dépaysé ». Et savez-vous qu'il va le dire en latin dans sa réponse : « Barbarus hic ego sum » (Ici — à Paris — je ne suis qu'un barbare). Et en réalité il appartient à ce petit monde de là-bas, à ce petit monde de Genève, à ce petit monde de la Savoie, « que j'ai quitté, que j'ai piétiné, que j'ai méprisé pour me vendre et on ne m'a même pas acheté ».

Alors, si c'est vrai, mon interprétation, eh bien, je comprends qu'il ait pleuré. C'est un gros coup qui lui est arrivé. C'est un énorme retournement intérieur.

Attention, tout ça, c'est de l'exaltation. C'est de la folie de se dire : « Je m'en vais répondre comme ça ».

En effet, il va très bien répondre, mais il faut savoir pour de bon, jour par jour, quotidiennement, dans la vie concrète, comment il va se comporter.

Là, on pourrait dire que le sort — mon Dieu, ça existe — le prend tout à coup ; Jean-Jacques va être mis au pied du mur : il vient de dire dans sa réponse à l'Académie de Dijon que les sciences et les arts, c'est très bien ; mais qu'il y a des choses encore plus importantes : la fidélité à soi-même et une certaine noblesse morale.

Eh bien, ce garçon qui vient de dire en somme : « Les raisins sont trop verts. Je n'ai pas pu avoir la gloire, alors je la méprise » tout à coup la gloire et l'argent vont lui être donnés dans sa réponse elle-même. Car c'est lui qui va être primé. Je ne sais pas combien il y aura eu des réponses à l'Académie de Dijon. Enfin, supposez qu'il y en ait eu une certaine — je ne sais pas — mais ce que je sais d'avance, sans les avoir lues, c'est que toutes les autres réponses à l'Académie de Dijon, ont été faites par des littérateurs, par des rhétoriciens qui faisaient de la phrase. Tandis que lui, il répondait avec ses tripes, vous comprenez.

Il y a Péguy qui dit : « Il y a les choses que nous avons dans le ventre et il y a les idées que l'on prend dans sa poche et dans la poche du voisin ».

Eh bien, il avait répondu avec toute sa spontanéité. Toute sa réalité. Alors aussi sots qu'aient pu être les examinateurs de Dijon, ils avaient senti que dans cette réponse-là, il y avait quelque chose de différent, il y avait une vibration, il y avait une fièvre, on sentait qu'il y avait un monsieur derrière, quoi !

Alors le voilà qui est primé, et parce qu'il est primé, tout à coup, il est glorieux. En quelques mois, ce nom de Jean-Jacques Rousseau qui était un nom méprisé et inconnu est un nom célèbre. Il se battait pour avoir de l'argent, on va lui en proposer maintenant, de l'argent.

Ce sont les éditeurs qui vont venir maintenant vers lui, lui dire : « Vous n'avez pas quelque chose à nous donner, Monsieur Rousseau ? »

Alors, c'est là, où il faut regarder son comportement. Comment est-ce qu'il s'est conduit, Jean-Jacques ? Sur deux plans, sur le plan de l'argent, et sur le plan de la gloire et de la réalité.

J'ai envie de vous parler de cette histoire d'argent parce qu'il y a des gens qui me disent que c'est inconvenant de parler de l'argent. Sainte-Beuve — qui a toujours été méprisé par les surréalistes et dont je voudrais bien être quelque chose comme le disciple trotinant et lointain — Sainte-Beuve disait que pour commencer à connaître quelqu'un ou entrevoir quelqu'un, il faut entrevoir comment ce quelqu'un s'est comporté sur trois chapitres : sur la sexualité, sur l'argent, et sur la politique et la religion, ce sont des choses qui sont très proches l'une de l'autre. Alors, j'ai bien envie de savoir comment Jean-Jacques s'est comporté sur le chapitre de l'argent.

Il s'est bougrement bien comporté, figurez-vous, parce qu'il peut devenir riche et il ne voudra pas devenir riche. Jean-Jacques, c'est quelqu'un qui a adhéré pour de bon à ce qu'il avait dit autrefois quand c'était facile. Vous savez, il y a un texte de l'Evangile qui dit qu'il est plus difficile à un riche qu'à un pauvre d'entrer dans le royaume de Dieu. Et comme il s'est remis à y croire, comme il a donné raison à son père, comme il s'est dit : « Je n'aurais jamais dû quitter Genève ; j'aurais dû rester ce que j'étais au départ », le voilà maintenant qui prend ça très au sérieux et qui, quand le roi lui fait une proposition de pension, va refuser cette pension.

Savez-vous encore ce que Jean-Jacques va faire ? Il dit : « Si j'avais été fidèle à moi-même, qu'est-ce que je serais aujourd'hui ? Je serais comme papa, je serais un artisan manuel. On avait voulu faire de moi un graveur, eh bien, je ne peux pas gagner ma vie avec mes mains. Si, si, je peux et si je suis fidèle à moi-même, je vais gagner ma vie simplement avec mes mains ». Qu'est-ce qu'il sait faire ? Copier. Seulement, là, il n'y avait pas de machines à écrire. Il y avait des copistes en très grand nombre à Paris, des

gens qui gagnaient leur vie comme copistes. Eh bien, Jean-Jacques va s'établir comme copiste.

Il faut que vous sachiez — car on ne le dit presque jamais — que ce sera son métier ; ce sera son job. Jean-Jacques va vivre comme copiste. Copiste de musique du reste. Il se fait payer cher, 50 centimes la page ! Il mettait beaucoup de temps parce que c'était extrêmement soigné. Et comme il a des choses à dire, comme il a des livres dans la tête, savez-vous le calcul qu'il va faire pour vendre ses manuscrits ?

Je suis un écrivain, vous le savez bien, et je fais comme tous les écrivains, c'est-à-dire que lorsque j'ai fait un manuscrit, j'essaye de le vendre le plus cher possible. Eh bien, Jean-Jacques, pas du tout. Quand il a fini un bouquin, il fait un calcul dans sa tête. Prenons l'« Emile » — et je vais vous dire un chiffre en l'air — mettons qu'il aurait mis 1000 heures pour écrire l'« Emile ». Eh bien, il dit : Si j'avais employé ces mille heures à mon métier de copiste, combien ça m'aurait rapporté ? Mille heures de copie ? La somme de tant ». Alors Rey, l'éditeur d'Amsterdam, qui est venu trouver Jean-Jacques pour lui demander s'il a des choses à publier lui dit : « Monsieur, combien voulez-vous de ce manuscrit ? » Alors Jean-Jacques articule le chiffre que je viens de vous dire, le chiffre qui correspondait à son travail de copiste, chiffre ridicule. Alors, c'est Rey lui-même — ça ne se produit plus jamais, vous savez ! — c'est l'éditeur lui-même qui dit : « Ecoutez, Monsieur Rousseau, c'est un chiffre grotesque ». Alors Jean-Jacques dit : « Non, je ne veux pas plus. Il paraît que vous avez une fille, Monsieur Rey. Eh bien, je serai son parrain, si vous voulez ; ce sera sa dot, ce que vous gagnerez sur moi ».

J'ai vu à Neufchâtel les petits comptes personnels de Jean-Jacques et avant de venir ici, hier, j'ai demandé à quelqu'un de m'établir la correspondance en chiffre actuel de monnaie belge — enfin à peu près — de ce qu'il gagnait. Il avait quelque chose qui correspondait, me dit-on, à environ 10.000 francs belges par mois avec sa femme, car il avait épousé Thérèse. 10.000 francs. Il peut en avoir 50 ou 60.000 et il ne veut pas. Chapeau. Je ne connais pas d'autres écrivains qui se soient comportés comme ça.

Chapitre de la vanité : alors, ça c'est tout à fait différent, vous savez. Il est tellement content, tellement content qu'on le connaisse maintenant !.. Alors, il a fait ce qui était le plus facile, c'est-à-dire qu'il a changé de vêtements.

Autrefois, il était extrêmement furieux et triste et humilié d'être un valet de chambre. Eh bien, le voilà maintenant qui va s'habiller comme un porteur de chaise à porteurs, vous savez cette espèce de vêtement de bure. Mais comme il continue à fréquenter le même milieu et qu'il va chez Mme Dupin, quand il entre dans les salons, les gens tournent la tête et disent : « Mais enfin, qu'est-ce

que c'est que ce type ? — C'est Monsieur Rousseau ! » Alors, vous comprenez que ce déguisement même le sert. On dit : « C'est étonnant comme il s'habille ! »

En plus, il triche, parce qu'il avait gardé du temps de son opulence, quand l'ambassadeur Montaigu lui donnait des frais de représentation, il avait gardé douze chemises de soie. Parfaitement. Alors, à l'extérieur, bure et à l'intérieur, soie. Ce n'était pas bien. Il trichait.

En plus, il avait décidé qu'il n'écrirait plus que des choses importantes et voilà qu'il va se mettre à faire un opéra, « Le Devin du village », et que cette œuvre est jouée à l'Opéra et que le Roi goûte cet opéra. Jean-Jacques nous dit d'une manière très irrespectueuse que, du matin au soir, le roi chantait des airs du « Devin du village » avec la voix la plus fausse du royaume ! Mais enfin, c'était toujours ça ; il chantait.

Jean-Jacques, en plus, va voir venir la Comédie française auprès de lui, cette Comédie française qui avait repoussé son « Narcisse ». Et maintenant, tel qu'il est, il ne devrait pas se permettre des divertissements, et pourtant il est trop content que la Comédie française vienne lui demander son « Narcisse ».

Alors, il lui était arrivé du côté de ses vêtements quelque chose qui l'a beaucoup ravi, c'est que dans la nuit de Noël 1752, son beau-frère — son faux beau-frère, dont je vous ai dit à dessein qu'il était un escroc — lui a volé ses douze chemises de soie. Il est très content parce qu'il n'aurait jamais eu le courage de s'en priver. Et il va lui arriver que « Narcisse », qu'il n'aurait jamais dû accepter de laisser jouer à la Comédie française n'aura qu'une seule représentation parce que le rideau va tomber sur un véritable four.

Alors, Jean-Jacques est ravi, il se dit : « Je suis deux fois de suite rappelé à l'ordre ; on me prend mes chemises et « Narcisse » tombe ».

Il va faire un pas de plus. En 54, il va retourner à Genève. Vous vous rendez compte ? Depuis 1728 !

Il va redemander sa citoyenneté de Genève, il va rentrer dans la communion protestante. Jean-Jacques redevient, en 1754, un protestant.

En 1755, il va écrire un deuxième texte — le premier était le Discours sur les Sciences et les Arts, que vous savez, le deuxième texte sera le « Discours sur l'Origine de l'Inégalité parmi les hommes ». Et, bien sûr, il va le dédier à sa ville natale, estimant qu'il fait un grand cadeau à la ville de Genève. En 1756, il a 44 ans, le 9 avril 56, il décide de quitter Paris, d'aller à la campagne parce qu'il se sent vulnérable à Paris, parce qu'il y a trop de tentations : tentation de vanité, tentation d'argent ; et puis il veut vivre à la

campagne parce qu'il a des choses à écrire et il veut les écrire tranquillement.

Nous voilà devant l'œuvre de Jean-Jacques. A partir de 1749, Jean-Jacques a fait, a construit son système ; il a une certaine idée de l'homme et dans son deuxième discours, de même que pour le premier il avait pris l'épigraphe latine que je vous ai dite : « Barbarus, etc. Je ne suis qu'un barbare », de même pour son deuxième discours, il va prendre une épigraphe latine tirée du poète Perse :

« Quem te Deus esse
Jussit et humana qua parte locatus es in re.
Disce. »

Homme, apprend ce que tu es. Apprends ce que la nature ou Dieu t'a fait.

Rousseau est un homme qui a maintenant sa conception de l'individu, de la créature humaine et qui veut essayer de développer cette conception sur trois plans : individuellement, ce sera l'« Emile » ; dans le couple ce sera « La nouvelle Héloïse » ; dans la société, ce sera « Le Contrat social ».

Et quelle est donc cette idée qu'il a sur l'homme, Jean-Jacques ?

Là-dessus, il y a un contresens qui est en circulation et que des gens pourtant respectables comme Maritain — qui est mort l'année dernière — continuent à entretenir. Maritain, dans ses « Trois réformateurs » — c'était en 1926, je crois — accuse Jean-Jacques d'être coupable d'avoir cru à la bonté naturelle. Jean-Jacques aurait enseigné la bonté naturelle, ce qui pour un chrétien, à cause du péché originel, est inadmissible. C'est un contresens.

A ce propos, je voudrais vous raconter une histoire que vous ne connaissez pas parce qu'on a fait le moins de bruit possible autour, et j'ai vu ça de très près. En 1941, à Lyon, un prêtre de Lyon, du diocèse de Lyon, l'abbé Ravier, avait soutenu une thèse intitulée « Etude historique et critique sur l'Emile ». Cet abbé Ravier avait dit la vérité sur Jean-Jacques, à savoir que ce n'est pas vrai que Jean-Jacques avait prétendu que la nature humaine était essentiellement bonne et toujours bonne. Savez-vous que cet abbé Ravier a été interdit par les autorités ecclésiastiques et qu'on l'a forcé à retirer sa thèse de la vente ! Parce qu'il ne fallait pas dire le contraire de ce que tout le monde disait de Jean-Jacques et que Jean-Jacques est un criminel parce qu'il a parlé de la bonté naturelle de l'homme...

Regardons ça de bien près. Il y a un mouvement, là, chez Jean-Jacques. Si vous prenez son « Discours sur l'inégalité », vous apercevez que Rousseau, s'est détaché de l'idée de la chute originelle. Ça lui paraît tout de même abusif. Ça ne s'est pas passé comme ça ; il n'y a pas un jardin d'Eden, il n'y a pas un dieu qui a fait une défense et des hommes qui sont punis parce qu'ils ont mangé une pomme. Et il continue à croire à une chute. Il dit que

l'homme devait être au départ dans un état de bonté et que quelque chose est arrivé qui l'a transformé.

Alors, je crois que, sous l'influence de Diderot, et peut-être à cause de relations de voyages en pays lointains, Jean-Jacques va parler des « bons sauvages », imaginant que dans des îles perdues, et quand la société n'a pas encore corrompu le sauvage, l'homme de la nature est un homme bon. Alors, voici la théorie de Jean-Jacques qui cherche à remplacer le péché originel, puisqu'il veut une chute et que le péché originel ne lui plaît pas, il dit que l'homme est bon individuellement, mais que l'homme en groupe se corrompt. Ça ne tient pas ! Réfléchissez un peu : si l'homme est bon + bon + bon, comment cela se fait-il que cela fasse du mal ? Si bien que Jean-Jacques ne continuera pas à soutenir ce qu'il a soutenu en 1755 dans son deuxième discours. Il va faire un tout petit retournement dont on peut regarder la trace : il ne dira plus « l'homme de la nature », il va dire « la nature de l'homme », ce qui est très différent.

La nature de l'homme selon Jean-Jacques, c'est ceci : Nous sommes tous, spontanément et foncièrement, orientés vers le bonheur, vers le bien. Il y a au fond de nous un appétit, non pas de justice, si vous voulez, mais un appétit d'harmonie. Essentiellement l'individu n'est pas mauvais, mais il est terriblement vulnérable. Parce que nous nous trompons toujours sur ce que nous appelons le bonheur, parce qu'à la place du bonheur, nous mettons le désir, ou la convoitise ou l'avarice. Mais substantiellement, la créature n'est pas mauvaise, parce que substantiellement, selon Jean-Jacques, l'individu humain n'existe que s'il est abouché à l'Etre qui le fait Etre. Selon lui — il emploie soit le terme Dieu, soit Etre suprême, soit même Nature (le vocabulaire lui est indifférent, mais il y a quelque chose) — il y a une force, une force créatrice par laquelle tout vit, et l'homme n'a de réalité que dans la mesure où il est attaché à cette force, où il est abouché à elle, où il participe à elle.

Comprenez bien que derrière toute l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau, il y a une arrière-pensée, et qui est une arrière-pensée religieuse. De même que derrière tout le travail de Robespierre, il y a une arrière-pensée religieuse. De même que derrière tout le travail de Jaurès, il y a une arrière-pensée religieuse, puisque Jaurès a dit : « L'homme n'a de valeur que comme expression de l'infini ». C'est exactement du Jean-Jacques, ça. Jean-Jacques va essayer de démontrer ça dans l'« Emile », dans « La nouvelle Héloïse », dans « Le Contrat social ». Et ce qui est au centre de l'« Emile », pour lui, c'est ce qu'il appellera la profession de foi du vicaire savoyard. Puisqu'il estime que l'homme ne peut se réaliser, ne peut s'accomplir — c'est son mot — accomplir sa destination que s'il prend conscience de cette appartenance en lui, à l'infini, il faut que Jean-Jacques mette au point culminant de son « Emile » cette profession

de foi religieuse. C'est la profession de foi du vicaire savoyard, qui est une profession de foi chrétienne avec des critiques. Les miracles, par exemple, il n'y croit guère et de même que Tolstoï, il pourrait dire : « Je ne veux pas nier les miracles ; mais s'ils ont existé, ce n'est que comme des bougies pour mieux voir le soleil ».

De même, Jean-Jacques dit : « Non, je ne crois pas que ce soit très important de nous parler de miracles ; mais ce qui est très important, c'est cette notion morale, c'est cette position humaine que nous a faite quelqu'un que nous appelons le Christ ». Et lui, Jean-Jacques, a risqué cette phrase : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un dieu. » Il a mis ça au centre de la profession de foi.

Bon, maintenant, alors, « Le Contrat social ». Pour comprendre « Le Contrat social », vous ne pouvez pas le séparer de la pensée métaphysique de Jean-Jacques.

L'idée de Jean-Jacques est la suivante : Aucun homme n'a droit de pouvoir sur un autre homme. Personne n'a le droit de commander à autrui. Et pourtant il faut bien qu'il y ait un ordre. Alors, comment arriver à faire qu'une organisation sociale soit fondée sur la liberté ?

La distinction que Jean-Jacques va établir entre la volonté générale et la volonté de tous, c'est très difficile, ça. Je vais essayer de vous expliquer.

Jean-Jacques sait très bien qu'il a raté son affaire. Dans une lettre au père de Mirabeau en 1767, il va écrire : « Dans mon « Contrat social », j'ai tenté en vain la quadrature du cercle », et en 1792, Dusaulx dira : « Jean-Jacques m'a dit : « Mon livre est à refaire ».

Pourquoi donc ?

Voilà ce que dit Jean-Jacques : Il faut arriver à ce que l'autorité soit fondée sur la liberté ; rien n'est plus difficile. Alors, il faut que l'homme obéisse à une volonté générale qui ne se confond pas avec une volonté de tous. Selon Jean-Jacques, il y a au fond de nous-mêmes ce que je vous ai expliqué tout à l'heure, cette option vers le bien. Mais il peut se faire que sous la passion, sous la marque des obsessions économiques, par exemple, ou des avantages immédiats, il peut se faire que la volonté de tous ne soit pas la volonté générale. Ça veut dire que la volonté générale est théorique, elle est hypothétique, elle est ce que les hommes souhaiteraient s'ils savaient tous voir le bien tel qu'il est ; et la volonté générale ça peut être simplement la somme de convoitises.

Et puis, je vais vous donner un exemple qui n'est pas de Jean-Jacques, bien sûr, qui est dans Victor Hugo. Victor Hugo, lui aussi, est un homme qui pense suffrage universel ; c'est un homme qui pense volonté générale et qui dit : « La volonté générale peut quelquefois se tromper (c'était à propos des 7.500.000 « oui » qui ont

approuvé le coup d'Etat de Bonaparte). Eh bien, ces 7.500.000 « oui », c'est la volonté de tous, disait Victor Hugo, et cependant c'est une volonté déviée parce qu'on aura beau faire dire au suffrage universel que $2 + 2 = 5$, ce sera faux. Le nombre, le suffrage universel ne peut rien sur la vérité morale.

Alors, tout le problème du « Contrat social », c'est ceci : comment faire pour que la volonté de tous s'ajuste à cette volonté générale qui n'est qu'abstraite, qui n'est que potentielle. C'est là que Jean-Jacques fait intervenir ce personnage extrêmement mystérieux qu'il appelle le Législateur. Le personnage du Législateur a été analysé par mon ami Launay. Vous savez que Launay est un garçon qui est professeur à Nice et qui a fait un admirable bouquin sur la pensée politique et sociale de Jean-Jacques Rousseau ; mais Launay, marxiste, refuse de regarder l'arrière-plan philosophique de Jean-Jacques, qui lui déplaît, qui lui paraît nul. Par conséquent, on ne peut pas comprendre la pensée de Jean-Jacques si on le coupe de sa pensée philosophique. Et ce Législateur, Jean-Jacques n'osera pas dire qui il est. Je sais bien qu'il a le nom sur les lèvres. Le Législateur, selon lui, ce serait Jésus-Christ.

Alors, vous imaginez bien que la position qu'il vient de prendre, Jean-Jacques, est une position terriblement coûteuse à ce moment-là. Elle est coûteuse politiquement, elle est coûteuse religieusement.

Elle est coûteuse politiquement. Vous allez voir par exemple tout de suite quel accueil les Genevois d'un côté, les philosophes de l'autre, vont réserver à son « Discours sur l'origine de l'inégalité ».

A Genève, un certain Charles Bonnet, seigneur de Genthod — Genthod, c'est à côté de Genève, une très belle propriété — immédiatement fait publier un travail signé Philopolis (= l'ami des villes) assez sévère sur Jean-Jacques. Il ne faut pas oublier que Jean-Jacques est du bas, des rues basses de la ville et que l'aristocratie genevoise, l'aristocratie bancaire de Genève est des rues hautes. Alors déjà, du côté des rues hautes de Genève, on commence à froncer des sourcils sur ce petit bonhomme qui est des rues basses et qui a écrit des choses sur l'inégalité. Vous avez d'autre part un abbé Castel qui va attaquer très violemment le texte de Jean-Jacques pour dire : « Rousseau est un petit feu qui anime le flambeau de sédition et qui détruit toute société, un criminel envers Dieu, envers l'Etat, envers le Roi ». Je pense qu'il y a là une progression ascendante.

Voltaire va dire : « La philosophie de Jean-Jacques est celle d'un gueux qui voudrait que les riches fussent dépouillés par les pauvres. » Quant à Madame du Deffand, qui a un salon encyclopédique, elle dit : « Si on écoutait Jean-Jacques, il remettrait tout dans le chaos. » Voilà le premier accueil que l'on fait à son « Discours ».

Mais vous imaginez bien qu'il va dire autre chose après son « Discours » et je vais vous apporter une série d'affirmations de Jean-Jacques dont vous mesurerez la violence à travers le XVIII^e siècle. En 52, Charles Borde — c'était ce garçon de Lyon qui l'avait déniaisé — avait fait une riposte, une protestation contre le premier discours de Jean-Jacques.

Et ce Borde avait fait une défense du luxe qui est banale et que j'ai retrouvée, hélas ! sous la plume de Victor Hugo, le Victor Hugo de 1847. Vous trouverez cela dans les « Choses vues ». Oui, il faut que je vous raconte cela. Hugo était invité à une fête chez le duc de Montpensier. Il s'était mis très beau, il avait pris un carrosse pour aller à la fête. A la traversée du faubourg Saint-Antoine, il regardait les figures hostiles des pauvres types, de ceux qui vont faire les journées de Juin l'année suivante. Ils regardent passer tous ces beaux messieurs et toutes ces belles dames en comparant le luxe de ces gens-là avec leurs misères. Et Hugo qui dit : « Mais ils ont tort de faire ces vilaines figures ; ils ont tort parce que le luxe les nourrit, parce que si nous n'étions pas là, nous, les riches, pour leur passer des commandes, eh bien, ils n'auraient pas de travail ». Et Jean-Jacques avait dit dès 1742 que le luxe nourrit 100 pauvres dans nos villes mais il en fait mourir 100.000 dans nos campagnes. En 53, dans une lettre au « Mercure », il a le ... (j'allais dire le culot — comme je parle mal !) l'aplomb d'écrire ceci : « Ce siècle de charlatanerie où les plus grands fripons ont toujours l'intérêt public à la bouche ». En 55, dans son « Origine de l'inégalité », il va raconter en note, avec un humour noir, ce qui suit : « J'ai trouvé dans les mémoires du maréchal de Villars — un des généraux de Louis XIV — une curieuse histoire à propos d'un fournisseur militaire » (En ce temps-là il y avait des gens qui s'enrichissaient ; c'est fini aujourd'hui, vous savez, dans les fournitures militaires !...) Et alors Jean-Jacques disait : « Ce M. de Villars s'est aperçu que le fournisseur trichait, qu'il avait volé, qu'il s'était fait remettre beaucoup plus d'argent qu'il n'en méritait. Alors il avait décidé qu'il allait le faire pendre. Villars convoqua le fournisseur et le fournisseur dit, les yeux dans les yeux, au Maréchal de Villars : « Cette menace ne me concerne pas ; on ne pend point un homme qui a 100.000 écus ». Et le maréchal de Villars continue dans ses mémoires : « Je ne sais comment cela se fit, mais en effet il ne fut pas pendu ». Et Jean-Jacques ajoute : « C'est parce que le riche tient la loi dans sa bourse ». Vous vous rendez compte de ce que ces choses-là sont banales aujourd'hui, mais imprimées au milieu du XVIII^e siècle, c'est assez sérieux.

Voilà un autre qui s'appelle Chrysophile. C'est un garçon que Jean-Jacques connaissait et qui avait pris ce pseudonyme, Chrysophile (cela veut dire : l'ami de l'or). Et cet ami lui a dit : « Ah ! je voudrais bien être riche parce que je pourrais faire énormément

de bien avec ma richesse ». Alors Jean-Jacques : « Tu m'as bien parlé de ta conduite étant riche, mais tu ne m'as rien dit de ce que tu ferais pour t'enrichir ».

Voilà encore un texte de 1755 : « Quand un riche circule dans son carrosse, un charretier se trouve-t-il sur son passage, les gens du riche seraient prêts à l'assommer et cinquante honnêtes piétons allant à leurs affaires seraient plutôt écrasés qu'un faquin oisif retardé dans son équipage ».

Jean-Jacques a eu une difficulté avec un aristocrate qui s'appelait le comte de Lastic et il lui écrit ce qui suit : « Ce ne serait pas la peine d'avoir des domestiques s'ils ne vous servaient à chasser le pauvre quand il demande son dû ». Dans une lettre à d'Alembert, qui va être très célèbre à travers la France, il écrit ceci : « Ces gens du monde, si doux, si modérés, qui trouvent que tout va bien parce qu'ils ont intérêt à ce que rien n'aille mieux, qui sont toujours contents de tout le monde, parce qu'ils ne se soucient de personne et qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim ». Jean-Jacques dit encore : « Tout cet ordre social prétendu, couvre en fait les plus cruels désordres » ; et dans son « Contrat social » de 1762 ceci : « Tant que le peuple est contraint d'obéir et qu'il obéit, il fait bien. Mais sitôt qu'il peut secouer le joug et qu'il le secoue, il fait mieux ».

Vous vous imaginez que cela ne peut pas aller, des phrases comme celles-là, que Voltaire va entrer dans des convulsions et vous pensez bien que l'Etat va intervenir. Si bien que le 9 juin 1762, le Parlement de Paris décrète Jean-Jacques de prise de corps — c'était le mot — cela veut dire : décide l'arrestation de Jean-Jacques. Jean-Jacques se dirige naturellement vers Genève puisque c'est sa ville natale. Et du côté de sa ville natale, il ne sait pas que des remous s'organisent déjà et que quelqu'un qui est là depuis 1755, quelqu'un qui est très bien vu du Petit Conseil de Genève — des 15 membres du Petit Conseil de Genève — M. de Voltaire s'est établi dans sa propriété des Délices. M. de Voltaire dit aux Genevois : « Attention ! si vous recevez Jean-Jacques Rousseau — il vient d'être chassé de France, c'est Choiseul qui l'a fait chasser — vous, les banquiers de Genève, c'est avec la France que vous faites toutes vos opérations financières, si vous acceptez Jean-Jacques tout Genevois qu'il est, attention ! cela vous coûtera très cher ».

Pendant ce temps, Rousseau, naïf et tranquille, roulait en direction de Genève, dans un carrosse que lui avait prêté le maréchal de Luxembourg. C'était déjà son quatrième jour de voyage. Alors qu'il arrive en terre bernoise, à Yverdon, qui est à 50 km de Genève, il a la stupeur d'apprendre que les autorités de Genève, le 19 juin, c'est-à-dire juste 10 jours après Paris, ont décidé de saisir son « Emile » et son « Contrat social » et que s'il met le pied à Genève,

il sera emprisonné comme il le serait s'il était à Paris. C'est la chasse à l'homme, c'est la chasse à Jean-Jacques qui commence. Il faut bien comprendre que les encyclopédistes ont des raisons sérieuses de lui en vouloir. Non pas tellement sur le plan politique, comme je viens de vous le dire, car les encyclopédistes sont pour le despotisme éclairé. Et Diderot, dans l'Encyclopédie, dans son article « Représentant » dira que personne ne peut être représentant dans une nation, personne ne peut être député s'il n'est pas un propriétaire. Donc, du côté de l'Encyclopédie, au point de vue politique, on déteste Jean-Jacques Rousseau. Du point de vue religieux, cela allait bien. Comme disait Voltaire : « Le monde se déniaise furieusement ; il pleut des bombes dans la maison du Seigneur ». Et tout à coup, vous avez ce Rousseau, ce Rousseau qu'on a cru membre de l'Encyclopédie, qui est un judas, comme dit Voltaire, qui est un faux frère, ce Rousseau qui, dans une lettre à Borde qui avait contesté le premier discours, a osé la phrase que voici : « De tous les livres qui existent, il n'y en a qu'un qui soit nécessaire et c'est l'Évangile ». Vous imaginez Voltaire recevant cela en pleine figure. Rousseau est l'homme à abattre, Rousseau est l'homme qui, alors que ce travail de déniaisement s'opérait, fait barrage de sa personne. J'ai vu il y a une vingtaine d'années, au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, une estampe très rarement reproduite et qui est étonnante. Elle est de 1788, donc de la veille de la Révolution. On y voit un grand crucifix et puis un lasso a été jeté au sommet de la croix. Ce lasso tire et la coix est déjà toute penchée, et il est facile de voir quels sont les types qui tirent : il y a Voltaire, il y a d'Holbach, il y a Grimm, il y a Diderot, il y a d'Alembert. Ils sont tous là qui tirent. Et puis, il y a un pauvre petit bonhomme qui est arc-bouté contre cette croix pour essayer de la faire tenir debout et c'est Jean-Jacques. Vous comprenez que c'était en effet l'ennemi, c'était l'homme à tuer. Alors, comment est-ce qu'on peut faire ? On ne peut pas dire, on ne peut pas dire publiquement qu'on veut lui casser les reins parce qu'il est en train de défendre le christianisme et qu'à ce moment-là, c'est très dangereux d'attaquer le christianisme puisque l'Église a encore un pouvoir contraignant, puisque l'Église peut obtenir que des gens soient arrêtés sur sa demande, puisque l'Inquisition n'est pas encore tellement loin. Alors il faut y aller par la bande.

Alors à partir de 1754, 1755, vous voyez se dessiner chez les mondains et surtout dans le clan encyclopédique, toute une vaste rumeur contre Jean-Jacques, une rumeur multiple du reste, avec divers thèmes. Il y a le thème de l'hypocrisie, il y a le thème de la folie et il y a le thème de la misanthropie. C'est Diderot qui va lancer une pièce de théâtre dans laquelle il y a une certaine réplique qui va faire le tour de Paris, à l'adresse de Jean-Jacques : « Il n'y a que le méchant qui soit seul ». Pourquoi ? Parce que Jean-

Jacques vient de quitter la ville pour aller se réfugier à la campagne : il est à Montmorency.

Et puis, alors, le thème de l'hypocrisie, c'est de dire : « Eh bien, Jean-Jacques, allons, on le connaît ; il fait semblant pour son avantage d'être du côté des jésuites — et le mot est à la mode — mais en réalité, il n'y croit pas, il est comme nous, mais enfin c'est un traître ».

Enfin, le troisième thème, c'est celui de la folie : « Comment vont les glandes pinéales de M. Jean-Jacques Rousseau ? Qu'est-ce qu'il est allé faire à Montmorency, pour se fourrer au fond d'un bois comme un blaireau ? Ses organes pensants sont certainement malades », dit Voltaire.

Derrière Jean-Jacques, il y a cette horde, et tout à l'heure, quand j'ai employé le mot de chasse à l'homme et de chasse à Jean-Jacques, je vous assure que je ne faisais pas de cinéma ! Une fois que Jean-Jacques sait que Genève ne veut pas le recevoir, il dit : « Je suis en terre bernoise, à Yverdon ; à Yverdon, ils n'ont rien contre moi, je vais demander la permission de rester là ».

Eh bien, six semaines plus tard, leurs Excellences, comme on dit, de Berne, le chassent. Alors, où aller ? Il voudrait rester en Suisse, mais sans être en Suisse tout à fait. Il y a Neuchâtel, Neuchâtel, c'est bien le territoire géographiquement suisse, mais c'est une principauté prussienne ; ça dépend de Frédéric II. Alors, c'est là qu'en 1763, il va se réfugier. La ville même de Neuchâtel le gêne, il n'aime pas les villes, alors il va aller dans la montagne neuchâteloise, vous savez, à Môtiers, un tout petit patelin. Il a écrit une lettre à Frédéric II pour lui demander la permission. On lui fait savoir que oui, que c'est d'accord pourvu qu'il se tienne tranquille.

Le pasteur de Môtiers, qui s'appelait Montmollin, lui fait bon accueil, l'accepte même à la communion protestante, mais malheureusement Montmollin ne se rend pas compte de l'imprudence qu'il a faite. Il reçoit des pasteurs de Genève, lettres sur lettres disant : « Nous, les pasteurs de Genève, on est très sévères pour M. Jean-Jacques et voilà que vous, vous recevez Jean-Jacques à la table de communion ! »

Et puis, il y a Voltaire qui se déchaîne de son côté. Dans « Les Lettres écrites de la Montagne », Jean-Jacques avait dit ce qui était arrivé à sa ville de Genève : « Cette ville dans laquelle j'avais confiance, parce que je la croyais une république — puisqu'elle s'appelle la république de Genève — et dont je sais maintenant (rendez-vous compte de dire des choses pareilles !) que ce que l'on appelle le Petit Conseil, n'est qu'un Conseil d'administration ; et c'est un groupe bancaire qui tient Genève, et qu'il n'y a plus de liberté de Genève, et que c'est la religion qui règne à Genève. »

Bon, alors, évidemment, c'est la fureur contre lui. Le pauvre pasteur de Montmollin, qui n'est pas héroïque, va dire dans un sermon, dans sa petite église de Môtiers, s'adressant à des paysans qui n'ont guère l'esprit critique : « Nous avons Satan parmi nous ! »

Résultat : dans la nuit, des pierres sont jetées contre la maison de Jean-Jacques et ceux qui détestent Jean-Jacques (il y en a encore beaucoup aujourd'hui, vous savez) nous disent pourquoi on a jeté des cailloux contre ses vitres.

Alors, je vais vous apporter quelque chose de nouveau : J'habite Neuchâtel depuis 31 ans et j'ai trouvé ça : dans cette nuit de septembre 1765, une herse avait été placée sur la porte de la maison de Jean-Jacques et comme la porte s'ouvrait en dedans, on espérait que le lendemain matin, la herse lui entrerait dans le visage.

Alors, il a été obligé de s'enfuir. Il va dans cette petite île Saint-Pierre, vous savez bien, l'île Saint-Pierre qui est dans le lac de Biemme. Il y a une maison et elle dépend des autorités de Berne qui l'ont chassé d'Yverdon. Alors, il écrit une lettre critique aux gens de Berne leur disant : « Ecoutez, je ne peux pas faire de mal. D'abord j'ai fini, j'ai écrit tout ce que j'avais à écrire. Alors, je vous demande la permission d'attendre la mort dans cette petite île. Je n'emporterai pas de crayon, si vous voulez, pas de plume, pas de papier, parce que j'ai fini. J'attendrai la mort simplement dans la méditation et la prière ».

Il croit que ça va aller. Il s'installe. Et au bout de six semaines, on le chasse.

Alors, où aller ? Cette fois, c'est Mme de Boufflers qui va le tirer d'affaire. Elle l'aimait bien, Mme de Boufflers, et Mme de Boufflers était très demandée par M. Hume. C'était un philosophe remarquable, c'était un grand philosophe anglais, il était considérable, vous savez. Et M. Hume essayait ses chances du côté de Mme de Boufflers. Etant donné qu'il n'était pas très servi par son physique, ça réussissait peu. Alors, Mme de Boufflers, voyant et aimant beaucoup Jean-Jacques, dit à Hume : « Ecoutez, M. Hume, je serai gentille avec vous si vous prenez Jean-Jacques en Angleterre. »

Hume s'est dit : « Pour avoir Mme de Boufflers, ça vaut le coup, quand même. Mais d'autre part, si je prends Jean-Jacques, j'ai toute l'Encyclopédie contre moi ! »

Alors, qu'est-ce qu'il va faire ? Il va faire quelque chose d'horrible. Hume va dire à Jean-Jacques : « Je vous ouvre les bras. Vous êtes persécuté de partout ; mais moi je vous aime. Alors, venez vivre avec moi et chez moi en Angleterre. » En même temps, Hume prend ses sûretés et il écrit à tous ses correspondants européens des lettres affreuses. J'ai appris l'anglais pour les lire, parce qu'elles ne sont pas traduites. C'est horrible de voir ce que Hume fait à l'égard

de cet homme qu'il a chez lui et qui lui fait confiance. Il écrit par exemple ceci : « M. Rousseau fait semblant d'être malade » (C'est vrai, vous savez, que Rousseau avait une histoire dans la vessie et il était obligé de s'habiller en Arménien : il avait une grande robe parce qu'il portait une sonde et que s'il avait eu une culotte comme tout le monde, à ce moment-là, ça se serait vu. Alors, il se mettait cette robe pour qu'on ne voie pas qu'il avait cette sonde et qu'il marchait les jambes eu peu écartées). Alors, les gens disaient : « C'est un timbré : il se déguise en Arménien alors qu'il n'est pas plus Arménien que moi ».

Hume écrit : « J'ai fait la traversée avec M. Rousseau. Vous savez, moi, la mer était forte et j'étais malade. Mais lui, M. Rousseau, qui fait semblant d'être malade, il grimpeait dans les cordages comme un singe. Si vous saviez comme il est tellement drôle ce M. Rousseau ! Il est tellement drôle quand il parle de la Bible, en petit comité, naturellement, quand il n'y a personne pour l'entendre, quand il n'est qu'avec moi, mais sur la Bible et l'Évangile, il est irrésistible, vous savez. » Il dit encore : « Par une indiscretion vraiment involontaire, j'ai lu une lettre qui arrivait de Zurich à M. Rousseau. Une lettre d'un banquier (dont il donne le nom : un nom fictif) une lettre du banquier Zollikofen et je me suis aperçu que Jean-Jacques qui fait semblant de ne pas aimer l'argent, il a de l'or, comme ça, des masses d'or qui sont cachées à Zurich ».

Jean-Jacques mettra 18 mois — vous m'entendez, 18 mois ! — pour comprendre qui il est, ce Hume, ce Hume qui l'embrasse et qui fait semblant d'être son ami alors qu'il le déchire par derrière. Et quand il va s'en aller au mois de mai 1767, quand il va s'en aller d'Angleterre, c'est un effaré. Où peut-il aller en France ? Il est sous le coup d'un décret d'arrestation. Les faux passeports ne sont pas faits pour les chiens. Rousseau va donc débarquer à Calais avec un faux passeport. Il s'appelle M. Renou, il voyage avec Mlle Renou, sa sœur. Et sa sœur, c'est Thérèse qui n'a jamais voulu le plaquer.

Alors, vous le voyez qui va d'abord aller sur Meudon, parce que le prince de Conti lui a dit : « Ecoutez ; si vous ne faites pas de bruit, ça ira. » Il prend peur : c'est trop près de Paris. Alors, il va dans l'autre propriété du prince de Conti, qui est en Normandie, à Trye. A Trye, il est persuadé qu'il y a des espions autour de lui. Il se sauve de Trye. Il traverse la France en diagonale, il va à Lyon. Il a un avocat, Bouvier, dont je ne sais pas si c'est un homme sincère ou pas sincère, mais Jean-Jacques dit de lui : « C'est un traître, c'est un homme qui est contre moi ». Il va à Grenoble. Même histoire. Des amis de Grenoble l'accueillent et au bout de quelques semaines, Jean-Jacques se brouille avec eux.

Il donne l'impression d'être détraqué. Pourquoi est-il détraqué ? Parce qu'il est traqué. Cet homme est traqué depuis vingt ans. Il y a derrière lui une meute qui crie « Au fou ! » et qui crie « Quel hypo-

cite ! ». Et c'est le moment où Jean-Jacques va commencer à faire ses « Confessions ».

Que de fois on m'a dit, quand j'étais lycéen, puis quand j'étais étudiant : « Vous savez, c'est Rousseau qui est tout de même à l'origine de cette littérature individuelle, dont nous connaissons un tel épandage. Ça commence par les « Confessions » de Jean-Jacques et ça se termine par le « Journal » de M. Gide. »

Attention ! Attention ! Il y a une différence considérable entre les « Confessions » d'un côté et les « Mémoires d'Outre-Tombe » de Chateaubriand et l'« Histoire de ma vie » de George Sand et les « Confidences » de Lamartine, et « La Confession d'un enfant du siècle » de Musset. Ces messieurs-dames, s'ils nous parlent d'eux-mêmes, c'est à cause de la complaisance qu'ils se portent, tandis que Jean-Jacques, lui, c'est un homme qui sent derrière lui une meute depuis vingt ans à peu près. Et Jean-Jacques va nous dire, à nous tous, il va s'adresser au public en disant : « Cet homme que vous prenez pour moi, n'est pas moi. Voilà qui je suis. » Il va faire ce que, je crois, personne n'avait fait et certainement pas saint Augustin, dans ses « Confessions », il va tout dire.

Tout le monde, vous savez, tout le monde a son petit stock de cochonneries qu'on ne dit pas. Lui va tout dire. Il va même raconter l'histoire abominable que je vous ai dite, son accusation calomnieuse. Il va tout raconter. Même qu'il a été exhibitionniste et tout, et tout...

Puis, il va se retourner du côté de ceux qui le persécutent. Et là, un contresens dans lequel je suis entré quand j'étais gamin parce qu'on me l'avait mis dans la tête. On disait : « Mais enfin, lisez la préface des « Confessions ». On voit très bien qu'il se dresse lui-même le socle de sa statue et il est là qui vous dit : « Je suis meilleur que qui que ce soit. Qui donc ose dire qu'il est meilleur que cet homme-là ? » Contresens.

Attention ! c'est encore une de ces phrases évangéliques. Avec Jean-Jacques, il faut toujours chercher ça par derrière. C'est un souvenir de la femme adultère. La femme adultère, elle est coupable ; mais le Christ a dit : « Moi, je ne te condamne pas. Que ceux qui sont sans péché te jettent la première pierre ».

Là, Rousseau dit : « Voilà ce que je suis. Je suis coupable, hein ! mais vous qui êtes autour de moi, avec vos mains qui tiennent les cailloux de lapidation, je ne vous demande pas de faire comme moi et de raconter vos petits secrets, je vous demande de réfléchir, tout seuls à ce que vous avez fait. Vous êtes sûrs que vous valez mieux que moi ? Vous en êtes sûrs que vous avez le droit de me lapider ? » C'est ça, le sens des « Confessions ».

Comment faire ? Il voudrait bien se défendre avec ces « Confessions », alors il essaie d'organiser quelques lectures dans Paris. C'est en 1770, hein ! tout de même le décret a huit ans. Le prince de

Conti lui dit : « Ecoutez, bon, je peux vous dire que la police ne vous arrêtera pas, mais soyez prudent. » Alors, voilà Jean-Jacques qui organise quelques lectures des « Confessions ». Diderot trouve ça extrêmement dangereux parce que Diderot a pas mal à se reprocher à l'égard de Jean-Jacques. Diderot a toujours eu un penchant curieux pour la police ; alors Diderot va trouver le lieutenant de police Sartine et il va cafarder. Et c'est Diderot qui dit à la police : « Vous savez que Rousseau est là ? Et vous vous rappelez bien que Rousseau est sous le coup d'un décret d'arrestation ? » Le lieutenant de police fait une enquête : c'est vrai que Rousseau est là, mais il sait que Rousseau est protégé par le prince de Conti. Alors, il fait simplement savoir à Rousseau : « Ecoutez, restez à Paris, on ne vous arrêtera pas ; mais alors, fini, pas de « Confessions », pas de réunions, hein ! Bâillon. »

Jean-Jacques ne sait plus comment se défendre. Il imagine d'écrire un bouquin incohérent, qui s'appellera « Dialogues de Rousseau juge de Jean-Jacques ». Et à ce moment-là, comment faire, puisque pour imprimer quoi que ce soit, il faut le privilège royal ? On ne peut pas donner le privilège royal à un type qui est sous le coup d'une arrestation. Alors vous allez voir en effet à quel point il est sur le bord du détraquement, Jean-Jacques. Il recopie ses dialogues sur du papier, du très beau papier qu'il employait d'habitude pour ses copies de musique et il a saupoudré ça avec de la poudre d'or et il a réuni le cahier avec de la nonpareille bleue. Il entre le 23 février 1777 à deux heures de l'après-midi, dans l'église Notre-Dame de Paris. Pourquoi à deux heures ? Parce qu'il n'y avait personne. Parce qu'à deux heures, il n'y a pas de culte, il n'y a pas de messe. Il n'y a même pas de chaises, il n'y a personne. Il avait vu qu'il y avait une petite porte qui permettait d'entrer dans le chœur. Alors, il s'est dit : « Demain, je vais m'amener avec mon manuscrit, ce manuscrit dont personne ne veut, que je ne peux pas faire éditer puisque je ne peux pas avoir de privilège. Quand personne ne me verra, je courrai vers le grand autel de Notre-Dame de Paris et puis je déposerai là mon manuscrit sur l'autel au pied de la croix, comme une espèce de supplique au Seigneur, pour qu'il me sauve ».

Le malheureux Jean-Jacques n'avait pas remarqué dans l'état de ses nerfs, que la veille, il y avait une grille qui était appuyée contre le mur pour l'entrée dans le chœur. Et quand il y arrive, le 24 février, cette grille est fermée. Il se persuade, tellement il est presque fou, il se persuade que cette grille vient de surgir là pour l'ennuyer, que c'est le Ciel lui-même qui est contre lui. Alors, il sort dans un état de fou.

Il sort de Notre-Dame de Paris, il remonte chez Thérèse qu'il avait épousée — ils habitaient au quatrième étage d'un petit appartement de la rue Plâtrière, sans ascenseur évidemment, où ils vivent

comme des rats. Il dira à Saint-Pierre (j'aime bien cette phrase) il dira : « Dans un petit ménage propre et bien tenu d'ouvriers ». Thérèse est épouvantée de voir revenir son Jean-Jacques avec le paquet qu'il avait fait et qui était si beau, Jean-Jacques qui fout tout ça par terre. Il pleure, la tête dans son coude. Et puis après, le voilà qui prend, vous savez, ces feuilles de grand papier pour les copies de musique et, avec les ciseaux de sa femme, découpe ça en petits morceaux de 20 cm sur 15, à peu près. Et comme il n'y avait pas de machine à écrire, Jean-Jacques va écrire 600 fois : « Appel à tous Français, aimant encore la Justice et la Vérité ». Et il va faire un résumé de 20 lignes de tout ce qu'il aurait voulu dire dans les « Confessions », de tout ce qu'il va dire dans les « Dialogues », et que la police et que le Bon Dieu ne veulent pas qu'il dise. Et une fois qu'il a recopié 600 fois ces petits bouts de papier il descend dans sa rue Plâtrière. Il a pris le filet à provisions de sa femme et lui, Jean-Jacques, il est là comme un camelot, sur le trottoir (il n'y a pas de trottoir) sur le pavé, et donne aux passants son appel : « Français, etc. ».

A 64 ans, Jean-Jacques, il en est là. Ceux qui ont crié « Au fou ! » depuis vingt ans derrière lui, ils ont réussi au-delà de toute espérance. Vous voyez bien qu'ils l'ont rendu fou. C'est vraiment de la folie ; ses gestes sont incoordonnés ; il y a autour de lui comme un cercle de feu dans lequel il va tomber. Eh bien, ce qui est effrayant, c'est qu'il ne tombe pas.

Le même gaillard qui vient de se comporter comme je viens de vous le dire, comme un démon, comme un détraqué et qui avait dit qu'il n'écrirait plus rien, voilà qu'il reprend la plume. Ça va être « Les Rêveries du promeneur solitaire », un livre qu'il n'achèvera pas, vous savez, que la mort va couper.

Et à la deuxième page des « Rêveries du promeneur solitaire », il y a cette phrase extravagante et extraordinaire quand on sait d'où il sort : « Un plein calme est redescendu dans mon cœur ». Un « plein calme ». Le type que vous avez vu, le camelot qui était là, le « plein calme » était là. Je ne peux pas vous dire ce qui s'est passé. Je peux entre-deviner. Rien n'avait changé, il était toujours captif, il y a toujours autour de lui cette cage ardente et ronde, mais il avait trouvé un chemin de fuite, une issue verticale. Il n'y avait pas un geste à faire, il n'y avait rien qu'un consentement à donner. Parce que Rousseau, comme les chrétiens avait dit, vous savez, ce fameux acte de charité qu'on dit au Seigneur qu'on vous aime par-dessus toute chose et ce n'est jamais vrai, jamais. Et Jean-Jacques s'était aperçu qu'il y avait en effet quelque chose qu'il aimait bien plus que le Seigneur, comme il disait, c'était sa réputation. Il n'acceptait pas qu'on dise de lui qu'il était un salaud.

Eh bien, voilà qu'il a accepté, et qu'il dit : « Eh bien, après tout, quoi, je suis ce que je suis et Dieu me jugera ». Et même quand

il y aura des hommes qui diront qu'il avait peut-être du talent, ce Jean-Jacques, mais c'est peut-être un être immonde, eh bien, tant pis.

A partir du moment où il a accepté, « un plein calme » est redescendu dans son cœur. Il n'a plus que 18 mois à vivre et je vous assure que ce n'est pas mal, ces 18 mois. Les pires ennemis de Jean-Jacques — enfin, les contemporains — leurs armes leur tombent des mains. Jules Lemaître, Maritain, parlent d'authentique grandeur. Il y en a même un qui va jusqu'à parler de reflet de sainteté.

C'est vrai, vous savez, que ça a de l'allure, ces derniers mois. Vous vous rappelez Pascal, Pascal qui disait que tout le malheur de l'homme est de ne pas savoir rester seul dans une chambre. Dieu sait si Jean-Jacques reste seul dans sa chambre parce que Thérèse, elle le trompe, puis elle court avec des copines. Et il est très bien dans sa chambre, précisément parce qu'il est convaincu qu'il n'y est pas seul. Il va beaucoup dans les champs, il herborise. Regardez la cinquième « Réverie du promeneur solitaire ». J'ai la chance de posséder un petit morceau de l'herbier de Rousseau qu'un jour un Genevois m'a donné. Il y a quatre petites mousses — j'y fais bien attention, je vous assure — puis derrière, il y a l'écriture de Jean-Jacques qui dit : « Sur telle route, Linné n° tant ». C'était reporté au Linné. Ça l'amuse, ça l'occupe de coller ces petites mousses. Mais lisez bien la cinquième « Réverie », vous allez voir ce qu'il y cherche dans les champs. C'est vrai que les plantes lui plaisent, mais pour vous faire comprendre l'état d'esprit qui est le sien, je vais évoquer quelqu'un qui lui ressemble très peu et quelqu'un qui ne l'aimait pas. Je veux parler de Claudel. Claudel dit : « L'homme, l'individu humain, est doué d'un pouvoir terrible, magnifique qui est la liberté. Il peut dire oui ou non à telle proposition, tandis que les choses de la nature créée, les herbes, les pierres, les arbres, elles sont ce qu'elles sont, ce que Dieu les a faites dans un état de comparution et d'attente. » « Dans un état de comparution et d'attente ». Eh bien, c'est ce que le chrétien de Jean-Jacques cherchait dans les champs : la contagion de ce muet amour.

Avec son ami Bernardin de Saint-Pierre, le lundi de Pâques 1778, il monte sur le mont Valérien. Aujourd'hui, sur ce mont, il y a une caserne, voyez-vous. A ce moment-là, il y avait un couvent et en plus ce couvent n'était pas désaffecté. C'était le lundi de Pâques après-midi et les moines chantaient. Et Bernardin est étonné parce que Jean-Jacques lui dit : « On va entrer ». Et Jean-Jacques est protestant. Mais vous savez, ce que chantaient ces moines l'après-midi, ces psaumes — ça devait être vers cinq heures, je ne sais pas quoi, les vêpres — mais c'étaient les mêmes psaumes que Jean-Jacques avait chantés quand il tenait la main de son père, à Saint-Pierre, à Saint-Gervais, autrefois.

Alors, il écoute, il sort, et Bernardin nous dit : « Lorsque nous sommes sortis, M. Rousseau me prit le bras et me le serrant fortement, il me dit : « Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai compris » ce qui est écrit dans l'Évangile : " Lorsque vous serez à plusieurs » pour prier en mon nom, moi-même je serai parmi vous ... Nous y reviendrons cet été », ajouta Jean-Jacques. Non, il ne reviendra pas cet été, parce que cet été il sera mort.

Le 2 juillet 1778, il est foudroyé.

J'ai été beaucoup trop long, mais vous avez vu comme j'ai fait. J'ai essayé d'aller pas à pas pour deviner qui il était ; j'ai essayé de vous montrer au centre cette pensée, cette pensée métaphysique qui déborde sur la politique et qui est la pensée de Jean-Jacques.

Jean-Jacques Rousseau est un homme qui s'est fait horriblement haïr, un homme dont Jules Lemaître a osé écrire : « Jamais plus de mal n'a été fait par un seul homme que par cet homme-là », un homme contre lequel en 1912 l'abbé Delfour qui dirigeait l'Université catholique a écrit : « C'est une des plus pures formes du mal que l'humanité ait jamais connues ». Mais c'est un homme dont la mémoire était vénérée par Robespierre et par Tolstoï.

Conférence donnée à Bruxelles
au Cercle d'Éducation Populaire,
le 26 octobre 1973.

Le " monstre ", Voltaire au hideux sourire

J'ai donc intitulé cet exposé : « Le Monstre Voltaire au hideux sourire ». Vous avez compris d'avance que de même que je parle du « détraqué Jean-Jacques » pour expliquer que c'était un homme traqué, de même je ne souscris naturellement pas à ces mots « monstre » et « hideux sourire ». Ce sont des slogans, ce sont des façons de parler...

Voyez-vous, il y a vraiment ce que j'appellerais un cas Voltaire. En quel sens ! Eh bien, son œuvre, vous savez, elle est aux trois quarts, aux trois quarts et demi ruinée. Personne ne lit plus aujourd'hui « La Henriade » ; son « Siècle de Louis XIV » est un livre terriblement dépassé ; son théâtre est injouable et je crois qu'il ne subsiste comme vraiment vivant encore de Voltaire que ses contes, en particulier « Zadig », « L'ingénu » et surtout « Candide ». Et naturellement, sa correspondance qui est admirable. Mais c'est une correspondance énorme et peu de gens y mettent le nez.

A côté de cette demi-mort de son œuvre, le nom de Voltaire garde une signification encore aujourd'hui extraordinaire ; c'est un nom-drapeau, c'est un nom-symbole, c'est même un nom-cri-de-guerre. On est voltairien ou on est anti-voltairien.

Il y a beaucoup des voltairiens offensifs. Quelqu'un que j'aime beaucoup, Théodore Besterman, qui est le créateur, fondateur et directeur du Musée et de l'Institut Voltaire, à Genève, est vraiment un voltairien au sens le plus profond du terme.

René Pomeau qui est aujourd'hui encore, je crois, professeur à la Sorbonne, qui a fait un énorme bouquin très très remarquable de 600 pages sur la religion de Voltaire est aussi un voltairien.

Qu'est-ce que ça signifie, voltairien ? Ça a une certaine signification politique et sociale que l'on connaît peu et dont je vous parlerai tout à l'heure. Mais ce n'est pas comme ça que d'habitude on définit le mot « voltairien ». Je veux dire que voltairien a vraiment une signification métaphysique, une signification religieuse.

Voltaire n'est pas seulement un anticlérical — ce que je comprends fort bien — mais il est un anti-chrétien avec une véhémence extraordinaire. Tenez, je vais vous donner un exemple. Il y a une phrase de lui, pas très connue : « Qu'il s'agisse des christicoles

catholiques, ou des christicoles protestants, ils sont tous pétris de la même fange » Et ce n'est pas la « fange » qu'il a dit ! Vous avez compris à quel point est sa violence.

Le personnage même de Jésus est un objet de haine pour lui. Il dit que c'est un personnage qui sort de la canaille, une espèce de rustre et de gueux ; c'est un perturbateur, né vraisemblablement d'un adultère. Alors il s'agira de comprendre d'où ça sort, cette fureur voltairienne.

Vous pourriez conclure tout de suite, d'avance, me connaissant, sachant que je suis christicole, vous pourriez vous dire : « Naturellement, Guillemin est un ennemi de Voltaire ».

Mais je vais vous faire trois petites remarques au préalable.

Premièrement, évidemment je n'aime pas ce qu'il dit sur ce personnage de Jésus-Christ pour lequel j'ai un certain respect, mais il faut bien comprendre qu'il ne s'agit pas de démonisme, comme on dit par exemple. Démoniaque, c'est quoi ? Eh bien, ce sont des messes noires, ce sont des prêtres qui y croient, qui croient que Dieu existe et que Satan existe et qui ont choisi Satan contre Dieu. Il n'y a pas de haine métaphysique chez Voltaire à l'égard de quelqu'un qu'il ne considère en aucune manière comme un personnage mystique, comme un personnage divin, mais comme un homme parmi d'autres.

Par conséquent, il faut bien se mettre dans l'esprit ceci : il n'y a pas blasphème, dans sa pensée ; il y a simplement expression d'une attitude devant un homme contre un autre.

Deuxièmement : je crois savoir — je ne suis pas très calé là-dessus — enfin, je crois savoir qu'en théologie il y a une certaine règle qui dit qu'il faut toujours suivre sa conscience, même invinciblement erronée. J'ai redemandé ça à un ecclésiastique il n'y a pas tellement longtemps ; il paraît que c'est bien la formule : « même invinciblement erronée ».

Eh bien, si Voltaire a la conviction — et il l'a, cette conviction — que le christianisme est néfaste, que le christianisme détruit l'espérance de la vie, que le christianisme assombrit la vie, et s'il suit cette conscience et s'il y va parce qu'il croit qu'il doit y aller, eh bien, chapeau ! il a raison de le faire.

Et puis, troisièmement : Voltaire est un emporté. J'ai vu dans une de ses lettres à propos d'un nommé Formont dont je ne sais rien sinon qu'il était académicien, il dit : « C'est un mou, Formont ; c'est le plus indifférent des sages ». Aujourd'hui, dans le langage contemporain, on dirait, il n'est pas assez engagé. Eh bien, lui, ce n'était pas un indifférent. C'est un homme qui fonçait, c'est un homme qui y allait avec une très grande violence, une très grande brutalité. Pas comme Renan, vous savez Renan, il était plus souple ; on pourrait peut-être redire que Renan mettait du cyanure dans sa guimauve. Tandis que lui, Voltaire, il y va avec la hache, avec le fiel,

avec du vitriol. Eh bien, je dois vous dire qu'à l'égard des emportés, des embrasés (une combustion, c'est toujours beau), j'éprouve une espèce d'inavouable fraternité.

Bon, alors, voyez-vous, quand je vois par exemple un individu comme Paul Souday — ça ne vous dit plus rien, mais Paul Souday, c'était, pendant de longues années, le critique littéraire du journal « Le Temps ». Aujourd'hui c'est « Le Monde », vous savez. Quand je vois Paul Souday, qui écrit avec une espèce d'emportement dans un article : « Voltaire nous a tirés des ténèbres et nous a ramenés à la lumière. Joie, joie, rires de joie — il parodie Pascal — avec Voltaire, on respire, on vit ». Eh bien, quand je lis ça, je fais une toux dubitative. Je dis « hum » pas bien sûr.

Quand je vois d'autre part que M. Maurras aimait à répéter : « Chaque année, je relis « Candide » pour me purifier l'esprit », je dis : « Ça ne m'étonne pas », simplement.

Quand je vois d'autre part Joseph de Maistre qui écrit : « Voltaire est le dernier des hommes après ceux qui l'admirent », je trouve que c'est vite dit.

Et quand je vois Paul Claudel que j'aimais bien, quand je vois avec consternation, Paul Claudel parler (c'est affreux ce que je vais vous dire) « de l'imbécile et dégoûtant Voltaire pareil à un grand singe pisseur » — pourquoi, Dieu sait, « pisseur » ? — eh bien, je vous le répète que je suis consterné.

Et d'autre part, je vois un garçon comme Ferdinand Brunetière ou comme Bellessort — qui étaient tous les deux de l'Académie française — louer Voltaire. Il faut dire qu'il a quand même fait des choses très bien et que s'ils le louent, c'est contre quelqu'un et ce quelqu'un, c'est Rousseau, parce que Rousseau, il s'en est pris au temporel. Voltaire, c'est un spirituel. Avec le spirituel, on peut toujours s'arranger. Vous savez, quand on s'en prend au temporel, c'est-à-dire à l'argent, ça, c'est inexpiable...

Alors, j'ai parfaitement compris que l'optimisme, enfin la sympathie de M. Brunetière et la sympathie de M. Bellessort ne vont pas exactement dans mon sens. Si bien que je comprends parfaitement que Flaubert ait écrit dans une lettre la phrase que voici : « Quand on loue Voltaire, ou quand on dénigre Voltaire, j'en suis même irrité ».

Alors, j'ai voulu en avoir le cœur net. Il y a cinq, six ans que je me suis mis à essayer de comprendre, que je me suis dit : « Enfin ! qui c'est ce personnage ? » Pour avoir une idée de quelqu'un, il faut s'informer. C'est du B A BA, ce que je vous dis, mais il y a beaucoup de critiques qui ne s'informent pas assez. Tant pis si je fais des personnalités : Albert Thibaudet à qui j'ai succédé — vous savez, j'ai été professeur à Genève (je ne le suis plus depuis quelques semaines parce que je suis trop vieux, je suis déjà retraité) — avait une certaine notoriété. Il était très intelligent ; il

avait une façon de trouver des formules ; mais Thibaudet s'informait mal. Quand on lit son « Histoire de la Littérature », par exemple, j'ai revu récemment son chapitre sur Victor Hugo, il affirme des choses qui sont contraires à la vérité. Par exemple, il dit : « Nous n'aurions jamais eu « Les Châtiments » (vous savez : le livre violent contre Napoléon III) si Victor Hugo avait été nommé ministre par Louis Napoléon Bonaparte ». Je suis sûr que non. Ce n'est pas vrai. Alors, avant de porter un jugement sur quelqu'un, il faut bien s'informer.

Un autre critique français, un peu oublié aujourd'hui, Charles Du Bos, qu'on appelait Charlie Du Bos, vous savez, qui a fait les « Approximations » — Mauriac, que j'aimais bien, le considérait comme un très grand critique — eh bien, c'est aussi un homme qui ne s'informait pas. Sur Benjamin Constant — à propos duquel j'ai quand même fait un bouquin ; je l'ai bien regardé de près — ce malheureux Charlie Du Bos travaille sur des idées fausses. Il n'est pas parti sur des documents. Il faut toujours partir sur des documents. Comment faut-il faire ? Eh bien, pour Voltaire, il faut s'adresser aux érudits. Vous savez, c'est un mot qui a mauvaise apparence, « érudit » ; je les appellerai les « prolétaires » du travail littéraire, des gens dont on ne parle pas beaucoup et qui sont cependant indispensables.

Je vais vous en donner deux. Au XIX^e siècle, quelqu'un qui est parfaitement oublié aujourd'hui, Gustave Desnoiresterres, a fait huit volumes sur Voltaire, qui restent, si je puis dire, une bible voltairienne. On ne connaît rien à Voltaire si on n'a pas étudié — je l'ai fait de mon mieux — les bouquins de Desnoiresterres. Et aujourd'hui, il y a Théodore Besterman qui dirigeait le musée Voltaire et puis il y a René Pomeau.

J'ai donc lu tout ce que j'ai pu sur Voltaire, la correspondance même presque entière — ça demande du temps, vous savez ! Je me suis bien informé auprès de Desnoiresterres et auprès de Pomeau, car il vaut toujours mieux s'informer auprès des amis qu'auprès des ennemis et ces deux hommes que je viens de vous nommer sont des voltairiens ; ce sont des amis de Voltaire, et je vous apporte le résultat de mon enquête.

Si je parlais grossièrement — et ça m'arrive quelquefois — je vous dirais que mon exposé se diviserait en trois parties. Première partie : « Voltaire est un salaud » ; deuxième partie : « Voltaire n'est pas un salaud » ; troisième partie : « Qui est Voltaire ? ».

Alors, voyons, quand je dis que c'est un salaud, ça veut dire quoi ? Qu'est-ce qu'il y a contre lui ? Eh bien, il y a beaucoup de choses contre lui.

Ozanam — ce nom ne vous dit sans doute plus rien, mais il était professeur à la Sorbonne et déjà de littérature comparée. Ozanam était un catholique de gauche, comme on dirait aujourd'hui.

Il n'y en avait pas beaucoup en 1848 ; il travaillait avec Lacordaire dans son petit journal « Les Nouvelles ». Dans sa correspondance, j'ai trouvé (je parle un peu en zigzag, mais ça ne fait rien) une petite phrase qui m'a ravi à propos de cette ruée de la bourgeoisie bien pensante et même voltairienne du côté de l'Église catholique en 1848 parce qu'on avait eu peur de la révolution, et il disait, M. Ozanam : « Il n'est aujourd'hui voltairien affligé de 50.000 livres de rente qui ne veuille envoyer tout le monde à l'église à condition de n'y pas mettre personnellement les pieds. » Ça me plaisait. Et j'ai vu dans mon cher Vallès qu'il donnait un grand coup de chapeau à Ozanam en disant : « C'était un mâle ».

Eh bien, Ozanam dit à propos de Voltaire : « Le pire ennemi de Voltaire, c'est lui-même. C'est l'histoire de sa vie qui est la plus désagréable pour le juger. » Qu'est-ce que ça nous apprend, l'histoire de sa vie ? Regardons d'abord les finances de Voltaire. C'est un drôle de chapitre !

Vous savez sans doute que Voltaire a fait une fortune vraiment colossale, énorme. On en connaît le chiffre : quand il est mort, il laissait environ 100 millions de francs de l'époque. J'ai fait faire un petit travail à quelqu'un pour savoir ce que cela représentait. Je peux vous dire que 100 millions de 1778 correspondraient au pouvoir d'achat de 6 milliards de francs belges. C'est une somme, hein !

Attention ! Un homme comme Victor Hugo était parti très pauvre et il est arrivé très riche à la fin de sa vie. Seulement, il y a fortune et fortune. Sa fortune, Victor Hugo l'a faite absolument tout seul. Je peux dire que c'est une fortune qui ne devait rien aux facilités d'un certain ordre économique et bancaire qui permet aux adroits et aux intelligents de faire de l'argent avec le travail des autres, avec l'argent des autres. Il ne s'agit de rien de tel pour Victor Hugo. Ça ne s'applique pas du tout à Voltaire. D'où elle sort cette fortune ?

Trois choses. Première chose : les pensions. Ce n'est pas déshonorant, mais enfin il essayait de grappiller des pensions partout, vous savez. Il y a pension du roi de France, pension du roi de Prusse, pension de Catherine II, enfin toutes les pensions possibles. Soit...

Et puis, il y avait les spéculations. Et ça, je ne savais pas qu'il était spéculateur. Gustave Lanson — vous savez bien qui est Lanson qui a fait une étude de la littérature française et qui est aussi assez voltairien — Lanson dit : « Il avait une morale de coulissier ». Je vous avoue que ça peut être blessant : je ne sais pas bien ce que c'est que les coulissiers, mais je n'ai pas l'impression que leur morale soit une morale très haute. Il spéculait, n'est-ce pas. Vous connaissez la fameuse histoire de sa brouille avec Frédéric II : on nous a toujours raconté que c'est parce que Voltaire s'était moqué de Frédéric II poète, que Frédéric II l'avait fait arrêter pour repren-

dre les documents que Voltaire emportait, des poèmes de Frédéric II dont il avait l'intention de se moquer.

On sait aujourd'hui, par Desnoiresterres et c'est confirmé par Besterman, qu'il ne s'agissait pas de ça, il s'agissait d'une chose beaucoup plus grave : Voltaire avait racheté — il n'avait pas le droit de le faire — des bons, je crois, des bons de l'Etat saxon. L'Etat prussien avait accepté de rembourser je ne sais selon quelle formule, je ne sais quels papiers saxons, mais seulement aux gens qui habitaient la Saxe, qui étaient des Saxons. Voltaire en avait acheté en masse à bas prix et se les faisait rembourser sous un faux nom, comme s'il était Saxon. Frédéric II s'en étant aperçu, s'est dit : « Mais c'est une escroquerie commise à l'égard de la Prusse ! Et M. de Voltaire a bien de la chance que je le laisse partir ».

Mais le pire — et c'est ce que je ne savais pas ; je ne le sais que depuis cinq ou six ans — c'est qu'il s'est enrichi surtout dans les fournitures militaires. Voltaire, on sait comment il faisait ; c'était un truc assez facile : il s'agissait d'avoir quelqu'un dans la manche, dans ce qu'on appelait peut-être déjà, je ne sais pas, le Ministère de la Guerre, enfin pour les fournitures. Voilà, je prends un exemple : Voltaire se faisait payer la fourniture de 100.000 paires de chaussures à l'armée française. En réalité, il en avait fourni 10.000, mais il se faisait payer sur 100.000 parce qu'on avait ajouté un zéro. Et c'était comme ça qu'il était arrivé à se faire cette fortune monumentale. Je vous dirai donc que sur le plan de l'argent, il est assez infâmant, il est assez sordide, le comportement de Voltaire. Premier point.

Un deuxième point. Il y en a malheureusement beaucoup dans cette première partie ! C'est un intrigant, c'est un arriviste qui utilise tous les moyens pour parvenir. Il va même arriver jusqu'à écœurer Louis XV par l'excès de ses éloges. Ce n'était pas facile, vous savez, d'écœurer Louis XV par des éloges ! Il y est arrivé... Louis XV disait : « Non ! il y en a vraiment trop ; il est fatigant... » Quand il veut entrer à l'Académie française — vous savez bien qu'il ne porte pas dans son cœur les Jésuites, hein ! — eh bien, on a une lettre de lui à un jésuite qui était membre de l'Académie française, où il lui dit clandestinement, gentiment, comme ça : « Vous savez, la Compagnie n'aura pas à se plaindre de moi si vous me nommez à l'Académie française ». J'aurais préféré qu'il n'écrive pas cette lettre.

Quand il veut arriver à se faire nommer gentilhomme ordinaire à la cour de Frédéric II, il lui écrit un petit poème, et pour que vous appréciiez ce poème, il faut que vous sachiez — mais je ne vous apprend rien — que Frédéric II n'était pas très orienté du côté des dames ; les grenadiers lui paraissaient plus intéressants. Alors Voltaire lui écrit :

« Un ridicule amour n'embrase pas mon âme.

Ce n'est pas moi qu'on verra soupirer sottement aux genoux
[d'une femme. »

C'est très dommage qu'il écrive ça quand il est l'amant de Mme du Châtelet et qu'il habite chez elle ! Mais enfin, ça plaisait à Frédéric II. Je n'aime pas ça, vous comprenez.

D'autre part, vous savez bien que le duc de Rohan l'a fait bâtonner, un Voltaire de 31 ans a été roué de coups sur un pont de Paris par les gens, comme on dit, les hommes, enfin les valets du duc de Rohan.

Si c'était arrivé à Beaumarchais, mais il serait devenu fou de rage, vous savez, il aurait explosé, Beaumarchais ! Eh bien, Voltaire commence par être furieux, naturellement, d'avoir été bâtonné, mais il dit : « Personnage considérable, je crois qu'il vaut mieux ne pas faire d'histoires ». Si bien que cette bastonnade avait été comme un massage qui lui avait assoupli davantage l'échine.

Bon, voilà du côté de l'intrigant et de l'arriviste.

Maintenant, passons au prudent. Ça, pour être prudent, je vous assure qu'il l'est. J'ai souri en lisant dans le manuscrit des « Girondins » de Lamartine, les pages sur Voltaire. Le manuscrit des « Girondins » est conservé à Mâcon ; il est assez différent du texte imprimé parce que Mme de Lamartine avait fait une censure sur son mari. Vous savez que Lamartine, quand il écrit « Les Girondins » n'est plus catholique, il vient même cette année-là — c'est en 1843 — de déprêtriser un prêtre. C'est une chose que je ne savais pas. C'est lui qui a persuadé le curé d'un village voisin de Mâcon de fermer son église. On m'a mis sous les yeux le texte que Lamartine avait écrit lui-même et que ce curé prononcera en chaire, lors de son dernier sermon pour dire : « Je n'y crois plus ; je ferme la boutique ».

Donc quand Lamartine écrit ses pages sur Voltaire, il est d'un enthousiasme incroyable. Mais sa femme qui est très pieuse va le supplier à deux genoux : « Non, il ne faut pas faire ça, c'est indigne, etc. » C'était très naïf, ce qu'il écrivait. Il disait : « C'était un combattant, sans masque, sans cuirasse. Il s'exposait à quelque chose d'infiniment dangereux ». C'est parfaitement vrai qu'à ce moment-là, l'Eglise avait le bras séculier à sa disposition et que s'attaquer à l'Eglise, c'était très risqué. Eh bien, non, ce n'était pas comme ça. Il n'était pas sans masque, il n'était pas sans cuirasse. Je vous assure qu'il allait doucement et prudemment.

Quand il commence à se lancer et à écrire des textes véhéments, des textes anti-catholiques, c'est la Régence. Vous savez quel était l'état d'esprit de la Régence, avec une réaction très normale sur les dernières années de Louis XIV qui était sous la domination de Mme de Maintenon, qui était archidévot, qui était insupportable ;

enfin, on étouffait. Alors, le Régent avait donné toute latitude de dire un peu ce qu'on pensait.

Donc, quand Voltaire fait des articles, des textes, des petits poèmes assez agressifs — pas politiquement, bien entendu, mais religieusement — il sait qu'il a le vent en poupe. Il sait qu'il ne risque rien.

Mais quand Louis XV va monter sur le trône — ce n'était pas un modèle de vertu, lui, Louis XV, mais il tenait à ce qu'il y ait une dignité au moins apparente chez ses sujets, même s'il s'en privait lui-même — eh bien, on voit Voltaire qui met une sourdine, qui est très gentil, parce qu'à ce moment-là, il a des convoitises. Pensez qu'en avril 45, il veut être historiographe du Roi ; en avril 46, il veut être de l'Académie française ; en décembre 46, il veut être gentilhomme ordinaire du Roi. Alors, si vous voulez regarder les publications de Voltaire à ce moment-là, elles sont très différentes de celles qu'il avait faites du temps de la Régence, parce qu'il sait que du côté de la Cour, il faut être prudent.

L'Encyclopédie. J'ai vécu longtemps dans l'idée que Voltaire était un Encyclopédiste. Mais pas du tout. Voltaire aimait bien l'Encyclopédie ; il va écrire à Diderot : « Nous sommes à la veille d'une révolution de l'esprit humain (il entendait par là un affranchissement) et nous vous en aurons, Monsieur, la principale obligation ». Voilà ce qu'il dit à Diderot ; mais personnellement, il n'accepte pas de donner son nom à l'Encyclopédie, parce que l'Encyclopédie est menacée, elle est guettée, elle aura des tas d'histoires. Diderot prend des risques, même, vous le savez, il a été emprisonné. Mais Voltaire ne veut pas se faire emprisonner.

Alors, il est sur la marge, il est sur la frange des encyclopédistes, il les pousse, il les excite : « Allez-y ! », mais lui, il n'est pas dans le coup.

Figurez-vous qu'aujourd'hui encore, en 1973, il y a à ce musée Voltaire dont je vous parlais un placard dans lequel sont des pamphlets dont on ne sait pas s'ils sont ou ne sont pas de Voltaire. Des pamphlets anti-religieux. Les uns sont anonymes, les autres sont pseudonymes. Voltaire a terriblement travaillé dans l'anonymat et dans le pseudonymat. M. Besterman avec la connaissance qui est la sienne du style voltairien qu'il avait, dit : « Je pense que tel ou tel texte doit être de Voltaire ; mais nous n'en avons pas la preuve. »

Il est si prudent, que vous allez voir ce qu'il va faire à l'égard de sa propre nièce, Mme de Fontaine. Un des meilleurs textes — et moi, qui suis chisticole, je dis que c'est un des meilleurs textes — c'est le « Sermon des Cinquante ». Je crois que c'est une des pires choses que l'on peut écrire sur le christianisme, ça va très loin, c'est très habile, enfin, c'est extrêmement destructeur, c'est un livre tout à fait remarquable — que je déplore, bien sûr, mais enfin que

je salue. Eh bien, le « Sermon des Cinquante », Voltaire le désavouera : « Connais pas ! » Alors, voilà que sa nièce, Mme de Fontaine, croyant pouvoir s'adresser gentiment, affectueusement et sourdement à son oncle, lui dit : « Le Sermon des Cinquante, il est de vous, n'est-ce pas ? » Eh bien, il a tellement peur qu'il écrit à sa nièce : « Je ne sais pas quelle est la sottise dont vous me parlez ; s'il s'agit d'un pamphlet anti-chrétien et que quelqu'un et quelque fripon ose me l'attribuer, je n'entends pas plaisanter sur ce sujet, j'en appellerai au Pape ! » Voilà ce que dit Voltaire de quelque chose dont il est lui-même responsable.

D'autre part, dans sa correspondance avec d'Alembert, extrêmement intéressante il a une formule que voici, que vous apprécierez : « Frappez et cachez votre main ». C'est-à-dire qu'il faut frapper l'infâme — l'infâme, c'est l'Eglise catholique — mais il ne faut pas que l'on sache d'où vient le coup. Notez, que je comprends, puisqu'il y avait un très grand risque ; mais il faut savoir qui prend le moins de risque personnellement.

Un petit peu peureux : Je vais vous donner un exemple plus connu et amusant. Vous savez peut-être qu'il s'entendait très mal avec les Pompignan. Les Pompignan, c'étaient des gens connus. Il il en avait trois, mais il n'en connaissait que deux. Il y en avait un qui était évêque ; ça suffisait pour que Voltaire ne l'aimât pas. Un autre était poète ; c'était un mauvais poète et Voltaire le ridiculisait. Mais il avait oublié qu'il y avait un troisième frère Pompignan et qui était capitaine de carabiniers. Et le capitaine des carabiniers a pris la chose très mal et lui a écrit une lettre violente en disant : « Si vous continuez ainsi à insulter la famille, je vais vous tirer les oreilles ». Qu'est-ce qu'il fait, Voltaire ? Mais il est terrifié. Il écrit une lettre à Choiseul et il demande une garde particulière autour de Ferney, pour le protéger contre le carabinier.

Bon ! Pire, bien pire ! Ça me gêne beaucoup, ce que je vais vous raconter maintenant.

En 68, et de nouveau en 69, il y a une nouvelle persécution contre l'Encyclopédie. De temps en temps, comme ça, le Roi et le Pouvoir avaient des idées de fermeté et ils voulaient protéger l'Eglise. Alors, que va faire Voltaire ? Quelque chose d'affreux : Voltaire va décider de faire solennellement ses Pâques ! Il va aller communier le jour de Pâques dans l'église de Ferney. Vous savez qu'il avait reconstruit l'église de Ferney. Il y avait une très jolie église romane, mais elle gênait sa perspective alors il l'avait rasée ; on ne peut pas raser une église sans en reconstruire une autre, alors, il en avait mis une autre à la place, qui est très moche, sur laquelle il y a une inscription qu'on peut voir — je l'ai vue à plusieurs reprises, vous savez, Ferney, c'est à côté de Genève — « Deo erexit Voltaire » : « Voltaire a élevé cela à Dieu ». Et pour que vous compreniez l'astuce complète, il écrit, à d'Alembert, je crois :

« Vous avez remarqué ma phrase, hein ? un très joli mot : "erexit" entre deux grands noms : Dieu et Voltaire ».

Bon ! Eh bien, dans cette église de Ferney, voilà cet animal de Voltaire qui va communier. On le répète partout. Il a soin qu'on le sache, mais il dit : « Ça va faire mauvais effet du côté des camarades de l'Encyclopédie ! Qu'est-ce qu'ils vont dire ? » Alors, il trouve le moyen d'écrire une lettre à Diderot où il dit : « Il y a des gens qui ont peur des araignées, qui ne veulent pas les toucher, eh bien, moi, je les mange ».

Autre chose : menteur. Mais bien sûr qu'il est menteur, puisque Pomeau, le voltairien Pomeau, écrit : « Le mensonge lui était naturel ». Et M. Pomeau dit même : « Il mentait avec ses amis ; il mentait quand il lui arrivait un procès ; il mentait quand il était en affaires ».

Il va très loin dans le mensonge, car dans une histoire que je ne connais pas en détail, M. Pomeau lui-même dit que Voltaire, pour avoir raison, alors qu'il avait tort, a déchiré des registres et lacéré des documents pour faire disparaître les preuves de son erreur. Mensonge.

Autre chose — ça, c'est toujours ce triste, ce premier chapitre, le chapitre noir, mais je dois tout dire.

A l'égard de Jeanne d'Arc (on prétend que je l'ai insultée, alors que je l'aime tellement), à l'égard de Jeanne d'Arc, il a une vraie bassesse, vous savez, une bassesse. Le mot que je vais employer n'est pas de moi... A l'égard de Jeanne d'Arc, il y a un mot terrible qui a été prononcé en 1907, à la tribune de la Chambre des Députés par Jaurès. Il défendait Talamas. Je ne sais pas si vous vous rappelez l'histoire. Il y avait un professeur d'un lycée de Paris qui était persécuté par les parents d'élèves parce que, paraît-il, il avait mal parlé de Jeanne d'Arc. Je sais ce qu'il avait dit, Talamas. Il avait dit : « Si Jeanne avait vécu au moment de la Révolution, elle aurait chanté la Marseillaise ». J'espère bien ! Mais voilà que les parents d'élèves avaient dit : « C'est abominable ! » Alors, Jaurès défendait Talamas et il dit : « Je ne parle pas de l'ignominie voltairienne sur la Pucelle ». Je ne veux pas entrer dans trop de détails, mais Voltaire est infâme à l'égard de cette fille. Il suppose que c'était une putain. Mais ça ne suffit pas : il nous la représente — pardonnez-moi — il nous la représente en train de faire l'amour avec un âne ! Eh bien, ça me gêne beaucoup, que Voltaire ait cette détestation d'une fille comme Jeanne. C'est un mauvais signe sur quelqu'un. D'autre part, c'est parmi les choses les plus graves que je vais vous dire et qui sont très peu connues, c'est un homme dangereux.

Très peu connues. Vous avez peut-être lu le livre d'Orieux qui est un bon livre, il est très bien fait. Orieux a beaucoup de talent et son livre est très allègre et très vivant ; mais il reste à la surface

des choses. Ça me faisait un peu penser à du Maurois. Vous savez, quand Maurois faisait des biographies qui étaient toujours excellentes, parce que Maurois a beaucoup de talent, il n'allait jamais au fond de la question. Par exemple, si vous lisez son Victor Hugo, « Olympio », comme il l'a appelé, on voit qu'il fuit sur les problèmes capitaux, qui sont, soit des problèmes politiques, soit des problèmes religieux ; M. Maurois voulait être ami de tout le monde, ce qui est toujours très difficile.

Alors, M. Orioux à l'égard de Voltaire, va dissimuler — et ça, je n'aime pas — il va dissimuler quelque chose de très grave, que je vais vous raconter, à l'égard de Jean-Jacques Rousseau. Selon M. Orioux, si Voltaire et Rousseau ne se sont pas entendus, c'est une rivalité d'hommes de lettres, rien de plus. C'étaient deux grands écrivains qui ne s'aimaient pas, parce que les grands écrivains ne s'aiment pas, comme les généraux ne s'aiment pas. Mais il s'agit de tout autre chose et je vais vous donner quelques détails pour aboutir à quelque chose d'inconnu et d'assez effrayant.

Voltaire n'aime pas Jean-Jacques pour des raisons politiques et pour des raisons religieuses. Il le traitait d'aliéné et il demandait comment allait sa glande pinéale, etc. et aussi pourquoi Jean-Jacques était allé s'enterrer au fond d'un bois comme un blaireau.

Jean-Jacques avait évidemment fait quelque chose d'agressif contre Voltaire — c'est parfaitement vrai, il faut le dire — c'était « La lettre à d'Alembert sur les spectacles ». Voltaire se vantait, et je comprends qu'il se vantait, d'avoir introduit le théâtre à Genève. Naturellement, privément, puisque à ce moment-là, dans cette Genève calviniste, on n'admettait pas les représentations théâtrales. Calvin avait condamné le théâtre. Alors, Voltaire s'était dit : « C'est tout de même déjà une manière de liberté — et il avait raison — que d'organiser du théâtre chez moi ». « Chez moi », c'est-à-dire dans sa grande propriété. Il avait loué puis acheté une très belle terre et un très beau château qui s'appelait Saint-Jean. Mais comme ce nom était irrespirable pour Voltaire, il l'avait transformé en « Les Délices » et là, on jouait du théâtre. Alors, Jean-Jacques avait défendu la pensée calviniste de son pays en disant : « Je comprends très bien que Genève se protège contre le théâtre ». Ça me paraît aujourd'hui parfaitement ridicule et je pense qu'il y avait là, en effet, chez Jean-Jacques, quelque chose de volontairement agressif contre Voltaire.

Vous savez qu'il y avait également autre chose. Voltaire avait attaqué la Providence dans son fameux « Désastre de Lisbonne ». Jean-Jacques répond. Il répond très sérieusement, avec des arguments que je trouve pour ma part faibles, mais enfin, il va répondre de son mieux.

Voltaire considère donc que Jean-Jacques est extrêmement dangereux. « Il pleut des bombes dans la maison du Seigneur, le monde

se déniaise furieusement ». Et voilà ce petit Rousseau de rien du tout qui a de l'audience, qui a du style, qui a du talent, qui se fait écouter.

Alors, au moment où en 1762, le 9 juin 1762, le parlement de Paris décrète Jean-Jacques Rousseau d'arrestation, il faut voir l'étrange et hypocrite comportement de Voltaire. A quelques-uns de ses amis, il dit : « Ah, je n'aime pas qu'on persécute qui que ce soit. M. Rousseau n'est pas de mes amis, mais du moment qu'il est persécuté, je lui ouvre les bras. » Et d'autre part, il y a une lettre de lui parallèlement à d'Argenson, je crois, où il dit : « Ce Jean-Jacques, ah ! il voudrait bien avoir une statue. Eh bien, la statue qu'il risque d'avoir est une statue en place de Grève ». Je ne sais pas si vous devinez ce que ça veut dire : ça veut dire à l'échafaud. Il risque la prison.

Donc, il y a un Voltaire qui selon ses correspondants dit : « C'est mon ami, Rousseau, puisqu'il est persécuté... » et à d'autres, il dit : « J'espère bien, enfin je souhaite, que Jean-Jacques va sur l'échafaud ».

Et quand Jean-Jacques se dirige vers Genève, qu'est-ce qu'il a fait Voltaire ? Il a une très grande situation à Genève, à cause même de son argent. Voltaire est voltairien, c'est-à-dire qu'il est très peu respectueux des choses religieuses, mais le Petit Conseil de Genève formé pourtant de calvinistes apparents, passe condamnation sur tout ce que fait faire Voltaire. Ce sont des petites fantaisies qu'il se permet. Et même, je vais vous donner un détail amusant. Un des membres du Petit Conseil s'appelait Du Pan, c'était un banquier. Et il disait : « La « Pucelle » fait faire de beaux éclats de rire à nos dames ». Je n'arrive pas à voir pourquoi c'était si drôle. Mais surtout, à propos de ce travail de Voltaire contre la Providence, « Le Désastre de Lisbonne », ce même Du Pan dit (je vais encore dire quelque chose de grossier, mais ce n'est pas moi qui parle) : « C'est merveilleux ! la Providence en prend dans le cul ! » Vous voyez l'élégance de ce banquier... Ce banquier n'était peut-être pas préoccupé par les choses religieuses, mais comme il s'agissait de frapper Jean-Jacques Rousseau, c'était très habile d'essayer de le frapper, comme en France, pour une question religieuse. Car l'« Emile » a été poursuivi en France, et « Le Contrat social » ne l'était pas. Tandis qu'à Genève, par le décret du 19 juin 62, c'est l'« Emile » ET « Le Contrat social » qui vont être saisis et qui vont décider de la prise de corps de Jean-Jacques. C'est toujours beaucoup plus habile, quand on a une opération politique à faire de la dissimuler sous une allure religieuse.

Je vais vous en donner un autre exemple qui est peu connu. C'est la fameuse querelle entre Bossuet et Fénelon. Vous avez lu dans les livres — et je l'ai appris quand j'étais gamin — qu'il y a eu une discussion métaphysique, théologique entre Bossuet et Féne-

lon. On a dit que c'était une histoire de quiétisme et la fameuse histoire du quiétisme serait une certaine interprétation de la grâce. Et pendant un certain nombre d'années, j'ai cru très naïvement que c'étaient deux évêques qui se disputaient sur une question théologique. Je sais maintenant que ce n'est pas du tout ça. Parce qu'il y a dans la correspondance de la princesse Palatine une lettre extrêmement curieuse où elle dit : « J'ai eu une grande conversation avec Bossuet. Il m'a expliqué que l'affaire religieuse n'était qu'apparente, que derrière, c'est une affaire politique, que Fénelon était un homme extrêmement redoutable, qu'il demandait un contrôle des finances par la nation ». Ce qu'il entendait par « la nation » je le sais bien : c'était les grands personnages, les grands bourgeois et l'aristocratie ; mais enfin, Fénelon luttait contre l'autocratie royale. Et Bossuet qui était un homme rampant, vous savez, c'était une carpette à l'égard du Roi, Bossuet avait considéré que Fénelon était un homme extrêmement dangereux politiquement. Or la manière de casser les reins à un ennemi politique, quand cet ennemi politique était un prêtre, c'est de faire une histoire religieuse. Alors, Bossuet va inventer de persécuter Fénelon soi-disant sur la question du quiétisme et sur une question théologique ; il va essayer de le faire condamner par Rome. S'il est condamné par Rome, il ne peut plus évidemment être le précepteur du duc de Bourgogne et on se sera débarrassé de Fénelon sous l'aspect d'une affaire religieuse alors que c'était une affaire politique.

Eh bien, pour Jean-Jacques, c'était la même chose. Les gens du Petit Conseil de Genève ne voulaient pas avouer qu'ils avaient peur des Natifs — les Natifs, c'étaient ceux qui sont nés à Genève et qui n'ont pas droit de cité et qui protestaient contre le fait que Genève ne soit plus qu'une oligarchie financière. Jean-Jacques est des rues basses, en plus, il est citoyen de Genève, par conséquent, il peut se faire suivre de gens très dangereux, de la petite plèbe, de la populace. Alors, c'est embêtant d'attaquer Jean-Jacques sur le plan politique parce que ça peut faire des rumeurs. Tandis que si on obtient que la « Vénérable Classe » — ça s'appelait comme ça — que la Vénérable Classe des pasteurs se déchaîne contre Jean-Jacques, comme s'était déchaîné Beaumont, l'archevêque de Paris, qui lui aussi avait dit : « Ce Rousseau est inqualifiable ; il parle mal des miracles ... », ça serait excellent. On va atteindre Jean-Jacques par la bande. On va dire : « C'est l'Eglise qui le condamne, et puis nous, pouvoir civil de Genève, pouvoir civil très dépendant des idées religieuses, nous suivrons l'impulsion des pasteurs. » Or les pasteurs ne veulent pas marcher. Alors, c'est tordant, si j'ose dire, de penser que même M. Du Pan, voyant que les pasteurs ne sont pas décidés à condamner Jean-Jacques, écrit dans une lettre pleine d'indignation : « Mais que font ces pasteurs ? On dirait que l'intérêt de la religion est ce qui les touche le moins. » Il s'en moque bien de la

religion, personnellement, Du Pan, mais il veut utiliser les pasteurs pour son opération politique.

Alors, notre Voltaire agit auprès de ce Petit Conseil, je vous l'ai dit ; il explique au Petit Conseil : « Vous savez, vos affaires financières marchent surtout avec la France. M. de Choiseul déteste Rousseau, c'est lui qui a pris la responsabilité de le faire partir. M. de Choiseul peut parfaitement dire : « Eh bien, c'est fini, les rapports économiques entre la France et Genève ». La France n'a pas beaucoup besoin de Genève ; c'est Genève qui a besoin de la France financièrement. Alors, ne prenez pas Jean-Jacques ». Donc, Voltaire est un des responsables du fait que Jean-Jacques va être condamné.

Mais attention là-dessus. Tout à l'heure, et exprès, un peu, je vous ai raconté l'histoire du « Sermon des Cinquante », ce texte extrêmement anti-chrétien, extrêmement habile, extrêmement bien écrit dont Voltaire ne veut pas prendre la responsabilité. Jean-Jacques s'est réfugié, vous le savez sans doute, à Môtiers, dans ce petit village des montagnes neuchâteloises et il reçoit un jour une lettre absolument stupéfiante d'une dame, d'une inconnue, qui lui envoie copie, ou peut-être bien le texte même d'une lettre qu'elle avait reçue de Voltaire. Car cette dame bien naïve avait écrit à Voltaire en disant : « Est-ce que le « Sermon des Cinquante » ne serait pas de vous ? Enfin, je n'en parlerai pas ». Et Voltaire lui a répondu : « De moi ? Madame. Vous n'y pensez pas ! Il est de Jean-Jacques Rousseau ».

Alors, quand Jean-Jacques Rousseau reçoit cette lettre où Voltaire lui attribue ce cadeau empoisonné, il le prend très mal. Il était en train d'écrire ses « Lettres de la Montagne ». Dois-je vous expliquer pourquoi « de la Montagne » ? Parce que le procureur Tronchin, celui qui avait fait rapport contre Jean-Jacques pour le faire condamner, avait écrit des lettres écrites de la campagne, ça s'appelait comme ça : « Lettres écrites de la Campagne ». Et Jean-Jacques va riposter par les « Lettres de la Montagne » puisqu'il est dans la montagne neuchâteloise. C'est le livre où il va démasquer ce qui s'est produit à Genève, « que cette cité est maintenant une cité purement oligarchique et bancaire ». Mais il a fait un petit paragraphe dans lequel il va parler de Voltaire et il va attribuer à Voltaire le « Sermon des Cinquante ». Et il va le signer.

La vengeance de Voltaire sera terrible et je regrette que M. Orioux ne l'ait pas dit.

Il est bien évident que le Petit Conseil est indigné de ce que Jean-Jacques a fait. C'est très dangereux. Jean-Jacques vient d'ouvrir les yeux, conscientiser — comme on dit aujourd'hui — il vient de conscientiser les gens de Genève en leur disant : « Attention ! Voyez-vous maintenant par qui vous êtes possédés ? Vous êtes entre les mains d'un petit groupe bancaire, d'une petite oligarchie ».

Alors, Voltaire va faire trois choses contre Jean-Jacques.

Premièrement, il va lancer un tract ; naturellement pas signé. Un petit tract, une petite feuille. On sait aujourd'hui qu'elle avait été imprimée dans l'imprimerie qu'il avait à Ferney. Et M. Besterman, qui est un spécialiste, dit : Il n'y a pas de question : ce tract est bien de Voltaire ». Et que dit-il dans ce tract non signé ? Il dit : « Le Petit Conseil aura assez de prudence et de fermeté pour ne pas se borner à faire brûler un livre à qui la brûlure ne fait aucun mal, mais il poursuivra avec toute la rigueur des lois un vil blasphémateur. »

Deuxièmement : on a retrouvé des lettres, et il y en a peut-être d'autres, une lettre à deux membres du Petit Conseil, une lettre à Cramer qui était un imprimeur très riche et une lettre à Tronchin, pas le docteur Tronchin, le procureur. Et dans ces lettres qui sont clandestines — Voltaire espérait que les correspondants ne les divulgueraient jamais — il donne son avis sur l'affaire et il dit : « Attention ! Messieurs du Petit Conseil. Attention ! Si vous ne sévissez pas contre Jean-Jacques, vous allez être entraînés dans les boues, par la populace de Genève. Il faut un jugement qui mette fin à l'audace d'un scélérat. »

Et puis après avoir écrit ça, presque entre guillemets, il dit : « Voilà du moins ce que j'entends dire autour de moi. Quant à moi, je n'ai rien à dire, car je ne suis pas de la paroisse. »

Et troisièmement, il va encore aller plus loin, il va lancer un petit pamphlet qui s'appelle « Le Sentiment des Citoyens ».

Rousseau mourra en 78 sans savoir que c'est Voltaire qui a écrit ça. Rousseau sera persuadé jusqu'à sa mort que ce texte est d'un pasteur, et lui-même il désigne le pasteur Vernes. Pourquoi dit-il le pasteur Vernes ? Parce que si la Vénérable Classe des pasteurs n'a pas accepté de condamner Jean-Jacques, seul un de ces pasteurs qui s'appelait Vernes et qui était candidat à une chaire de théologie et qui voulait se faire appuyer par le Petit-Conseil, avait lui, lancé un petit pamphlet contre Jean-Jacques. Alors, Jean-Jacques se dit : « Puisque Vernes me déteste, c'est probablement lui qui a écrit " Le Sentiment des Citoyens " ». Eh bien, nous savons très bien que « Le Sentiment des Citoyens » est de Voltaire ; mais Voltaire, avec l'habileté qui était la sienne, était arrivé à employer un style ecclésiastique, un style de pasteur, un certain style quoi ! Alors Jean-Jacques était convaincu que c'était un pasteur. Voltaire dit quelque chose d'horrible : « Il y a dans nos montagnes un personnage de délirant, qui est habillé comme une femme (vous vous souvenez qu'il avait une robe d'Arménien pour dissimuler sa sonde) et qui visiblement a perdu la raison. Je crois, disait Voltaire (je ne le sais pas par cœur, je vous le résume à peu près) je crois que s'il porte cette robe, c'est que non seulement il est détraqué, mais c'est pour dissimuler des marques de la vérole qu'il a eue quand

il était plus jeune. D'autre part, il promène avec lui une malheureuse femme qui est sa maîtresse et à qui il a fait subir les pires tourments (c'était la Thérèse Levasseur, à laquelle Jean-Jacques était très dévoué), il a fait mourir de mauvais traitements la mère de sa maîtresse (or la vieille mère Levasseur avait une petite pension de l'Encyclopédie ; elle vivait tranquillement à Paris). Et puis, savez-vous ce qu'il a fait Rousseau ? Eh bien, il a jeté ses enfants à la rue. » Ce n'était pas vrai, Jean-Jacques les avait déposés. Jean-Jacques avait fait cette confidence à Mme d'Épinay qui était son amie. Jean-Jacques avait beaucoup trop confiance, vous savez, il avait raconté l'histoire du fait qu'il n'avait pas gardé ses enfants, à Mme d'Épinay. Mme d'Épinay était liée avec Tronchin, Tronchin était lié avec Voltaire et c'est par Tronchin que Voltaire avait appris cette chose, des enfants abandonnés.

Alors, il va jeter ça en public, il va dire : « Voilà ce qu'il a fait ! Il a jeté ses enfants à la rue ». Et la conclusion, c'est — écoutez bien : « On punit capitalement un blasphémateur séditieux. » Le mot de « séditieux » est là, ça veut dire que politiquement il devient dangereux, mais il y a le mot « capitalement », vous avez entendu : « On punit capitalement un blasphémateur séditieux ».

Donc Voltaire a essayé d'obtenir la peau de Jean-Jacques, il a essayé de le faire tuer par les autorités de Genève. Et ça n'était pas impossible étant donné que dans ce XVIII^e siècle, il y avait eu deux exécutions capitales de révolutionnaires genevois.

Eh bien, Voltaire, clandestinement mais efficacement, comme vous voyez, essaie d'obtenir que Genève tue Rousseau. Il faut le dire et M. Orieux ne l'a pas dit.

Je dois ajouter quelque chose de diabolique chez Voltaire. Il n'était déjà pas tellement bien à ce moment-là avec Genève ; il continuait à être aimable en apparence, mais il avait une idée derrière la tête, il voulait créer à Versoix — Versoix est sur le territoire français — une sorte de rivalité contre Genève, il voulait établir un commerce de montres. Je sais, je sais parfaitement que Voltaire voulait faire un coup double dans l'histoire de Jean-Jacques Rousseau, parce que, déjà, il avait des propositions contre Calvin, et mon Dieu, il avait raison, à propos de Servet. Vous savez que Michel Servet a été brûlé par Calvin et Voltaire avait parlé à ce moment-là de « l'âme atroce de Calvin ». Alors, il y avait un pauvre pasteur qui s'appelait Vernet — celui-là qui avait essayé de protester — et le Conseil lui avait dit : « Écoutez, n'ennuyez pas M. de Voltaire. C'est un mot qui lui a échappé ; il ne faut pas... » Bon, alors, je crois bien — c'est une supposition — je crois bien que Voltaire voulait faire un coup double dans ce sens, qu'il allait obtenir, il serait bien content d'obtenir que Jean-Jacques soit tué par le Petit Conseil. Et après, il aurait dit : « Vous avez vu ces Genevois, ce qu'ils font ? Ils ont tué Jean-Jacques Rousseau, comme

ils ont tué Servet ». Parce qu'il va être très mal, dès l'année suivante, avec Genève. Alors, j'ai bien l'impression qu'il préparait déjà son coup et comme ça il pouvait se retourner contre cette ville qu'il aurait poussée lui-même à une exécution, à un assassinat.

Voyons où j'en suis maintenant. Ah oui, on va arriver à la vie sociale, politique de Voltaire. Elle est très peu connue. Et je me suis aperçu, en en parlant avec Besterman qu'il n'aime pas que l'on en parle. C'est une phrase terrifiante que M. Pomeau donne avec sa référence et que je vais vous dire lentement, tellement il va loin : « Un pays bien organisé, disait Voltaire, est celui où le petit nombre fait travailler le grand nombre et est nourri par lui, et le gouverne. » Eh bien, c'est une morale d'entretenu, n'est-ce pas ? C'est la morale de ceux qui se disent : « On a le pouvoir, on a la puissance, on a la police, on va faire travailler pour nous le grand nombre. » Ça me fait penser à une phrase prononcée par un député, pourtant bien modéré, qui s'appelait M. de Beauséjour — cette phrase est du mois de juillet 1822 — à la Chambre des Députés sous Louis XVIII. Ce M. de Beauséjour dira : « La France est composée de de 500.000 mangeurs et de 30 millions de mangés ». Eh bien, Voltaire est parmi les mangeurs et il dit : « C'est ça, un pays bien organisé. C'est quand on est assez forts pour faire travailler pour nous ». Pour être nourris par la petite plèbe, ce qu'on appellera la cariatide, vous savez. La Révolution de 1789, il ne faut pas oublier que, avant 92, avant le 10 août, c'était une petite révolution très gentille, où il y avait la lutte entre les richesses mobilières et la richesse immobilière (j'ai défini ça dans un livre que je n'ai pas encore fini), une rixe de possédants, une bagarre de nantis sur le dos de la cariatide. Car si l'aristocratie faisait travailler pour son compte la petite plèbe rurale, la grande bourgeoisie qui commençait à prendre du pouvoir au XVIII^e siècle, voulait continuer à faire travailler pour elle la plèbe soit urbaine, soit rurale. Rien qui soit changé : simplement, c'est la richesse mobilière — c'est-à-dire les assurances, les banques, le grand commerce — qui voulait avoir droit aux leviers de commande.

Eh bien, ça c'est du voltairianisme. Il faut bien se rendre compte que Voltaire est le contraire d'un démocrate.

Lorsque Diderot va écrire dans l'Encyclopédie le texte « Représentant » — ce qui veut dire « député » — il insiste sur le fait que ne peuvent être valablement représentants d'une nation que ceux qui ont des intérêts à défendre, c'est-à-dire uniquement les propriétaires. Vous savez que la doctrine de l'Encyclopédie, c'est le « despotisme éclairé ». Éclairé, ça veut dire « affranchi de la superstition », mais éclairé, c'est-à-dire gentil à l'égard des philosophes et leur distribuant des pensions. Mais « despotisme ». Alors, comprenez bien que quand Voltaire se tourne contre Jean-Jacques et se tourne contre Jésus-Christ, il se tourne contre les ennemis politiques. Jean-

Jacques est un gueux, et le Christ est un gueux, c'était un personnage redoutable.

J'arrive à une dernière chose, toujours dans mon chapitre noir : c'est l'antisémitisme de Voltaire. Il y a des choses affreuses de Voltaire à l'égard des juifs. Il dit : (et quand on pense à ce qu'il est lui-même !) « Les Juifs sont pleins d'un esprit de lucre inspirateur de toute lâcheté. » Deuxième texte de Voltaire : « Les Juifs sont une nation atroce ; ce sont les ennemis du genre humain. » Alors, vous comprenez bien que cette main que j'étais prêt à lui tendre, parce que c'est un emporté, elle retombe un petit peu. Je suis gêné, il y a de quoi vous glacer.

Mais, attention ! deuxième partie. Pomeau nous dit : « Il n'y a rien de plus facile que d'accabler Voltaire en dissimulant ce qui gêne ». Mais rien ne me gêne puisque, au contraire, je voudrais savoir pourquoi j'ai envers lui une espèce de fraternité, comme je vous disais.

Alors, maintenant, deuxième partie : qu'est-ce qu'il y a « pour » ? Eh bien, il y a des éléments considérables qui sont « pour ». Quoi de positif ?

Il y a une phrase de lui, un alexandrin, que j'aurais mieux aimé qu'il ne prononçât pas, mais qui est tout de même vrai : « J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage ». On le cite souvent, vous savez. Ça m'embête un peu que ce soit lui qui le dise. Il y a une espèce de feinte humilité, de pharisaïsme. Mais enfin, c'est vrai. Il a fait du bien et nous allons voir lequel.

Ce personnage qui est capable de choses si dures, si méchantes, est un homme qui est parfaitement capable de tendresse et de bonté, et pas seulement pour les membres de sa famille. Il avait une sœur, dont on ne parle jamais, qui s'appelait Catherine, et il y a une lettre de Voltaire où il dit, au moment où Catherine est morte : « Mon cœur avait toujours été tourné vers elle ». C'est vrai. Il ne faisait pas étalage de ses sentiments, mais il aimait profondément cette sœur, et il va s'occuper des deux enfants de sa sœur. Bon, c'est la famille ! vous me direz.

Il y a un ami, Thiriôt, sur lequel on est assez bien renseigné aujourd'hui, qui était un personnage un peu crapuleux, vous savez, dont Voltaire aurait eu à se plaindre. Eh bien, pour une raison qui m'échappe, mais que je dois constater, Voltaire a perpétuellement aidé, soutenu, défendu ce Thiriôt. Il sait que Thiriôt parle mal de lui, mais je ne sais pas ce que lui a fait Thiriôt et je ne sais pas pourquoi Voltaire lui porte cette amitié, il lui porte une réelle amitié.

D'autre part, vous avez tous entendu parler de l'histoire de Marie Corneille. Il avait appris qu'une arrière-petite-nièce de Corneille était dans une situation financière pénible ; alors, il va l'aider. Il va l'aider matériellement, il va lui donner de l'argent. Il va

même essayer qu'elle se marie bien. Vous me direz : « Bon, c'est parce qu'elle s'appelle Corneille et ça fait spectaculaire. »

Soit. Mais voici maintenant qu'apparaît Mlle de Varicourt. C'est la fille de gens qui habitent la Savoie, qui dans des difficultés financières que j'ignore, avaient perdu leur fortune. Et on lui avait présenté cette demoiselle de Varicourt. Elle lui avait beaucoup plu. Il l'appelait « Belle et Bonne ». Elle était belle et elle était bonne. Eh bien, il va s'attacher beaucoup à cette demoiselle de Varicourt ; il va s'occuper d'elle comme si c'était sa fille — il n'a pas d'enfant — il va s'occuper de la marier, de bien la marier, de son mieux, et il lui portera une vraie tendresse.

Ce n'est pas tout. Il va s'occuper de son neveu, et vous ne savez peut-être pas que le neveu de Voltaire va devenir, grâce à lui, un chanoine, parce que, comme disait Stendhal, c'était le beau métier de prêtre qui menait à tout, à ce moment-là, au XVIII^e siècle. Je croyais que son neveu n'était pas très fervent, mais vous savez, quand on devient chanoine, ce n'est pas si mal. Alors, Voltaire va faire de son neveu un chanoine.

Il y a aussi une nièce. Grosse histoire, la nièce ! Marie-Louise avait épousé un M. Denis. Alors, les ennemis de Voltaire sont là à brandir la correspondance que M. Besterman a publiée pour la première fois. C'est un homme très riche, vous savez, Besterman. Il avait acheté, écoutez-moi bien, 250.000 francs suisses, cette correspondance ; et il l'a donnée au Musée Voltaire. Eh bien, ces lettres étaient comme on dit, autrefois, impubliables. Maintenant, on publie tout, vous savez bien. Je respecte trop mon public pour vous donner des citations. Vous trouverez des citations inouïes de Voltaire s'adressant à sa nièce. Il est parfaitement certain qu'il a aimé sa nièce, qu'il a couché avec sa nièce. Bon. Alors, il y a des gens qui poussent des cris. Et Lamartine ? Lamartine a été très amoureux de sa nièce aussi. Et on ne le lui jette pas à la figure. Et puis, ce qu'il y a d'extrêmement intéressant, c'est le comportement de Voltaire à l'égard de cette Marie-Louise Denis. Quand elle devient veuve, elle a 32 ans. Il a 50 ans. Il y a un dessin, dont je vous parlerai, d'un nommé Nicolas Cochin, un très beau dessin, un pastel, sur cette petite, justement cette année-là. Elle était évidemment charmante et Voltaire a été presque épris d'elle. Elle est veuve, et très rapidement, il pose sa candidature, mais dans des termes plus explicites, je vous assure.

Je sais bien que le désir est imbattable, pour nous donner le change, et que le sexe n'a pas son pareil pour se faire prendre pour le cœur. Je sais bien que quand on désire, on croit qu'on aime. Ce n'est pas la même chose. Eh bien, Voltaire va être capable d'aimer cette fille, de rendre service à cette fille, il est bon pour cette fille, avant de la désirer et après avoir cessé de la désirer. Ça, c'est la chose la plus difficile. Il sera extrêmement gentil pour elle. Or elle

va devenir impossible, vous savez, mémère, comme ça... Bon ! et pis, méchante ! On sait qu'elle parle très mal de son oncle, elle se moque de lui, Voltaire lui passe tout et il lui écrit une chose que l'on dit parfois, mais qui est très difficile à faire : « Je vous aime pour vous ». Vous savez, les amoureux disent ça souvent ; mais en réalité on aime toujours pour le plaisir qu'on en tire. Mais lui dit : « Je vous aime pour vous », et il va donner la preuve que c'est vrai. Alors cette histoire de Voltaire et de Mme Denis, je trouve que c'est une histoire belle. Voltaire, là, s'est honoré par son comportement à l'égard de cette femme.

Et puis, l'autre nièce, Mme de Fontaine. Il n'y aura pas de drame. Il l'aime bien, il ne la désire pas. Il ne peut pas les tenir toutes les deux tout de même ! Mais enfin, il a été très gentil avec elle et dans la famille on l'aimait, et je comprends qu'on ait pu l'aimer.

Je vais vous dire quelque chose de pas sérieux maintenant, mais qui me plaît : il était parfaitement capable de se blaguer. Ah ! il n'aimait pas qu'on le blaguât, mais lui, il pouvait. Alors en particulier, lorsque le prince de Ligne, qui est un personnage considérable, avait annoncé sa visite, Voltaire est très amusant, dans sa correspondance, parce qu'il dit à tout le monde : « Le prince de Ligne, c'est quelqu'un. Il me fait l'honneur de venir me voir, alors je me suis fait (il était tout vieux) un costume mordoré absolument éblouissant avec des manchettes de dentelle qui couvrent mes vieilles mains qui sont laides. Comme ça, j'ai l'air noble ». J'aime assez qu'il ait cette attitude de rire sur son comportement.

D'autre part, ne m'en veuillez pas, je vais vous dire quelque chose d'idiot, mais il a une passion que je comprends tellement, pour les feux d'artifice. Il est comme un gamin lorsqu'il peut faire des feux d'artifice. Il adore ça. Les fusées le mettent dans un état de transport. Il cherche toujours des trucs pour faire des feux d'artifice à Ferney. Et il fait des plaisanteries extrêmement inconvenantes : il y avait, paraît-il, un truc, dont je ne sais pas le nom précis, mais qu'on appelait un crapaud, c'est-à-dire que quand on lançait cette petite chose, ça explosait en zigzag. Alors, quand il avait des invités, eh bien, il lançait le coup du crapaud, c'est-à-dire qu'il lançait son petit crapaud qui explosait et puis les gens sautaient sur place, bien sûr, et Voltaire était fou de joie.

Il a un jésuite à demeure, le père Adam, qui habitait chez lui. Voltaire l'aimait bien, ce père Adam, mais il ne le respectait pas du tout. Le père Adam jouait aux échecs avec lui, et plusieurs témoins nous racontent que quand Voltaire perdait aux échecs, il n'aimait pas ça du tout, il tendait la main à travers la table et deux doigts ainsi écartés, il saisissait comme ça le nez du père Adam et il le tournait comme ça. Le père Adam rigolait... Bon, soyons sérieux.

Les choses viriles, maintenant. Voltaire écrit : « On dit tout le temps que tout va mal, mais si tout va mal, il faut s'en occuper ». J'aime assez ça. Vous allez voir ce qu'il va faire. Bon, il y a la fameuse histoire Calas. Je sais qu'on peut dire que si Voltaire s'était compromis dans l'affaire Calas, c'est parce qu'il y avait un arrière-plan qui le servait. Vous savez ce que c'était que l'histoire Calas. Jean Calas était un protestant qui avait été roué et déshonoré parce qu'on avait dit qu'il avait tué son fils qui s'était fait catholique. Voltaire veut réhabiliter la mémoire de Calas. Alors, bien entendu, les malveillants dont j'essaie de ne pas être, les malveillants disent : « Il est très content de défendre la mémoire de Calas parce que ça lui permet d'attaquer l'Eglise catholique ». Mettons. Je n'en sais rien. Mais ce que je sais, c'est qu'il y a au moins trois histoires dont une qui est extrêmement grave où il n'y a aucun arrière-plan catholique. C'est d'abord l'affaire Martin. La deuxième affaire est celle des époux Montbaillis. La troisième affaire concerne Lally, décapité en 1766. S'il va s'engager à fond, c'est parce que c'est une question de justice, parce qu'il estime que ce sont des innocents qui ont été attaqués. Et dans l'affaire Lally, il y a quelque chose de très émouvant, qui me touche beaucoup. Je ne sais pas si vous savez comment il est mort, Voltaire, très vieux. Il est mort, je crois, avec ce qu'on appellerait aujourd'hui un cancer de la vessie. Imaginez ce qu'il a pu souffrir. Or, trois ou quatre jours avant sa mort, quand il est déjà sur son lit de mort, et qu'il souffre, je puis dire mille morts, il apprend qu'enfin, il a obtenu gain de cause : la mémoire de Lally est réhabilitée. Alors, ce malheureux type qui agonise, ce mourant appelle son secrétaire et dicte trois lignes disant : « Je vais mourir ; mais je suis heureux parce que nous avons (nous avons !) obtenu justice. » Eh bien, que cet homme en proie à de pareilles souffrances ait été capable de penser à la joie qu'avait le fils de voir le père réhabilité, je trouve que ça compte.

D'autre part, bien sûr qu'il est horriblement irrespectueux à l'égard du clergé ; mais il faut que je vous dise ce que c'était, dans l'ensemble, le clergé français au XVIII^e siècle. Voltaire aura la phrase que voici : « Il est impossible de croire à l'Évangile quand on vit parmi ceux qui l'enseignent ».

Or, il avait de curieux exemples sous les yeux, en particulier l'abbé de Châteauneuf qui n'était autre que son parrain et que vous allez voir apparaître dans une circonstance que je crois grave, dans la dernière partie de mon exposé. Cet abbé de Châteauneuf était un prêtre qui n'y croyait pas, et qui a fait lire à Voltaire lorsqu'il avait douze ans un texte qui s'appelle « La Moïsiade » et qui est non seulement très anti-religieux, mais qui est extrêmement pornographique. Il y avait beaucoup de livres pornographiques au XVIII^e siècle. C'était sous le manteau — maintenant, c'est public —

mais il y en avait des tas. Eh bien, c'est le petit Voltaire poussé par son parrain, un prêtre, qui avait lu ça.

Il a été lié avec un abbé Servien que l'on voyait dans l'entourage du Régent. Savez-vous que l'abbé Servien a trépassé entre les bras d'un danseur de l'Opéra !

D'autre part, en 1758, en plein siècle, l'abbé de Caveïrac qui était peut-être un honnête homme, je n'en sais rien, a fait un travail sur la Saint-Barthélemy. Il a dit que la Saint-Barthélemy était tout à fait insuffisante, qu'on n'avait pas assez tué. Caveïrac écrit ça en 1758 ! Et puis, je ne sais pas si vous vous rappelez l'histoire du chevalier de La Barre. Laissez-moi vous la rappeler en deux mots. Ça se passe à Abbeville. Sur le pont d'Abbeville — vous savez, un de ces petits ponts du Moyen Age, pointus au milieu — il y avait une croix, je ne me rappelle plus si elle était en pierre ou en bois. Voici qu'une nuit, enfin le lendemain matin, cette croix apparaît brisée, les jambes du Christ ont été cassées. On soupçonne immédiatement deux jeunes gens de la ville : le chevalier de La Barre et le chevalier d'Etallonde. C'étaient des messieurs assez distingués ; ces jeunes gens, qui étaient très audacieux, annonçaient eux-mêmes qu'ils étaient athées. C'était d'Etallonde qui avait fait le coup. C'était lui qui, avec une barre de fer, avait cassé les jambes du Christ. Alors, quand il sait que l'affaire fait du bruit, il se sauve. Il va à Londres, et de Londres, il écrit : « C'est moi qui ait fait l'opération ». Mais il n'y avait pas d'extradition à ce moment-là, donc il était tranquille. Restait le chevalier de La Barre qui était son camarade, qui avait probablement assisté en rigolant à ce que l'autre avait fait, mais qui n'avait pas touché, qui n'avait pas fait le geste. Comme on le tenait, le chevalier La Barre, le seul, on a décidé qu'on l'aurait. Comme c'était très difficile de dire simplement : « On va le condamner parce qu'il a assisté sans intervenir à un acte blasphématoire », le seul considérant qui soit dans le jugement qui va aboutir à ce que vous savez est qu'il n'a pas ôté son chapeau devant une procession de Capucins. Et il aura la langue arrachée avant d'avoir la tête tranchée. Eh bien, je comprends qu'il y ait quelque chose à faire, vous comprenez. C'était intolérable. Il fallait se battre et je trouve que Voltaire s'est bien battu.

Savez-vous qu'en 1777 — et il va mourir en 78 — la torture qui était encore admise officiellement dans les règles judiciaires, sera supprimée par Louis XVI. Il y a des années que Voltaire demandait ça. Si la torture a été officiellement abandonnée dans la procédure judiciaire française, c'est grâce à lui. Alors, je comprends parfaitement que lorsque, en 1878, quand le vieux Victor Hugo va à Paris prononcer un discours pour le centenaire de Voltaire — un discours qui lui vaudra les haines les plus féroces, les articles les plus abominables dans la presse conservatrice — je trouve que

Victor Hugo avait parfaitement raison de dire : « Voltaire est quelqu'un qui a travaillé au bien commun. »

Maintenant nous allons essayer de voir ce qu'il pensait pour de bon, dans le fond de sa pensée. Quelle était la pensée de Voltaire ? Du point de vue métaphysique ? Sa politique, vous l'avez vue, c'est clair. Mais la métaphysique, ce n'est pas clair. Ce n'est pas clair parce que Voltaire a passé son temps, vous le savez bien, à dire que personnellement il était déiste. Et son argument, son vieil argument, c'est de dire : « Le monde est une espèce d'horloge et le monde n'existe pas sans horloger » ou encore : « Le monde est une admirable architecture ; il fallait bien un architecte pour le construire ; il fallait un géomètre ; Dieu est le géomètre éternel. »

Mais M. Lanson et M. Pomeau même, que je respecte pourtant, croient que l'on peut dire que Voltaire était un déiste chaleureux. Vous entendez : un déiste chaleureux. Et on nous apporte deux citations. La première citation est celle-ci : « Je ne suis (il s'adresse à Dieu) je ne suis pas chrétien, mais c'est pour T'aimer mieux ». Vous avez entendu, comme si le christianisme était une déformation de la foi, de la foi en Dieu.

Et puis, il y a un deuxième texte, assez saisissant, toujours à Dieu : « O ! Toi qu'on méconnaît. O ! Toi que tout annonce, si je me suis trompé, c'est en cherchant Ta loi. Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de Toi. »

Voilà du Voltaire : C'est pour T'aimer mieux ...mon cœur plein de Toi. » Alors, évidemment, avec ces citations-là, on peut dire, et Lanson qui a été mon chef — vous savez, Lanson a été directeur de l'Ecole normale quand j'y étais en 1923 — Lanson écrit : « Il est évident que Voltaire avait une espèce de chaleur, d'adhésion à ce grand géomètre ».

J'ai beaucoup tourné là autour et j'en ai parlé très sérieusement avec Besterman. Pomeau, je vous l'ai dit, croit au déisme de Voltaire et Besterman n'y croit pas. Besterman m'a dit : « Au fond, à mon avis, c'était un athée ». C'est ce que je crois. Je vais vous expliquer. Il y a un Voltaire latent et il y a un Voltaire patent. Il y a un Voltaire visible et ostensible, et il y a un Voltaire occulte. Pourquoi ? Pour deux raisons. Parce que, à ce moment-là, c'était dangereux de prendre position contre l'Eglise, étant donné que l'Eglise avait des moyens de coercition que vous connaissez. Alors, il ne faut pas trop se moquer de la prudence de Voltaire, car il y avait d'énormes risques. Etre déiste, c'était déjà une espèce de passeport pour se protéger. Il pouvait attaquer le christianisme en disant : « Oui, mais attention ! je ne suis pas tout à fait d'accord avec le christianisme, mais quant à Dieu, j'y crois. » Bon ! protection...

Mais à partir d'une certaine date de sa vie, qui est, je crois, 1770, il a une autre raison que l'on n'indique presque jamais et que je tiens à vous dire. Pourquoi 70 ? Si je ne me trompe pas, c'est

l'année du « Système de la nature » d'Holbach et d'Holbach, dans cet ouvrage, fait une propagande athée ouverte, la plus ouverte qui soit. Et on peut dire que d'Holbach est un prédécesseur de Marx, de Marx avec sa formule sur la religion, opium du peuple — puisque d'Holbach va écrire ce qui suit, que je vous lis lentement : « La religion est l'art d'enivrer les hommes pour détourner leur esprit des maux dont les accablent ceux qui les gouvernent ». Je relis, parce que c'est extrêmement intéressant, pensez que c'est du XVIII^e siècle. « La religion est l'art d'enivrer les hommes pour détourner leur esprit des maux dont les accablent ceux qui les gouvernent ».

Alors, là, Voltaire n'est plus d'accord du tout. Parce que si, dans l'intimité de son cercle de gens riches, dans l'élite, chez les mondains, on peut parler comme il parlait en réalité, de Dieu, de l'âme, de la conscience, il ne faut surtout pas que la petite plèbe entre dans les idées d'athéisme. Parce que comme l'écrit littéralement Voltaire, « un peuple sans religion sera une horde de brigands. »

Et écoutez cette phrase inouïe de lui : « Il est bon de faire accroire (il aime bien de faire accroire), il est bon de faire accroire aux hommes qu'ils ont une âme immortelle et qu'il existe un Dieu vengeur qui punira mes paysans s'ils veulent me voler mon blé. »

Alors, vous comprenez, c'est d'une clarté absolue. Voltaire qui n'y croit pas dit : « Il est très important qu'il y ait des imbéciles qui y croient parce qu'au moins ils auront peur de l'enfer et ils ne seront pas des voleurs ».

Alors, ne vous figurez pas, comme je le faisais quand j'étais gamin, parce qu'on m'avait dit ça en classe, que Voltaire est un ennemi des prêtres. Mais pas du tout. Voltaire veut qu'il y ait un abondant clergé, rural, bien entendu, un clergé pour le peuple, un clergé bien rétribué. Et quand, en 1790, l'Assemblée constituante française qui est remplie de voltairiens, va faire la constitution civile du clergé, c'est exactement dans la pensée de Voltaire. Et cette pensée de Voltaire qui a inspiré les Constituants de 1790 va inspirer Bonaparte quand il fera son concordat. Car Bonaparte, comme les gens de 1790, veulent un clergé payé, un clergé qui est fonctionnaire et dont le premier rôle sera d'apprendre aux pauvres la résignation.

Par conséquent, faites bien attention que quand Voltaire a dit : « prudence du côté du déisme », c'est parce qu'il a horriblement peur que les pauvres, que les petites gens, que les gueux, que les exploités, que ceux qui sont chargés de nourrir les riches, il a horriblement peur que ces gens, s'ils perdent la foi, perdent le respect des gens de biens.

Alors, qu'est-ce qu'il pense vraiment ? Il y a un double jeu chez lui. Selon ses interlocuteurs, il ne dit pas la même chose. Je

vais vous en donner trois preuves. Prenons la question de la conscience. Il s'agit de lutter contre l'idée de Révélation. Qu'est-ce que la Révélation ? Ça veut dire — c'est ce que des gens disent, quoi ! — que le Bon Dieu s'est manifesté une fois au Sinaï pour les juifs, une fois pour les chrétiens, par la présence du Christ. Voltaire n'accepte pas l'idée de la Révélation. Alors, il dit : « Mais nous n'avons pas besoin de Révélation puisque nous avons une Révélation permanente dans notre conscience. Nous avons à l'intérieur de nous-mêmes comme une présence de Dieu et la conscience est la présence de Dieu. Donc la Révélation, ce n'est pas nécessaire. »

Mais quand Jean-Jacques Rousseau qui n'aime pas non plus l'idée de Révélation, dit à son tour : « Nous avons en effet, en nous-mêmes une espèce de présence divine ou d'étincelle divine qui s'appelle la conscience », alors cette fois Voltaire a oublié complètement ce qu'il nous avait raconté précédemment en disant : « Mais la conscience est là ». Il dit : « Mais qu'est-ce que c'est que cette voix qui parle si haut dans le cœur des illuminés alors que personne ne l'entend ? » Contradiction complète, n'est-ce pas ! Selon ce qu'il veut démontrer il y a une conscience ou il n'y a pas de conscience.

James Boswell est ce jeune Anglais, riche, qui avait fait un tour en Europe en 1765 (c'est avec lui que Thérèse Levasseur a trahi pour la première fois Jean-Jacques). Il était allé voir Voltaire puisqu'il allait voir tout le monde. Quand Voltaire le reçoit, il ne sait pas qui est Boswell, et il est très prudent. Il se dit : « C'est un jeune Anglais ; mais qu'est-ce qu'il pense ? Qu'est-ce qu'il va dire ? Quelle conversation a-t-il ? » Et ce petit Boswell, qui ne manque pas de culot, qui a de l'aplomb, pose des questions. Il dit : « Monsieur de Voltaire, voulez-vous me répondre ? Est-ce que vous croyez à l'âme ? A l'existence de l'âme ? » Alors Voltaire qui n'avait plus de dents à ce moment-là, et dont le menton touchait le nez, Voltaire dit : « C'est un problème très difficile... » En fait, il ne dit rien ; mais il laisse entendre qu'après tout, oui, c'est peut-être concevable.

Mais quand il écrit à Mme du Deffand qui est une camarade, il peut y aller. Alors il lui dit : « L'âme, il est bien évident que l'âme n'existe pas, que c'est un épiphénomène, que c'est une espèce de petite lumière qui disparaît et qui s'abolit dans la mort. »

Mais c'est sur la tolérance que c'est le pire. Il y a un très beau livre de Voltaire qui s'appelle « Traité sur la tolérance ». Si je ne me trompe pas, il date de 1763. C'est un très beau livre, c'est vrai ; et vraiment, l'homme qui a écrit ça, s'il l'avait pensé, nous devrions tous l'admirer. Malheureusement, il ne le pense pas. Car vous allez voir ce qu'il fait. Il y a des gens contre lesquels il porte une haine incroyable : ce sont les Polonais. Pourquoi ? Parce que les Polonais étaient dans l'ensemble — je crois qu'ils le sont restés partiellement — catholiques. Alors, il dit : Les Polonais sont des

hydrophobes (« hydrophobes », je crois que ça veut dire « ceux qui ont la rage ») et ils sont atteints du mal de Palestine. » Pour que vous puissiez comprendre la saveur de la phrase, il faut savoir qu'à ce moment-là, au XVIII^e siècle, la syphilis s'appelait « le mal de Venise » ; alors, lui, il avait pensé qu'il y avait une syphilis chrétienne et que « le mal de Palestine », c'était le mal dont étaient frappés les Polonais.

Il y avait Catherine II qui avait les dents longues, et vous savez ce qu'elle faisait à la Pologne. Ils étaient trois à le dévorer, ce pays, il y avait l'Autriche, il y avait la Prusse et puis il y avait la Russie. On sait très bien ce qu'a fait Catherine II en Pologne, elle a fait des choses très terribles. Nous, les Français, on se rappelle d'Oradour. Eh bien, il y a eu 10.000 Oradour du fait des troupes russes et de l'occupation russe en Pologne à ce moment-là. Catherine II voulait imposer de force l'orthodoxie, elle n'acceptait pas le catholicisme des Polonais et elle en a brûlé des quantités dans des églises. Eh bien, Voltaire approuve ; il trouve qu'elle est bien, cette Catherine II, qu'elle fait du bon travail.

Et quand il écrit à Frédéric II : « Si j'avais comme vous, Sire, si j'avais comme vous 100.000 hommes, à l'égard de la Pologne, je sais bien ce que je ferais. » Mais il n'ose pas le dire. « Je sais bien ce que je ferais ».

Par conséquent, la fameuse tolérance de Voltaire n'est qu'un mensonge ; et dans une lettre à l'abbé Trublet, si je ne me trompe pas, il lui dit : « C'est une habileté, la tolérance. Il faut obtenir la tolérance afin, à notre tour, d'écraser ceux qui nous écrasent. »

Tout ça, c'est pour vous amener à ce que je crois être la vérité. Alors, où est-elle ? Qu'est-ce qu'il pense vraiment, Voltaire ?

Avez-vous remarqué que dans les deux citations du Voltaire chaleureux dont je vous ai parlé tout à l'heure, il y avait tout de même un côté agressif. La première était : « Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour T'aimer mieux. » Ce qui est important pour celui-ci, c'est de dire : « Je ne suis pas chrétien ». Dans la deuxième citation : « O, Toi qu'on méconnaît, ô Toi que tout annonce ». Cela veut dire que les chrétiens sont des gens qui méconnaissent Dieu. Puis vous allez voir un sketch, joué par Voltaire et qui est extrêmement instructif. Cela nous a été raconté par un petit jeune homme, M. de la Tour, qui était allé voir Voltaire, comme beaucoup de gens le faisaient, en pèlerinage on allait voir le patriarche de Ferney comme à la fin de sa vie, on allait voir le vieux Claudel. Alors, ce petit M. de La Tour était allé demander l'autorisation à M. de Voltaire d'être reçu. M. de Voltaire était très gentil, très accueillant ; il aimait bien en fait de voir des jeunes gens : il les voyait éblouis. Et ce petit M. de La Tour nous a raconté ce que Voltaire avait fait pour lui.

Voltaire l'avait reçu, très splendidement — c'était quand même M. de La Tour, quoi, ce n'était pas un gueux. Il l'avait logé à Ferney. « Est-ce que cela vous ferait plaisir, mon ami, que demain nous allions voir le lever du soleil sur une petite colline qui est près de Ferney ? » Alors La Tour bien poliment dit : « Mais, Monsieur, c'est vous lever bien tôt. — Non, non, cela ne me fait rien ; nous allons aller voir ce lever du soleil, il n'y a rien de plus beau ». Alors le petit La Tour raconte : « J'ai été très ému, en effet, de voir M. de Voltaire qui était prêt à 4 heures du matin, qui avait fait atteler son attelage ». Et puis on monte. C'était l'aube. L'aube, c'est différent de l'aurore. Vous savez, l'aube, c'est la première petite lueur et l'aurore, c'est quand le soleil commence à apparaître. Alors, ils étaient au sommet de cette petite colline ; il y avait de l'herbe ; Voltaire était un vieux bonhomme et quand le demi-cercle du soleil commence à apparaître, La Tour dit : « Mais qu'est-ce que j'ai vu ! Une chose prodigieusement émouvante : ce vieil homme s'est jeté à genoux et a tendu les bras vers le soleil en criant : « O Grand Etre ! Grand Etre !... ». Il en pleurait, le petit La Tour. Alors quand le soleil a été un peu plus haut, Voltaire s'est levé, il s'est épousseté les genoux puis, il a dit : « Cela, c'est pour le Père ; quant à Madame la Mère et Monsieur le Fils, c'est une autre histoire ».

On voit tellement bien ce côté offensif qui était chez lui. Alors, qu'est-ce qu'il pense vraiment ? C'est M. Guéhenno qui, il y a une trentaine d'années, a retrouvé des notes de Voltaire, qu'il avait écrites dans son voyage d'Angleterre, qui est de 31, je crois. Il y a une note qui va bien loin, qui dit : « Dieu est l'éternel géomètre, mais les géomètres n'aiment pas. » Cela veut dire qu'il ne peut pas y avoir de chaleur à l'égard d'un architecte ou d'un géomètre, parce que ce n'est pas sur le plan de la ferveur. Qu'est-ce qu'il pense de la personne humaine, de l'individu ?

Maintenant, auparavant, il faut que je vous parle de la Providence. Il me semble que son action va sur deux plans : premièrement il faut détruire l'idée de la Providence, ensuite il faut détruire l'idée de la richesse de la personne humaine.

La Providence. Eh bien, c'est le fameux drame du premier novembre 55. Vous savez ce qui s'était passé. Il y a un eu tremblement de terre à Lisbonne. Ce qui est important ce n'est pas 55, c'est premier novembre, c'est-à-dire le jour de la Toussaint. Alors Voltaire va s'emparer de ce fait qu'il y a eu un tremblement de terre le jour de la Toussaint, parce qu'il dit : « S'il y avait un Bon Dieu, il n'aurait pas fait un coup pareil justement le jour de la Toussaint. Les églises étaient pleines, elles se sont écroulées. Vous voyez bien qu'il n'y a pas de Bon Dieu ». Et il ajoute : « Comment voulez-vous qu'il y ait un père au-dessus de ce cloaque de misère et de forfaits qu'est le monde ? » C'est très fort ; c'est la vieille objection du mal dont Claudel me disait : « « Il n'y a pas de

réponse ». Comment admettre un Dieu tout puissant et tout bon au-dessus d'un monde pareil, avec la souffrance des enfants, avec les prodigieuses injustices ? Alors Voltaire commence seulement par dire, par expliquer aux gens : « Voyons, soyez sérieux. Ouvrez les yeux ; vous voyez bien que la Providence n'existe pas ».

Mais il y a la personne humaine. Alors là, c'est intéressant à regarder de près. Un des thèmes habituels de Voltaire, c'est d'indiquer le côté imperceptible, ridicule, invisible des hommes, de l'être humain. Il va parler des puces. Mais cela lui paraît encore insuffisant : il parlera des cirons. Et avec le talent qui est le sien, il va imaginer la puce-major, c'est le Pape ; la puce-major qui convoque les chrétiens et qui leur dit : « Mes chères puces, regardez ce magnifique univers. Eh bien, tout cela, ça a été fait pour vous. » Alors Voltaire dit : « C'est plaisant de penser que nous ne sommes exactement rien dans l'énormité cosmique et qu'on veut nous faire croire que cet architecte des mondes, s'il existe, s'occupe de cette terre invisible et surtout, de ces toutes petites bêtes, de ces cirons qui sont là ».

Il a un adversaire dangereux, c'est Pascal. Ce Pascal avait depuis longtemps répondu. Et ce que je vais vous dire, c'est à la fois de Pascal et de Jaurès. Pardonnez-moi, j'ai toujours été très frappé par ce texte de Jaurès qui est dans sa thèse, où Jaurès reprenant une idée pascalienne dit : « Quand nous employons ce vocabulaire de « imperceptibilité » et de « l'homme qui n'est rien du tout », qui est « infinitésimal », qui est « microscopique », nous employons un vocabulaire inadéquat, parce que c'était Pascal le premier qui avait dit : « Attention ! il y a deux ordres, il y a l'ordre temporel — enfin il y a l'ordre matériel — et puis il y a l'ordre spirituel ». Or si effectivement l'individu humain en tant que machine, mécanique animale, en tant que corps n'est rien — en effet on peut employer un vocabulaire spatial pour lui ; il n'est rien, il n'a pas d'étendue — tous ces mots, qui sont un vocabulaire spatial, ne peuvent pas s'appliquer à l'esprit parce que l'esprit, comme dit Jaurès, n'est pas justiciable du système métrique. Alors vous ne pouvez pas employer un vocabulaire spatial, un vocabulaire de dimension, un vocabulaire de volume, lorsqu'il s'agit de ce qui échappe au volume, c'est-à-dire l'esprit. Eh bien, Voltaire déteste ces réflexions de Pascal. Il écrira un anti-Pascal et là il fuit sur ce point qui était capital, cette distinction entre l'esprit et la matière, qui est une distinction pascalienne. Voltaire s'obstinera, avec une espèce de crispation, à ne pas écouter ces fameuses distinctions et à dire toujours : « Mais nous ne sommes rien, nous ne sommes que des toutes petites bêtes ». Et dans des petits vers qu'à 80 ans, je crois, il envoie à Mme du Deffand, lui lui dit : « Nous sommes d'invisibles marionnettes, qui passent si rapidement de Polichinelle au néant. » Voilà ce que dit Voltaire pour la personne humaine.

Puis, il va encore beaucoup plus loin. Il dit : « La morale, enfin les distinctions que nous faisons, nous autres, du bien et du mal, mais c'est des pures conventions sociales ». Et écoutez la phrase, je crois la savoir par cœur : « Que Néron assassine sa mère, cela n'a pas plus d'importance aux yeux du Grand Architecte, que des moutons mangés par des loups ou par nous autres hommes ». Que Néron assassine sa mère — il a bien dit cela — cela n'a aucune importance, cette morale n'existe pas aux yeux du fameux géomètre. C'est nous qui avons inventé des distinctions morales. Alors quelle est sa conclusion ? Eh bien, sa conclusion, c'est qu'une seule chose est importante. Et comme il aime bien employer un vocabulaire exprès blasphématoire, il va prendre ce terme de l'Évangile, je crois : « unum necessarium », une seule chose est nécessaire qui est l'amour — c'est je crois dans saint Jean. Et il dit : « L'unique nécessaire, c'est le plaisir » et il l'explique bien dans un texte, pas le bonheur, mais le plaisir. « Qu'est-ce que le bonheur ? » écrit-il. « Le bonheur est un mot abstrait composé de quelques idées de plaisir ». Il va aller très loin, puisqu'il va écrire exactement ceci : « Le plaisir est l'objet, le devoir et le but de tous les êtres raisonnables. ».

Et si vous voulez bien réfléchir une seconde à la morale de *Candide*, qui est un très beau texte, qu'est-ce que cela veut dire ce « cultivez votre jardin » qui termine le conte ? Cela veut dire : « Le monde est un désastre. Sauve qui peut ! que les malins gagnent, que les débrouillards se débrouillent ; moi, j'ai gagné... » Voltaire disait très souvent : « Vous savez, moi, je suis installé tranquillement dans mon Ferney. J'ai un admirable petit carrosse avec trois glaces à l'intérieur. Je suis admirablement chauffé, je mange tout ce que je veux. On se bat, paraît-il, en Europe en ce moment, eh bien « vivamus et bibamus », vivons et buvons ». C'est cela la morale de *Candide* : « Débrouillez-vous ! »

Alors je comprends parfaitement que Robespierre, le 18 floréal an II, ait prononcé à la tribune de la Convention les mots qui suivent : « La morale de Voltaire, c'est cette espèce de philosophie pratique qui, réduisant l'égoïsme en système, considère la Société comme une guerre de ruse ; le succès comme la guerre du juste et de l'injuste, le monde comme le patrimoine des fripons adroits. ». Voilà la définition que Robespierre a donnée de la pensée voltairienne. Reprenant du reste la suite de Marat, Marat qui dans son « *Ami du Peuple* », lorsque la Constituante avait proposé de transporter les cendres de Voltaire au Panthéon, s'était élevé en protestant et disant : « Mais vous ne savez pas qui c'était. Il nous haïssait. C'était l'ennemi des pauvres, l'ennemi des humbles. » Tout cela est vrai, mais en même temps, c'est ce Voltaire qui va prendre des risques et qui va défendre spontanément, avec un élan profond, des innocents.

Alors, dernière et courte partie : Qui était Voltaire ?

Là, il faut d'abord que je vous apporte quelques mots de lui, singuliers et inattendus.

Dans « Le Siècle de Louis XIV », qui est de 1751, où il dit quelquefois des choses qui pouvaient soulever des colères, il y a une phrase absolument inattendue de lui. Il parle des filles qui se font religieuses. On pourrait attendre de la part de Voltaire un haussement d'épaules en disant : « Justement, puisque le plaisir est le but de la vie, qu'est-ce que cela signifie, ces filles qui vont s'enfermer quand elles le font de bonne volonté ? » Il ne s'agit pas de ces religieuses qu'on a enfermées dans des couvents pour arranger la famille mais de celles qui ont choisi. Eh bien, Voltaire écrit cette phrase inattendue chez lui : « Peut-être n'y a-t-il rien de plus grand sur la terre. » Peut-être n'y a-t-il rien de plus grand sur la terre que quelqu'un qui s'enferme pour prier ou bien que ces religieuses qui veulent servir les autres.

Une Mme d'Egmont lui écrit parce qu'elle a une fille charmante qui veut se faire clarisse, je crois. Et Mme d'Egmont dit : « Monsieur de Voltaire, vous nous connaissez, vous connaissez la famille, vous connaissez ma fille. Je suis sûre que si vous lui écrivez, étant donné le prestige que vous avez sur elle, vous allez la détourner de cette idée d'aller s'enfermer, jolie comme elle est, dans un couvent ». Et Voltaire lui répond : « Non, je ne veux pas intervenir parce que si elle pense que c'est sa vocation, et si elle pense que c'est son bonheur, peut-être a-t-elle raison ».

Troisième chose très inattendue. Dans une lettre à je ne sais plus quel correspondant — pardonnez-moi, mais peu importe : ma citation est tout de même exacte — il dit en parlant d'une cousine à lui qui était justement religieuse : « Elle m'écrivit un jour qu'elle aimait Jésus-Christ plus que sa vie... » Alors à ce moment-là, il met des points de suspension, ce qui est inhabituel, comme s'il ne voulait pas faire de commentaires, comme s'il était devenu pensif après cette phrase.

Il y a des témoignages sur lui qui me laissent, moi aussi, pensif ; je vais vous en donner trois : il y a deux témoignages féminins et un témoignage masculin. Premier témoignage féminin, c'est Madame de Graffigny. Cela ne vous dit pas grand-chose ? C'était une petite « écrivine » comme on dit quand on parle mal, qui cherchait à faire de la littérature en essayant de voir des hommes illustres et en faisant des articles dans les journaux. Madame de Graffigny va écrire une phrase qui me touche beaucoup et que voici : « Je l'aime, oui je l'aime. Il a tant de bonnes qualités que c'est pitié de lui voir tant de faiblesses aussi misérables. » C'est une chose à laquelle je suis presque prêt à souscrire : il a tant de bonnes qualités que c'est pitié de lui voir des faiblesses aussi misérables.

Mme de Genlis — bon ! Mme de Genlis a couché avec tout le monde et elle est peut-être un petit peu contestable. Eh bien, Mme de Genlis nous dit après une visite à Voltaire, nous parlant de son regard, du fameux hideux sourire : « un velouté, une douceur inexprimable. »

Ah ! ces deux femmes, cela ne compte pas. Alors je vais vous parler d'un monsieur : Moulto. Moulto, c'était un pasteur de Genève d'abord, un ami de Jean-Jacques et puis qui va se séparer de Jean-Jacques. Voltaire l'avait invité. Moulto était très touché de voir que M. de Voltaire lui faisait l'honneur de l'inviter et il écrit deux lettres à son père après plusieurs jours qu'il a passés chez Voltaire. Il ne s'est pas contenté de le regarder une minute, mais plusieurs jours. C'est un homme de 34 ans, ce n'est plus un gosse, il n'est pas facile à duper et il emploie, à l'égard de Voltaire le mot que je trouve le plus surprenant, enfin, que je n'aurais pas osé écrire. Il dit à son père : « Ce qui est très frappant, c'est la chaleur humaine (vous entendez : la chaleur humaine !) qui sort de cet homme. »

Alors, regardons ces fameux portraits — c'est pour ça que j'ai parlé du « hideux sourire » — il y en a deux qui sont très célèbres. Il y a le portrait de Largillière quand il avait 24 ans. Il y a le portrait de Quentin de La Tour où il avait 35 ans. Ils sont très célèbres ; on les voit partout ces portraits de Voltaire, cambré, vous savez, redressé, assez insolent, avec ce sourire qui est une espèce de rictus, un sourire qui n'a pas l'air gentil, qui est méprisant et hautain. Entendu. Mais il y a quelque chose que M. Besterman a révélé. J'en ai parlé tout à l'heure : un pastel ; ce pastel où nous voyons les traits, où on voyait comment elle était, la petite Marie-Louise Denis lorsqu'elle avait ses 32 ans et que Voltaire a commencé à la désirer. C'est un pastel dû à Nicolas Cochin, qui est, paraît-il, conservé aujourd'hui à Washington, dans une collection privée. A prix d'or, M. Besterman est arrivé à obtenir à le photographe et dans ce bouquin — édité à très peu d'exemplaires, vous savez — de la correspondance de Voltaire et de sa nièce, il y a cette reproduction.

Tel que vous vous imaginez Voltaire, enfin en le voyant dans votre souvenir, c'est un maigrichon ; tout à fait à la fin de sa vie, même, il est tout ratatiné, il n'a plus que la peau sur les os, mais enfin, nous le voyons toujours assez maigre. Eh bien, c'est un Voltaire de 50 ans. Ça fait l'année du veuvage de la petite. Il est presque gras, il a un double menton, et ce qui est extrêmement frappant, c'est son regard. Cette fois, il ne riait pas, pas du tout. C'est un visage sans bonheur et il regarde de côté. Le dessin est fait de telle manière qu'il a l'air de regarder Marie-Louise, qui est de l'autre côté de la page, puisque les deux dessins sont côte à côte. C'est un regard tout à fait surprenant, je vous dis : sans bonheur,

un regard triste, un regard attentif, un regard sérieux, absolument rien, mais plus rien du hideux sourire, hein !

Deuxièmement, un dessin de Huber. Huber était un extraordinaire dessinateur genevois qui a fait des centaines — vous m'entendez, des centaines — de croquis de Voltaire, du tout vieux Voltaire de la fin, quand il avait entre 70 et 82 ou 83 ans, avec une rapidité inouïe. Il paraît qu'il faisait ça en moins de deux minutes. Il croquait Voltaire dans toutes les attitudes, même Voltaire mettant son pantalon, vous savez, enfin, des tas de dessins. Il y en a beaucoup à Genève, mais il y en a beaucoup aussi au Musée de l'Ermitage à Léningrad. Il y a un, mais un seul des dessins de Huber sur Voltaire qui est saisissant. C'est un Voltaire dont on ne voit que le buste et il a les yeux levés. Je suppose qu'il est assis devant quelqu'un qui se trouve debout, c'est pour ça qu'il a les yeux levés. Il regarde ce quelqu'un, et il y a dans les yeux de ce Voltaire vu par Huber une chose qui est aussi surprenante que la chaleur humaine dont vient de nous parler Moulton, et le mot que je vais employer est tellement peu adapté à Voltaire, mais c'est un mot qui s'impose, une espèce d'enfance !

Nous voilà arrivés au cœur du problème. Qu'est-ce qu'il y avait au fond de Voltaire pour expliquer cette colère, cette colère furieuse contre le christianisme ? Vous savez, ça allait très loin. Par exemple, le Président Hénault lui dit en souriant : « Ecoutez, Monsieur de Voltaire, quand même, vous ne pensez pas que vous allez arriver à détruire le christianisme qui existe depuis 2000 ans ! ». Voltaire, sans sourire, lui parlant dans les yeux, lui dit : « Eh bien, c'est ce que nous verrons ! »

Dans une lettre à d'Alembert, il lui dit : « Comment voulez-vous que cinq ou six hommes de mérite — et il veut dire les Encyclopédistes — ne réussissent pas là où tous les faquins ont réussi ? » Les faquins, ce sont des pauvres types ; c'étaient des pêcheurs, c'étaient des rien du tout, c'étaient des gueux. Tandis que maintenant, on est cinq ou six avec d'Holbach — il est compromettant, d'Holbach — avec Diderot, avec d'Alembert, avec Grimm, on va y arriver, et nous, on y arrivera puisque les autres y sont bien arrivés... Alors, il suffit de comprendre pourquoi.

Mme du Deffand lui écrit le 9 décembre 74 — ça lui fait juste 80 ans — (Mme du Deffand est une camarade qui lui parle, j'aime beaucoup Mme du Deffand) elle lui dit : « Vous n'arrivez pas à perdre le souvenir de ce qui s'est passé il y a 1774 ans. Tout vous y ramène ! » Il s'est passé quoi ? Naissance du Christ, en admettant que le Christ soit né à cette date. « Tout vous y ramène ! » Et elle le connaît bien et elle dit : « C'est terrible, cette obsession qu'il a, Voltaire ! »

Alors, je vais prendre mon risque. Je dois ajouter que mon idée, je l'ai soumise à Besterman parce qu'il est bien plus calé que

moi ; il ne m'a pas donné raison, mais il m'a dit : « Après tout, c'est possible ». Alors, je vais vous dire ce que je crois.

Un thème banal, c'est de dire que Voltaire a subi le contrecoup du milieu dans lequel il était né, un milieu janséniste. Son père était en effet, paraît-il, janséniste. Vous savez à quel point le jansénisme était difficilement respirable, et Voltaire qui avait envie de vivre s'est révolté.

Ce n'est pas possible d'expliquer ça comme ça. Pour deux raisons. Premièrement : le jansénisme de la fin du XVII^e siècle — et Voltaire est né en 1694, comme vous savez — ce n'était plus le jansénisme du début. Au moment de Saint-Cyran le jansénisme était réellement une mystique. A la fin du siècle, à cause des persécutions de l'Eglise catholique, le Jansénisme était devenu un mouvement d'opposition. On se disait janséniste quand on était dans l'opposition. Eh bien, le père de Voltaire était probablement janséniste d'opposition.

D'autre part, Voltaire avait un frère, ce frère a été mis chez les jansénistes, dans une école dite janséniste, tandis que Voltaire y a complètement échappé. Il a été mis dans une école de jésuites et il avait gardé de bons rapports avec deux ou trois de ses anciens maîtres qui n'avaient pas du tout la morale si stricte des jansénistes. Donc on ne peut pas dire que Voltaire avait subi un dressage, une formation, dont il se serait vengé ensuite. Ce n'est pas vrai. C'est autre chose. Ecoutez bien encore ceci. Il y a un premier Voltaire — vous savez que son vrai nom, c'est François-Marie Arouet, et lui s'est inventé de s'appeler Voltaire — il y a un premier Voltaire qui est tout à fait différent du Voltaire de la suite et c'est vers 20 ans qu'il y a une transformation. Je vais vous donner la preuve de ce qu'il était avant.

Le premier texte que l'on possède de lui, est de 1713, par conséquent, c'est encore sous Louis XIV. Ça s'appelle « Lettres sur les misères du temps ». C'est un texte très sévère, très austère même où Voltaire se déchaîne contre la corruption des mœurs, contre les fonctionnaires qui ne font pas leur métier. Je sais bien que c'était peut-être pour plaire à Louis XIV et ce que je vous apporte là n'est pas très important, mais c'est un autre document, un document intime qui est beaucoup plus intéressant. Enfin, remarquons que le premier texte de Voltaire est un texte que nous appellerons vertueux, mais savez-vous qu'à 19 ans, il était amoureux d'une fille qui s'appelait Olympe du Noyer. Elle n'avait pas d'argent, et Mme du Noyer, la mère, avait mauvaise réputation. Alors, quand François-Marie Arouet parle à son père de cette Olympe, son père lui dit : « Non, ce n'est pas possible ». Son père venait de le placer dans la diplomatie, Voltaire était l'adjoint de l'ambassadeur de France en Hollande. Son père lui dit : « Avec la situation que tu as, avec le nom que j'ai, avec notre fortune, tu ne peux pas épouser

Olympe du Noyer. » Or Voltaire aimait cette fille et il était en réaction contre son père et il dit : « Si, si je l'épouserai ». Naturellement, il ne l'épousera pas ; mais il a écrit à cette fille des lettres tout à fait surprenantes de la part de Voltaire où il lui dit : « Notre amour est fondé sur la vertu et il durera toute notre vie ».

Un Voltaire de 19 ans qui écrit ça ! « Notre amour... » alors, qu'il n'y croira plus après, que l'amour n'existe pas. « Notre amour est fondé sur la vertu et il durera toute notre vie ». Vous voyez comme il y a un Voltaire de 19 ans en qui rien n'annonce le Voltaire qui va maintenant surgir, assez rapidement, dès la Régence, un Voltaire qui va tourner le dos à Pimpette — il appelait Olympe sa petite Pimpette — maintenant il a ouvert les yeux, il dit : « Non, ce n'est pas sérieux ; il faut que je trouve de l'argent », et puis finalement il ne se mariera pas.

Alors quelque chose s'est passé autour de sa dix-neuvième ou vingtième année. Voilà mon explication.

Tout ce que nous savons sur la mère de Voltaire, c'est par lui que nous le savons et si la mémoire de cette femme est une mémoire souillée, c'est à cause de son fils.

Savez-vous que Voltaire dira : « Non, je ne suis pas le fils de mon père, je suis le fils d'un chansonnier. Ma mère avait couché avec un chansonnier. » Il dit le nom, qui m'échappe maintenant. Et à un autre moment, quelqu'un, en souriant sans doute, l'ayant comparé au Christ, il lui dit : « En tout cas, je n'avais pas une vierge pour mère ! »

Ça me peine, ça m'étonne, ça me surprend, enfin je voudrais comprendre pourquoi Voltaire qui n'a rien à reprocher à sa mère (il avait 7 ans lorsqu'elle est morte, il l'aimait beaucoup, il a eu beaucoup de chagrin) pourquoi a-t-il dit ça sur sa mère ? Alors voici le risque que je prends, l'explication que je vous propose.

J'ai bien peur qu'entre 19 et 20 ans, cet affreux parrain qu'il avait — l'abbé de Châteauneuf — lui ait dit : « Ecoute maintenant, il faut que je t'ouvre les yeux, il faut que tu saches la vérité : ta mère n'était pas sérieuse ; je ne crois pas que tu sois le fils de ton papa ; tu es assez grand pour savoir cette vérité. Eh bien, voilà la vérité ».

Alors, vous savez, ça peut faire un choc énorme chez un garçon. Et c'est comme une espèce de ravage, enfin de cyclone, parce qu'il y avait cru, lui, comme il était, enfin comme il parlait à cette petite de « notre amour fondé sur la vertu et qui durera toute la vie », et il reçoit cette nouvelle concernant sa mère comme une espèce d'illumination affreuse. Alors, tout ce qu'il avait cru, il se met à le haïr.

« Maman ? c'est un mot sacré ? Pas du tout ! Ma mère, je sais maintenant. Le Christ, la plus belle histoire du monde ? Mais non, un mensonge ! Jeanne d'Arc, une pucelle ? Mais non, une putain ! »

Et alors il va écrire ceci : « La vie est une crème fouettée ou de l'ennui. Alors, fouettons la crème ! »

Et j'ai l'impression que c'est un homme qui se dit : surtout ne plus penser à ces choses auxquelles j'ai eu la sottise de croire et qui ne sont que des mensonges.

C'est pour ça qu'il va se jeter avec une espèce de fureur et de frénésie contre ce qu'on lui avait appris, et ce qu'il a cru être vrai quand il était gosse et dont il sait maintenant que ce n'est pas vrai.

Mais en même temps, chez lui, de temps en temps, des souvenirs, des tristesses, des nostalgies, et une certaine phrase que j'ai réservée pour maintenant, parce qu'elle va tellement loin ; elle est signée de lui, c'est un mot qu'il a écrit en 1749, il avait donc 55 ans : « Où fuir loin de moi-même ? » Vous entendez ça ? « Où fuir loin de moi-même ? » Comme s'il ne pouvait pas se supporter tel qu'il est maintenant ; il n'a rien à aimer, il ne peut plus croire en rien et maintenant, il voudrait se fuir lui-même. D'où, alors, d'où peut-être ce regard sans bonheur dont je vous ai parlé tout à l'heure, d'où, peut-être aussi, cet autre regard que vous avez aperçu dans le dessin d'Huber, ce regard plein de silence, plein de tristesse et de nostalgie.

Conférence donnée à Bruxelles,
au Cercle d'Éducation Populaire,
le 29 octobre 1973.

Rimbaud "mystique à l'état sauvage,, ?

Rimbaud ! Eh bien, ce n'est pas commode ! Je m'y suis remis après des années — je veux dire que c'est bien la dixième, douzième fois dans ma vie, qui est longue, que je reprends la « Saison en Enfer » — et c'est toujours la même obscurité pour moi.

« Une Saison en Enfer » est, à mon avis, le point central de l'œuvre de Rimbaud qui est si petite. Vous savez, ça tient en quelques pages ; un livre de la Pléiade n'est gros que parce qu'il y a de la correspondance ; l'œuvre en elle-même est très petite et c'est vraiment un personnage difficile.

Je vais vous montrer les obscurités et je ferai comme toujours, je prendrai mon risque en vous disant : « Voilà comment j'interprète ».

Les batailles autour de lui ont commencé à peine était-il mort. Son professeur Izambard était un très jeune prof, il avait 22 ou 23 ans ; Rimbaud avait 16-17 ans. Il s'entendait bien avec lui, il n'était plus du tout sur le rapport élève-professeur, c'était d'homme à homme. Donc il y avait Izambard qui croyait bien connaître Rimbaud ; et puis il y avait Paternie Berrichon — drôle de nom d'ailleurs — Berrichon qui avait épousé Isabelle, la sœur de Rimbaud. Bagarres entre Izambard et Paternie Berrichon, l'un et l'autre ayant des Rimbaud différents à présenter au public.

L'autre grande bagarre, le titre de mon exposé y fait allusion. « Mystique à l'état sauvage », c'est du Claudel. Et vous savez la révolte — enfin les protestations violentes — d'André Breton, qui est surréaliste et qui dit : « Qu'on ne me parle pas de ça ! c'est complètement faux ! Cette idée claudelienne est démentie par rapport à la réalité rimbaldienne ! » La réalité où est-elle ?

Puis la chose la plus curieuse, c'est l'aventure de mon camarade, enfin de mon ami, Etiemble. Vous savez bien qu'Etiemble — qui est aujourd'hui professeur à la Sorbonne — avait, en 1926, écrit en collaboration un livre qu'on pourrait appeler « fervent » sur Rimbaud. Et puis, voilà que peu à peu, il a changé de perspective et d'optique et qu'il s'est mis à composer cette grande thèse en quatre volumes, qui s'appelle « Le mythe Rimbaud » Etiemble se dit : « Mes yeux se sont ouverts, quoi ! J'ai été victime de ce mythe

dont le rite prolongé stupéfia les historiens ». Et qu'est-ce que ce serait selon Etiemble ? Eh bien, que Rimbaud était un homme artificieux, un garçon extrêmement habile qui avait un sens du pastiche, qui avait beaucoup de lectures derrière lui, qui avait un don littéraire évident et qui a écrit des choses, enfin, pour la montre, pour l'épate, sans y croire. Et qu'il n'y a rien de plus artificiel, selon Etiemble, que le « Bateau ivre » et que la « Saison en Enfer ». Que tout ça ne correspond à rien de profond et que le vrai Rimbaud, c'est celui qui va surgir après : le Rimbaud commerçant que vous savez enfin, le Rimbaud du Harar, dont la correspondance est évidemment peu intéressante. Etiemble a dit : « C'est celui-là qui était vrai ; le premier est entièrement de la fiction. » Difficile à croire.

On en sortirait peut-être un peu mieux sur Rimbaud si on en savait davantage. Or il est bien certain que nous avons des obscurités graves sur lui, des tas de choses qu'il faudrait savoir et qu'on ne sait pas. Quoi, par exemple ?

Un : il a fait plusieurs fugues quand il était à Charleville et qu'il s'est sauvé sur Paris. La première fugue, on le sait très bien : il était à Paris le 5 septembre. Bon, c'est clair ça.

Mais sa deuxième fugue, quand sa mère l'a vu disparaître, est-il ou n'est-il pas parti avec une jeune fille ? Il y a Delahaye, ce camarade qui prétend connaître le nom même de la fille avec laquelle il est parti. Et puis, il y en a d'autres qui disent : « Mais enfin, Rimbaud ne s'est jamais occupé des filles ! » Cependant, on sait très bien qu'il a vécu avec une Abyssine quand il était à Harar ; alors ça n'est pas impossible qu'il soit parti avec cette fille. Dans quels rapports était-il avec cette fille ? Était-elle sa maîtresse ? Enfin, ça serait fort intéressant. On ne le sait pas.

Beaucoup plus grave : a-t-il ou n'a-t-il pas été soldat de la Commune ? Qu'il ait été ami des Communards, nous en donnerons des preuves tout à l'heure ; mais qu'il ait été soldat de la Commune, c'est autre chose.

Pourtant, on a un témoignage. C'est Forain, le dessinateur Forain, qui dit : « Je l'ai vu, moi, je l'ai vu avec son costume de garde national ; il était à la caserne de Babylone. » Pourquoi Forain aurait-il menti ? Enfin, rien n'est clair là-dessus ; je vous donnerai mon interprétation, mais enfin, il y a un point d'interrogation.

Autre chose importante : qu'est-ce qu'il a écrit après la « Saison en Enfer » ? Est-ce que c'est son dernier texte ? Très longtemps — vous savez, dans ma jeunesse, on ne parlait pas encore de Rimbaud à l'école — pendant très longtemps, j'ai cru que la « Saison en Enfer » était son adieu à la littérature, que la page était tournée et que, par conséquent, les « Illuminations » étaient évidemment antérieures. Et dans cette édition-là, qui était une édition ancienne, juste au lendemain de la guerre, on a placé les « Illumi-

nations » avant la « Saison » comme si, chronologiquement elles étaient là. Et celui qui m'a succédé — vous savez, j'ai été prof. pendant quatre ans à Bordeaux — celui qui m'a succédé dans ma chaire de Bordeaux, c'était Bouillane de Lacoste, qui est un rimbaldien. Le travail de Bouillane de Lacoste sur les « Illuminations » établit — je crois qu'on peut y aller — établit le fait qu'au moins un certain nombre des « Illuminations » sont postérieures à la « Saison en Enfer ».

Donc ce ne serait pas vrai que Rimbaud se soit mis un bâillon sur la bouche après la « Saison en Enfer ». Une « Saison en Enfer » n'est pas un adieu définitif à la littérature. Mais ces « Illuminations », on ne sait vraiment pas comment les dater. On ne sait pas celles qui sont antérieures, et celles qui sont postérieures. Ce que je peux vous dire, c'est qu'il y a les plus grandes chances — et à mon avis, pour des questions de calligraphie — que quelques-uns de ces textes soient postérieures.

Et ces errements, ces zigzags — vous savez : « L'homme aux semelles de vent » comme disait Verlaine en parlant de lui — eh bien, on ne les repère pas tous. En 75, on sait qu'il était à Stuttgart ; il apprenait l'allemand. Et puis, il a traversé les Alpes, le Tyrol, puis il est allé à Milan où il aurait eu une insolation. Toujours est-il qu'il est rapatrié — cela, c'est sûr — par le Consul de France à Livourne, qu'il a été mis sur un bateau à Livourne et puis qu'il est arrivé à Marseille.

A Marseille, qu'est-ce qu'il a fait ? Il y a une tradition — et il y souscrivait semble-t-il — il se serait engagé dans les troupes carlistes espagnoles. Est-il allé en Espagne ? D'autres disent que non. Après avoir signé son engagement, il est resté comme débardeur (c'est assez pittoresque, comme débardeur à Marseille !). Eh bien, là, je crois que maintenant on voit clair : il n'a pas été débardeur à Marseille, il a trouvé un petit emploi de répétiteur à Maison-Alfort, à côté de Paris, dans un établissement libre. Il n'était pas là chez des prêtres ; cela existait, vous savez, des écoles libres laïques. Bon, voilà pour 75.

En 1876, c'est clair, c'est la grande histoire de Java. Vous vous rappelez qu'il s'est engagé dans les troupes coloniales hollandaises, surtout pour toucher la prime d'engagement et qu'il est arrivé à Java ; il a déserté et il est arrivé à se sauver sur un bateau anglais. Il a fait un immense tour, il est passé par le cap de Bonne-Espérance, a touché Sainte-Hélène, Dakar ; il est revenu par l'Irlande. Ça, je crois que c'est à peu près clair.

Mais en 77, c'est l'obscurité avec quelque chose qui, depuis 1961 — pas tellement tellement vieux — a surgi. Quoi donc ? Eh bien, on sait d'abord qu'au début de l'année 77, il a été à Vienne. Pourquoi ? On ne sait pas. On sait qu'à Vienne, il s'est fait voler — vraisemblablement parce qu'il était ivre — par le cocher du

fiacre dans lequel il était ou de la voiture dans laquelle il était ; et il se rapatrie. Enfin, il revient comme il peut à Charleville. Alors, là, on nous raconte — c'est encore son camarade Ernest Delahaye — qu'il serait parti pour la Scandinavie dans un cirque dont on a conservé le nom : le cirque français Loisset. Il y aurait été, les uns disent interprète, les autres, caissier. Il n'y a aucune, mais aucune preuve de cela.

Cependant, comme je viens de vous le dire, c'est en 1961 qu'un document a surgi, très intéressant : Consulat des Etats-Unis à Brême, en Allemagne. Ce jour-là, le 14 mai 77, Jean-Arthur Rimbaud s'est présenté au Consulat pour demander les conditions d'un engagement dans la marine américaine. S'il voulait refaire le coup de 76, prendre un engagement dans la marine américaine pour désertier comme il l'avait fait pour la marine hollandaise, je n'en sais rien. Mais là, c'est un document d'archives : c'est certain, il était à Brême. Ce qu'il a fait, je n'en sais rien ; il a essayé de voir ce qu'on pouvait faire dans la marine américaine.

En 78, il est à Chypre ; ça c'est vrai, il n'y a pas de problème ; il est chef de chantier dans une carrière. Et puis, il va revenir passer l'hiver 78-79 chez sa mère, c'est-à-dire à Charleville et à Roche — Roche, c'est une petite propriété qu'avait Mme Rimbaud. En 80, il va repartir pour Chypre.

Alors, là, j'ai quelque chose à vous dire qui est tout récent, c'est de l'année dernière. C'est dans les « Etudes rimbaldiennes », ce petit cahier qui paraît avec une périodicité incertaine où il y a un document qui a surgi l'année dernière, du plus haut intérêt.

Quand il retourne à Chypre, cette fois, il n'est plus chef de chantier dans une carrière ; il dirige, enfin, il surveille des ouvriers qui construisent le nouveau palais du Gouverneur. A ce moment-là, Chypre venait de passer sous la domination britannique ; alors, on faisait un très beau palais pour le Gouverneur. Et Rimbaud était là, avec d'autres, bien entendu, pour surveiller les ouvriers. On sait qu'il s'est enfui très brusquement de Chypre et on racontait qu'il avait eu des difficultés avec son ingénieur, avec un chef de service, je ne sais pas quoi. On sait maintenant que c'est parce qu'il avait tué — vous entendez ? parce qu'il avait tué — un ouvrier, vraisemblablement sans le vouloir. Un ouvrier qui lui parlait mal, ou je ne sais pas quoi ; Rimbaud lui avait jeté très violemment un caillou. Ce caillou mal dirigé l'a atteint à la tempe, alors Rimbaud a été pris de panique ; enfin li s'est dit qu'il allait passer en jugement, et il s'est sauvé. Donc, nous savons depuis peu, depuis 1972, que Rimbaud était homicide. Et je pense que ça, ça compte. Rimbaud ne pouvait pas ne pas se souvenir qu'il était responsable de la mort d'un homme. Ça a été passé, ça en 80.

Ensuite, en Ethiopie, vous voyez le commerce. On a longtemps voulu prétendre que Rimbaud était marchand d'esclaves. Mais par

bonheur, vous savez sans doute qu'il y a une édition qui vient de paraître ; c'est Antoine Adam qui en a fait les notes. Je ne suis pas du tout d'accord avec les notes d'Antoine Adam, mais enfin, certains faits sont établis aujourd'hui, grâce à la correspondance avec Ilg, commerçant à Zurich, je crois, commerçant suisse en tout cas. J'ai vécu 17 ans à l'Ambassade de France à Berne et je savais l'existence de cette correspondance ; j'avais essayé du côté de la famille d'avoir communication de la correspondance. On ne me l'a pas accordée. Bon. On l'a tout de même accordée à quelqu'un et elle a paru, cette correspondance. Elle n'est pas très intéressante, mais elle établit que ce n'est pas vrai que Rimbaud ait jamais fait du trafic d'esclaves. Qu'il a essayé de vendre des armes à Ménélik, c'est tout à fait certain ; mais qu'il se soit enrichi avec un certain trafic d'esclaves, c'est évidemment faux.

Puis il y a un autre problème — je cerne avec vous les trous d'ombre — le gros problème, ce sont les circonstances de sa mort. Vous savez bien, d'après sa sœur Isabelle, qu'il se serait converti à son lit de mort. Etiemble pousse naturellement des cris sauvages parce qu'il déteste Isabelle — il a des raisons de la détester, nous y reviendrons — et de cette question du lit de mort de Rimbaud, je vous en parlerai moi-même, je m'y risquerai à la fin de mon exposé.

Mais surtout, parmi les obscurités, il y a ce qu'on pourrait appeler les deux Rimbaud insuperposables. Vous avez déjà compris. Tout à l'heure je vous expliquais le mouvement des pensées d'Etiemble, lequel Etiemble a dit : « Ce Rimbaud, à partir du moment où il cesse d'écrire, n'est plus du tout le même ». C'est Georges Duhamel qui, en 1946, dans un petit bouquin intelligent qui s'appelle : « Vues sur Arthur Rimbaud » dit : « Il y a un abîme entre les deux Rimbaud : le Rimbaud écrivain et le Rimbaud qui cesse d'être écrivain pour être commerçant ».

Quant à Stéphane Mallarmé, avec le sens des formules qui était le sien, il va dire : « Le premier Rimbaud, le Rimbaud poète par rapport au second Rimbaud qui n'est plus poète, c'était quelqu'un qui avait été lui, et qui ne l'était plus d'aucune façon ».

Alors, quoi ? Est-ce qu'on est en présence d'un cas clinique extraordinaire ? d'un garçon qui a changé de nature, changé de tempérament ? Je ne sais quel traumatisme lui est arrivé qui l'a modifié essentiellement. Nous pourrions peut-être dire qu'il a été « possédé » par je ne sais quel génie, puis dépossédé comme si — pour employer une image — il avait été saisi par un ange qui l'avait attrapé au-dessus de la tête par les cheveux et puis l'ange avait lâché prise : il a été trouvé par terre un médiocre petit bonhomme dont la correspondance n'est pas passionnante, dont Etiemble a dit que c'est un petit bourgeois craintif qui veut faire des sous et qui a peur de la gendarmerie parce qu'il est en situation

irrégulière du côté de son service militaire, enfin quelqu'un d'extrêmement médiocre.

Mais ce quelqu'un d'extrêmement médiocre, son œuvre a eu des commotions spéciales, je dis vitales pour certaines gens. Je vais vous en donner deux preuves. Claudel — que je connaissais bien, vous savez, qui m'a beaucoup parlé de cela — Claudel n'a cessé de dire et il l'a imprimé, il disait à moi et à tous ceux qui l'interrogeaient que c'était sa rencontre avec Rimbaud — rencontre purement littéraire car il ne l'a jamais vu — qui avait fait de lui d'abord un préchrétien et ensuite un chrétien. « Rimbaud sans qui mes yeux ne se seraient pas ouverts à votre visage », dit-il au Christ. Il est certain que la commotion intérieure qui s'est produite chez Claudel à cause de Rimbaud, c'était quelque chose de décisif chez lui, pour Claudel. Cela, vous le savez. Mais Miller, Henry Miller, l'homme des « Tropiques », « Tropicque du Cancer », etc., a écrit en 38 si je me rappelle bien, un tout petit bouquin où il parle de Rimbaud comme de quelqu'un qui a été décisif dans sa destinée. Et Rimbaud est au fond assez triste ; enfin c'est assez noir ce qu'il écrit et Miller dit : « Eh bien, Rimbaud m'a rappelé l'espérance ». Vous entendez cela : il m'a rappelé l'espérance. Personnage à la fois réel et surréel, voilà comment Miller définit Arthur Rimbaud. Alors j'ai beaucoup de peine à croire que ce soit un personnage si médiocre dont les textes étaient capables de remuer dans leur profondeur un homme comme Claudel et un homme comme Henry Miller.

Alors, on va essayer de voir ensemble si c'est vrai que ces deux Rimbaud sont parfaitement insuperposables. Je voudrais vous montrer d'abord ce qu'on pourrait appeler des persistances, c'est-à-dire des persistances chez le second Rimbaud de ce qui est certain chez le premier.

Première persistance : le côté dur, la dureté du petit Rimbaud. Il y a un mot de lui : « C'est certain, ma supériorité à moi, c'est de n'avoir pas de cœur », disait-il quand il avait 17, 18 ans. Eh bien, ce côté dureté, vous le retrouvez assez nettement dans le Rimbaud de la deuxième partie. Exemple : j'ai eu sous les yeux, il y a de nombreuses années, une lettre dont on me disait que c'était écrit à sa famille et cela commençait par : « Chers amis ». C'était curieux pour sa famille. Il y avait sa mère, sa sœur et son frère. Eh bien, il n'écrivait pas : « Ma chère petite maman » ou « Chère maman », il écrivait : « Chers amis » au masculin pluriel alors qu'il s'adressait à deux femmes — sa mère et sa sœur — et à son frère. Et jamais, jamais à la fin d'aucune lettre que vous pourriez voir de Rimbaud à sa famille — elles sont toutes publiées — jamais il n'y a un mot de tendresse. Jamais Rimbaud n'embrasse sa mère. Donc ce côté dureté persiste chez lui.

Deuxième chose : le côté violent, le côté emporté. L'emportement de Rimbaud jaloux du Rimbaud poète est connu par des tas

d'histoires. Je vais vous en dire une seule : c'est qu'il assistait aux réunions de ceux qu'on appelait les « Vilains Bonshommes ». C'étaient des littérateurs parisiens qui, eux-mêmes se définissaient comme de « vilains bonshommes » parce qu'ils étaient mal vus de la bonne société. Il y avait là des jeunes gens qui lisaient les poèmes. Et, ma foi, comme chacun disait des poèmes à son tour, même si les poèmes n'étaient pas bons, eh bien, on leur faisait un accueil poli. Et voilà qu'un jour, Xavier de Ricard, je crois, lisait un texte de lui-même, Xavier de Ricard, que le petit Rimbaud considérait comme ridicule. Il avait éclaté de rire, Rimbaud, il avait coupé la parole, il avait dit que c'était idiot, etc. Alors Carjat qui était un photographe presque aussi célèbre que Nadar et qui était là trouve que ce gamin de 16 ans se conduit d'une manière abominable à l'égard de ce Xavier de Ricard qui avait 32, 35 ans, enfin que ce n'était pas possible. Alors, il engueule Rimbaud, il le prend par les épaules et il veut le mettre dehors. Vous savez ce qu'il a fait, Rimbaud ? Il a pris la canne-épée — car Verlaine avait une canne-épée — il a appuyé sur le déclic, il a sorti l'épée et s'est jeté sur Carjat et on a été obligé de se précipiter sur lui pour l'empêcher de le tuer. Donc : emportement. Eh bien, l'emportement, vous le retrouvez encore chez le second Rimbaud. Par exemple lorsqu'il est en Ethiopie pour la première fois et qu'il y a une occupation égyptienne (on ne connaît pas bien cette histoire de l'occupation égyptienne en 81 ; il paraît qu'il y en avait). Et il décrit les troupes égyptiennes — je vous demande pardon, c'est Rimbaud qui parle — comme « un ramas de chiens et de bandits ». Ce n'était pas très aimable. Mais quand il va se séparer de la Maison Barney, Viannay et Cie, dont il était l'employé, il écrit à sa mère : « J'ai dit au revoir à cet ignoble filou qui prétendait m'abrutir pour l'éternité ». Vous voyez que tout se tient.

Troisièmement : le côté sombre. Un gars qui ne l'aimait pas, André Gill — c'est un dessinateur, un dessinateur qui a été un peu communard — eh bien, André Gill, qui n'aimait pas Rimbaud — c'était son droit — l'appelait « un âne lugubre ». Et ce mot de « lugubre », ça m'a beaucoup saisi de le retrouver dans la correspondance de ce commerçant suisse, Ilg, dont je vous parlais tout à l'heure. Dans une lettre d'Ilg à Rimbaud, Ilg lui dit : « Ecoutez, cher ami, j'aimerais vous revoir quand ce ne serait que pour vous ôter vos idées lugubres ».

Donc, il y a un fond lugubre qui persiste chez le Rimbaud de la deuxième partie.

Et puis, je voudrais vous apporter des citations sur le Rimbaud du deuxième temps. « Ma vie est un cauchemar. L'homme... » — là, ce n'est plus moi-même, c'est une réflexion générale de Rimbaud, c'est tout le monde — « L'homme compte passer les trois quarts de sa vie à souffrir, pour se reposer le quatrième quart, et la plupart

du temps, il crève de misère en chemin sans plus savoir où il en est de son plan. » Pas gai, comme vous voyez.

Enfin, encore une idée générale : « La vie est une misère, une misère sans fin. Pourquoi donc existons-nous ? Ça, c'est du Rimbaud non poète.

Quatrième persistance : le côté errant. Il y a un instant, je vous citais la fameuse phrase de Verlaine sur « l'homme aux semelles de vent » puisqu'il le voyait toujours partir, mais quand on croit qu'il est un installé, il écrit à ses parents : « Ce qui m'est impossible, c'est la vie sédentaire. »

Il y a un moment où il a commencé de parler de mariage à sa mère. Il lui disait : « Je voudrais que tu me trouves quelqu'un ». Vous savez, c'était un mariage très raisonnable qu'il voulait faire : une veuve, peut-être oui, avec un peu d'argent. Et il ajoutait : « En tout cas, ne comptez pas que, même marié, je reste six mois à la même place ». Donc ce côté fictif, errant, dromomane, si vous voulez, comme on disait, persiste chez lui pendant la deuxième partie de sa vie.

Voilà quatre tentatives que j'ai faites pour vous montrer les persistance. Je vais maintenant essayer de vous montrer les pré-existences, c'est-à-dire les éléments que l'on assigne d'habitude au second Rimbaud et qui sont déjà discernables dans le premier.

S'il est sec en apparence avec sa famille, puisqu'il n'embrasse jamais au bout de ses lettres, on va lui voir dans la deuxième partie de sa vie, un côté famille qui est assez net en ce sens que, par exemple, sa mère lui dit : « Tu ne nous écris pas, tu nous oublies. » et brusquement, avec une manière d'élan, il dit à sa mère : « Comment vous oublier, je pense à vous, je ne pense qu'à vous ». Et Mme Rimbaud mère lui dit : « Tu nous as confié 2.000 francs. Est-ce que tu permets que j'en prenne une partie ? » Et Rimbaud, comme cela, tout de suite : « Prenez, prenez : tout ce qui est à moi est à vous ». Vous voyez donc que le second Rimbaud se fait plus traitable à l'égard de sa mère. Tandis qu'on savait bien que le premier parlait de sa mère d'une manière indécente. « La mère à Rimb », disait-il à Izambard, « la bouche d'ombre », enfin tout ce qu'il pouvait trouver à l'égard des camarades à propos de sa mère. Cela, c'était une attitude. Preuve. Lorsqu'il fait sa première fugue à Paris, le 5 septembre, il avait de l'argent et un billet jusqu'à Saint-Quentin. Il n'avait plus d'argent pour aller de Saint-Quentin à Paris. Alors il est resté dans le train, sans billet. Il se fait arrêter quand il débarque à la gare de Paris puisqu'il a voyagé sans billet. A cette époque-là, on était intraitable, et il a été enfermé tout de suite en prison, la prison de Mazas. Alors il perd la tête et il écrit à son ami — on peut le dire, son ami Izambard, ce jeune professeur dont je vous ai parlé — et il lui dit : « Quand vous recevrez mes lettres, allez, je vous l'ordonne (Vous entendez ce gamin qui

parle à son professeur !) chez ma pauvre mère, pour la consoler ». Voilà ce garçon qui a fait une fugue et sa première idée c'est : si Maman apprend que je suis en prison, elle va être bouleversée.

Donc, le côté famille est en secret là.

Deuxièmement, quand il va vivre avec Verlaine dans le fameux drôle de ménage dont nous parlerons largement tout à l'heure, je me suis aperçu qu'il va revenir deux fois auprès de sa mère et deux fois à des dates qui sont choisies par lui probablement pour que sa mère en soit particulièrement contente et touchée.

Il reviendra à Noël 72 et il reviendra à Pâques 73. Il fait très attention de revenir à des dates qui font plaisir à sa mère.

Deux : la tendresse humaine. Bardey (Est-ce que ce nom vous dit quelque chose ? Il y a un instant je vous disais que c'était son employeur, Bardey-Viannay et Cie) Bardey sera interrogé plus tard par Paternie Berrichon, le beau-frère. Bardey aurait eu quelque raison de ne pas être très aimable avec Arthur Rimbaud, étant donné qu'il avait lu, ce Bardey, la lettre des « ignobles pignoufs » dont je vous ai parlé tout à l'heure, n'est-ce pas : « J'ai rompu avec ces pignoufs ... » Eh bien, Bardey est très gentil et il donne pas mal de détails à Berrichon ; il dit en particulier : « Sa charité était aussi large que discrète. »

Or, ce Rimbaud n'avait pas beaucoup d'argent ; vous savez, quand il était à Aden — à Harar, il gagnera un peu plus, vous verrez — mais à Aden, pas grand-chose. Eh bien, il trouvait moyen d'aider les gens : « sa charité était aussi large que discrète ». Bon, on va nous dire que ça, c'est Rimbaud qui commence à se convertir, un petit Rimbaud, petit bourgeois, enfin, gentil qui a des éléments tendres en lui.

Eh bien, regardez bien le premier. Vous vous rappelez « Les Effarés » ? Ce n'est pas la peine que je vous le lise, c'est dans toutes les mémoires, je pense. « Les Effarés », c'est ces petits gamins très pauvres que Rimbaud a regardés, un jour, à Charleville ou ailleurs, qui étaient tapis, vous savez, tassés devant le soupirail d'un boulanger et qui regardaient pendant la nuit le boulanger qui préparait le pain et qui étaient là, penchés si fort, que leur culotte crève et que leur chemise tremblote au vent d'hiver. Comment il les appelle ? « Les pauvres Jésus pleins de givre ». Vous croyez que c'est un cœur de pierre qui a dit ça ?

Le mal maintenant. Vous vous rappelez ce sonnet : « Le Mal » ? Il est très beau. Il s'agit de la guerre de 70, bien sûr, et Rimbaud a observé qu'il n'y a pas mal de femmes, de vieilles femmes qui viennent dans les églises pour supplier le Bon Dieu que leur fils ou petit-fils ne meure pas. Et il dit qu'elles mettent dans le tronc « un gros sou lié dans un mouchoir » pour supplier le ciel de protéger l'enfant... « Ramassées dans l'angoisse et pleurant sous leur vieux bonnet noir », dit-il. Ce Rimbaud de 17, 18 ans qui regarde

ces vieilles femmes « ramassées dans l'angoisse et pleurant », ça ne me paraît pas non plus quelqu'un d'insensible.

Dans « Une Saison en Enfer », il y a deux personnages : l'Époux infernal et la Vierge folle. Tout le monde sait que la Vierge folle, c'est Verlaine, parce que, à ce moment-là, on n'osait pas parler d'homosexualité publiquement, et il avait fallu transposer.

Eh bien, la Vierge folle dit, parlant de Rimbaud : « Dans les bouges (de Londres) où nous nous enivrions, il pleurait en considérant ceux qui nous entouraient, bétail de misère. Il relevait les ivrognes dans les rues noires... » Donc, le premier Rimbaud était quelqu'un capable de tendresse humaine.

Les larmes. Ça ne lui ressemble pas, les larmes. Un garçon crispé et rude ; on nous dit — sa sœur — que quand il était à Marseille dans cet hôpital de la Conception où on lui a coupé la jambe, il ne se faisait pas à l'idée qu'il était un amputé et que ce Rimbaud de 37 ans fondait en larmes, enfin, en sanglots.

Alors, j'en concluais autrefois : « C'est le Rimbaud qui n'est plus lui-même, qui maintenant ne sait plus se contenir et qui maintenant s'abandonne à des larmes ». Mais relisez les œuvres, vous apercevrez à plusieurs reprises qu'elles y sont, les larmes. Dans « Le Bateau ivre », vous vous rappelez. « Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes ». Et puis dans « Les Déserts de l'amour » — vous savez que Mauriac s'en est emparé au singulier pour en faire le titre d'un livre : « Le Désert de l'Amour » — mais il y a un texte curieux, bizarre, étrange, très intéressant, inachevé, qui s'appelle « Les Déserts de l'Amour » dans lequel Rimbaud dit : « Vrai, cette fois j'ai pleuré plus que tous les enfants du monde ». Et puis, il y a : « il pleurait en considérant ceux qui nous entouraient, bétail de misère ». Donc, ces larmes dont on croit que le jeune Rimbaud se les interdisait, elles s'étaient aussi.

Vous voyez qu'à cause de ces persistances, ou de ces pré-existances qu'on essaie de retrouver, les deux Rimbaud me paraissent quand même se recoller comme c'était évident quoi ! Quelqu'un ne peut pas se transformer fondamentalement comme on a voulu nous le faire croire.

Alors, notre problème à nous, c'était d'essayer de savoir qui était ce personnage énigmatique.

Eh bien, ce que j'ai à vous dire après cette relecture, une fois de plus, de toute l'œuvre de Rimbaud, c'est qu'il y a une chose qui me frappe, qui me frappe plus avant, c'est l'obsession métaphysique dans l'œuvre de Rimbaud. Quand on dit « métaphysique », vous savez, on peut dire aussi « obsessions religieuses ». Il n'y a qu'à regarder les titres : « Un Cœur sous une soutane », « Le Châtiment de Tartufe », « Les Pauvres à l'église », « Oraison du soir », « Les Premières Communions », « Les Sœurs de charité », « Une

Saison en Enfer ». Tout le temps, tout le temps, ce problème religieux.

Comprenez bien que Rimbaud n'habite pas cet univers désencombré dans lequel vivait Laclos, par exemple, ni un univers réduit à ses apparences comme celui de Théophile Gautier dans « Emaux et Camées ». L'explication qu'on nous en donne et que je crois assez vraie, c'est que Rimbaud est quelqu'un que la question religieuse ne laisse pas tranquille. Quelqu'un pour qui Dieu est un personnage, mais un personnage d'horriblement compétent. Enfin, c'est terrible qu'il soit là. Lorsque Verlaine soi-disant, dans « Une Saison en enfer », dit : « Parle-t-il à Dieu ? » oui, je crois qu'il lui parle en le suppliant de ne pas exister. Alors, qu'est-ce qu'il a contre Dieu ? L'explication banale, c'est que la morale chrétienne est embêtante sur le point de la sexualité.

Je ne crois absolument pas que ce soit la question pour Rimbaud : ceux que Dieu ou la morale chrétienne gênent sur le point de la sexualité s'en tirent soit par le rire de Diderot, soit par les airs penchés et les mines renchériées de monsieur de Vigny. Chez lui, pas du tout ; il ne s'agit pas de cela.

Et quand je pense que ce malheureux Daniel Rops — c'est peut-être un académicien, je devrais parler plus respectueusement — qui a fait un livre sur Rimbaud, nous dit que « Soleil et Chair » qu'il a écrit en 1870 est une pièce remplie de frénésie sexuelle, c'est vraiment qu'il ne l'a pas lue. Si vous lisez « Soleil et Chair », c'est presque attendrissant. Cet écrit par un garçon de seize ans qui vous dit que l'homme à l'origine de l'humanité, enfin l'homme des cavernes sans doute, était chaste et doux. D'où a-t-il tiré cela ? Mais c'est l'image qu'il a. Quant à la femme, l'être de pureté, la mission de la femme ici-bas, serait d'élever l'âme humaine de la prison terrestre à la beauté du jour. On peut dire que c'était noble ; ce n'est pas exactement de la frénésie sexuelle !...

Vous sautez une année, juste une année. « Soleil et Chair », c'est de mai 70 et en mai 71, vous avez « Les Petites Amoureuses » et vous aviez déjà la « Vénus Anadyomène ». J'espère ne pas vous scandaliser en vous rappelant ce que c'est la « Vénus Anadyomène » puisque les derniers vers, c'est pour rappeler qu'elle a un ulcère à l'anus. Et « Les Petites Amoureuses », ce n'est pas autre chose qu'une dérision vociférante jetée sur le corps féminin. Et est-ce que Rimbaud est quelqu'un qui n'approchait pas des femmes, qui était hostile ? Oui, si on en croit « Une Saison en enfer » parce que la « Vierge folle » parle et qu'elle fait parler Rimbaud. Elle lui fait dire : « Je n'aime pas les femmes. » Je n'en suis pas sûr du tout parce qu'il y a des textes de lui antérieurs au grand drame Verlaine, qui semblent indiquer qu'il les aime, enfin qu'elles l'intéressent. Quand par exemple dans « A la Musique » — vous savez, cela se

passé à Charleville ; c'est sur le kiosque où il y a l'orchestre militaire qui joue — il se représente, regardant les filles :

La chair de leurs cous blancs brodés de mèches folles ;
 « je regarde toujours

 — Je reconstruis les corps, »

Mais il y a mieux. Dans « Les Reparties de Nina » qui n'est pas un bon texte — enfin on ne le cite pas souvent ; mais je l'ai relu — dans « Les Reparties de Nina », c'est lui vraisemblablement, Rimbaud, qui raconte ce qu'il a dit à une fille qu'il convoitait, une fille dont il avait envie. Et il lui avait dit — enfin il avait prononcé deux vers que je trouve très beaux et qu'avant de préparer cette conférence, je n'avais jamais vus et ils nous crevaient les yeux :

« Ta poitrine sur ma poitrine,

 Je te parlerais dans ta bouche ; »

C'est tout de même un connaisseur qui parle comme cela !

Alors qu'est-ce qu'il y a donc entre les deux ? Qu'est-ce qui s'est passé pour que ce Rimbaud qui parlait de la femme en disant que sa mission était d'élever l'âme humaine à la beauté du jour et qui ensuite va jeter sous la dérision infecte et infâme, le corps féminin, qu'est-ce qui s'est passé ? Vous savez, c'est un risque que je vais prendre ce soir avec vous. Je vous dis exactement ce que je pense. Peut-être allez-vous me dire que c'est des bêtises.

J'ai l'impression que ce qui lui est arrivé, c'est tout simplement la traversée d'une expérience, la traversée d'une expérience sexuelle. Et je serais incliné à le penser parce que je me suis aperçu qu'il y a deux grands bonshommes de la littérature française du XIX^e qui ont éprouvé à peu près la même chose. C'est Flaubert d'une part et c'est Musset d'autre part. La découverte de la sexualité chez Flaubert, cela a été un sale coup et la découverte de la sexualité chez Musset aussi. Et pour Rimbaud, parce qu'il a une sensibilité particulière, cela a été particulièrement affreux. Quoi donc ? Eh bien, prenons l'histoire de « Mémoires d'un fou » de Flaubert. « Mémoires d'un fou », c'est un texte posthume. C'est un texte d'enfance ou d'adolescence qu'on a publié après sa mort, où Flaubert raconte que quand on se promène la main dans la main avec une fille dont on est amoureux, alors on fait des rêves, on a l'impression qu'on est transporté, que s'ouvre devant nous quelque chose de divin et de ravissant. Et quelque temps plus tard, dit-il, peut-être même un quart d'heure plus tard, on est dans l'alcôve. (Il n'y a plus d'alcôves aujourd'hui, mais en ce temps-là, il y en avait.) On est dans l'alcôve en proie à des spasmes grotesques, disait-il, en poussant des petits cris.

Et puis il y a Musset. Si vous regardez bien les textes de Musset, vous vous apercevez que son père lui avait donné cent sous — c'était le prix — quand il avait eu son bachot, je crois, pour aller s'offrir une prostituée et cela a été une catastrophe. Le petit Musset, lui aussi, vivait dans un théâtre d'illusions et quand il a eu pratiqué cette sexualité, cela a été pour lui une espèce d'écoeurement. Eh bien, pour Rimbaud, j'ai l'impression que c'est cela. C'est un garçon qui, devant nous, vomit de dégoût dans la convulsion de son détrompement. J'ai préparé ma phrase : il vomit de dégoût dans la convulsion de son détrompement. Parce que ce n'est pas comme cela qu'il croyait que cela allait aboutir. Il dit : « Ce n'est que cela ». Je le crois.

Maintenant, il y a un autre texte sur les femmes qui est d'un autre ordre, beaucoup plus grave ; ce n'est plus simplement le refus de dégoût, mais c'est presque une accusation, c'est le texte qui s'appelle « Les Sœurs de charité ». Je vais vous en lire un tout petit passage : (*)

« Le jeune homme, devant les laideurs de ce monde,
Tressaille dans son cœur largement irrité,
Et, plein de la blessure éternelle et profonde,
Se prend à désirer sa sœur de charité.

Mais, ô Femme, monceau d'entrailles, pitié douce,
Tu n'es jamais la Sœur de charité, jamais
Ni regard noir, ni ventre où dort une ombre rousse,
Ni doigts légers, ni seins splendidement formés.

Aveugle irréveillée aux immenses prunelles,
Tout notre embrassement n'est qu'une question. »

Vous savez cela, c'est très beau : « Tout notre embrassement n'est qu'une question ».

Derrière la sexualité, Rimbaud devine une recherche, enfin quelque chose, à travers la sexualité, comme si un secret devait être découvert. A la fin du texte, il y a une espèce de répulsion de la femme et ensuite il y a l'idée : « Non elle est insuffisante, ce n'est pas elle qui m'apportera ce que je cherche. Cette amie, cette amie fraternelle, cette sœur de charité, sûrement pas, ce n'est sûrement pas elle. »

Alors s'ajoute à ce détrompement dont je viens de vous parler, le spectacle de ceux qu'il voit ou qu'il a vus, c'est ce qu'il a vu quand il écrit en juin 71 « Les Sœurs de charité » et qu'il a parlé des leurres de ce monde, vous avez entendu cela, des leurres de ce

(*) Tous les fragments qui suivent sont extraits de Rimbaud, Œuvres complètes, « La Pléiade », Ed. Gallimard.

monde. S'ajoute à ce dégoût, à ce découragement ce qu'il voit d'abord pendant la guerre, pendant la guerre de 70, où il voit le dormeur du val. Car c'est vrai, cette histoire du « Dormeur du Val ». Vous savez qu'il se baladait dans les environs de Charleville et qu'il avait vu un petit soldat français qui avait l'air de dormir, peut-être qu'il s'était sauvé, peut-être qu'il faisait beau, c'était le mois d'août 70 ; il avait la tête dans le cresson, c'était un drôle d'endroit pour attraper un rhume. Et quand Rimbaud s'approche, il s'aperçoit que ce soldat a deux trous rouges au côté. Il se dit : C'est un petit soldat mort, dans un coin, tué par une balle à la guerre. Il voit les vieilles femmes dont je vous parlais tout à l'heure qui viennent supplier le ciel qu'on protège le garçon. Il voit Mézières qui est à côté de Charleville dont il dit — cela, c'est une trouvaille ! — « elle brûlait comme une tortue dans du pétrole. » Toute cette ville de Mézières qui était arrosée d'obus allemands brûlait comme une tortue dans du pétrole...

Il voit ensuite et presque coup sur coup, ce qui va se passer à Paris dans la semaine sanglante (A mon avis, il n'y était pas mais il a été renseigné — et Dieu sait si les journaux en ont parlé — et quand il a vu ce qui arrivait à ces pauvres types de la Commune qu'il avait aimés certainement, il les avait soutenus). Il a vu ce qu'on pourrait appeler la vengeance des possédants, la terreur blanche des nantis ; alors tout flambe en lui. C'est un garçon qui est en proie à une véritable révolte, à une véritable fureur. Une fureur en particulier contre ce Dieu qui permet des choses pareilles. Le texte qui s'appelle « Le Mal », c'est cela. Dieu y est représenté comme une espèce de despote ricanant au-dessus de ce monde couvert de misères — ce cloaque, comme disait Voltaire — de misères et de forfaits. Et ces pauvres vieilles femmes qui donnent un sou qu'elles ont économisé alors que bien entendu le fils sera tué de préférence. Et puis, il y a le bonhomme à la barbe blanche, paraît-il, comme dira Vallès, avec sa robe de chambre bleue qui regarde et qui s'en fout. Alors Rimbaud est en proie à une rage, à une rage contre celui qui y croit. Et il représente « Les Pauvres à l'église ». Il est terrible, ce texte : les pauvres qui sont à l'église « bavant la foi mendicante et stupide ». Et ce même Rimbaud, dans « Les Premières Communions », va parler contre le Christ avec violence : « ô Christ, éternel voleur des énergies ».

Voilà, j'ai essayé d'entrevoir les raisons de cet état d'esprit de fureur du jeune Rimbaud. Regardons-le physiquement, tel que quelques-uns de ses amis nous l'ont décrit. Il y a Forain. Tout à l'heure, je vous avais parlé de Forain qui avait dit : « Rimbaud est à la caserne de Babylone ». Forain, à mon avis, a dû aussi coucher avec Rimbaud. Forain a été à un moment homosexuel et plus tard, le vieux Forain dira : « Rimbaud, c'était un grand chien ». Il était grand, vous savez ; il avait 1,83 m, Rimbaud. Il y a Mallarmé. Lui,

il soigne son style et vous allez voir que ce qu'il dit est clair : « Il semblait une fille du peuple malheureusement poussée avec de grosses mains de blanchisseuse rougies d'engelures. » Et il y avait d'autre part ce visage terrible et si attirant de Rimbaud, ce visage d'ange-démon. Vous savez que Verlaine se demandera toujours : « Est-ce que je dois l'appeler ange ou est-ce que je dois l'appeler démon ? » à cause de ses yeux étonnants qui étaient très bleus avec un cercle plus bleu autour de l'iris, des yeux fascinateurs. Et puis, on a retrouvé il n'y a pas tellement longtemps — c'était en 1946 — un texte d'un de ces bonshommes, de ces poètes de rien du tout, qui s'appelait Valade et qui créa un autre petit poète qui s'appelait Blémont. On a raison d'oublier aujourd'hui et Valade et Blémont, mais il ne faut pas oublier ce que le 5 octobre 71 — il y avait trois semaines à ce moment-là que Rimbaud était à Paris — ce que le 5 octobre 71, Valade écrivait à Blémont. Voilà ce qu'il disait de Rimbaud ; c'est un document direct cela : « Un monde qui vous fascine et qui vous terrifie, plein de puissance et de corruption. » Je vais vous le relire, parce que cela en vaut la peine : « Un monde qui vous fascine et qui vous terrifie, plein de puissance et de corruption. » Quand je lis un texte comme celui-là, je n'ai pas envie de donner raison à Etiemble. Vous comprenez, ce monde plein de puissance, ce n'est tout de même pas le petit bonhomme quelconque, dont Etiemble nous dit que c'est un truqueur qui a essayé de se faire prendre pour plus intelligent qu'à son tour.

Il y a une rage chez ce garçon ; j'ai parlé tout à l'heure de fureur. Voici une citation de lui : « La rage du désespoir m'empporte contre tout, la nature, les objets, moi que je voudrais déchirer. Et puisque c'est cela, la vie, cette ignominie, que le langage même s'emplisse de ce stupre à quoi se résume notre condition. » Connaissez-vous cette lettre — elle est bien célèbre — qu'il a écrite en juin 1872, à Delahaye ? Il l'écrit de Paris, mais il ne veut pas écrire Paris, cela s'appellera « Parmerde ». Le mot « contemplation » devient « contemplastate ». Il voudrait dire qu'il est « absorbé par quelque chose » ; non, il dit : « Je suis absorculé ». Enfin, vous voyez tous les termes qu'il peut mettre afin de rendre plus ignoble son propos.

La Commune. Que je vous dise toute ma pensée là-dessus. D'abord nous avons les preuves qu'il était de leur côté ; il y a le « Chant de guerre parisien », il y a « Les Mains de Jeanne-Marie », il y a « L'Orgie parisienne ou Paris se repeuple ». Laissez-moi vous lire ceci. Il s'agit des Mains de Jeanne-Marie :

« Remuant comme des fournaies,
Et secouant tous ses frissons,
Leur chair chante des Marseillaises
Et jamais des Eleisons. »

Ou encore :

« Elles ont pâli, merveilleuses,
 Au grand soleil d'amour chargé,
 Sur le bronze des mitrailleuses
 A travers Paris insurgé. »

Il y a ce texte qui s'appelle « L'Orgie parisienne » dont je vous lis au moins un petit passage :

« Quand tes pieds ont dansé si fort dans les colères,
 Paris ! quand tu reçus tant de coups de couteau,
 Quand tu gis, retenant dans tes prunelles claires
 Un peu de la bonté du fauve renouveau,

O cité douloureuse, ô cité quasi morte,
 La tête et les deux seins jetés vers l'Avenir
 Ouvrant sur ta pâleur ses milliards de portes,
 Cité que le Passé sombre pourrait bénir ;

Corps remagnétisé pour les énormes peines,
 Tu rebois donc la vie effroyable ! tu sens
 Soudre le flux des vers livides en tes veines,
 Et sur ton clair amour rôder les doigts glaçants !

... ..
 Quoique ce soit affreux de te revoir couverte
 Ainsi ; quoiqu'on n'ait fait jamais d'une cité
 Ulcère plus puant à la Nature verte,
 Le Poète te dit : « Splendide est ta Beauté ! »

L'orage (*) te sacra suprême poésie ;
 L'immense remuement des forces te secourt ;
 Ton œuvre bout, la mort gronde, Cité choisie !
 Amasse les strideurs au cœur du clairon lourd.

Le Poète prendra le sanglot des Infâmes,
 La haine des Forçats, la clameur des Maudits ;
 Et ses rayons d'amour flagelleront les Femmes.
 Ses strophes bondiront... »

Bon, c'est d'accord ; il est pour eux, exaspéré contre Thiers, enfin contre ceux qui ont fait la semaine sanglante. Mais alors il y a le problème dont je vais vous donner ma solution, le problème du « Cœur volé ». « Le Cœur volé » est un texte qu'il n'a pas daté, qu'il a envoyé à Demeny en juin 71, et vous savez que la semaine sanglante se situe du 21 au 28 mai 71. Dans l'édition de « La

(*) C'est-à-dire : la Commune.

Pléiade », on date le poème entre crochets de mai 71. Entre crochets, cela veut dire : date probable, date supposée. Qu'est-ce que « Le Cœur volé » ? Laissez-moi vous lire deux petits passages :

« Mon triste cœur bave à la poupe,
 Mon cœur couvert de caporal
 Mon triste cœur bave à la poupe
 Sous les quolibets de la troupe
 Qui pousse un rire général.

... ..

Ithyphalliques et pioupiesques,
 Leurs quolibets l'ont dépravé.
 Au gouvernail on voit des fresques,
 Ithyphalliques et pioupiesques. »

Voyons un peu ce que cela peut signifier tout cela. Il y a Rimbaud qui serait à la poupe d'un bateau. Quel bateau ? Il y a Rimbaud qui fume du caporal. Qu'est-ce que c'est du caporal ? C'est du tabac de troupe. Alors je crois être conduit à supposer que le poète Arthur Rimbaud, parlant de Paris, se souvient du blason de Paris qui est le bateau que vous savez : « Fluctuat nec mergitur ». Il était sur ce bateau et bave à la poupe, c'est-à-dire qu'il vomit parce que son cœur est brouillé et couvert de caporal, parce qu'il n'était pas habitué à ce tabac de troupe, ou peut-être parce qu'il ne fumait pas quoiqu'il se vantât de fumer la pipe. Et puis il y a des quolibets de la troupe — le mot est bien là : la troupe — la troupe qui pousse un rire général, on se moque de lui. Alors mon interprétation, c'est qu'il avait rejoint à un moment les gaillards de la Commune, les gardes nationaux de la Commune. Si j'avais à vous faire un exposé sur la Commune — cela viendra peut-être plus tard, si Dieu me prête vie — je vous dirais que tout n'est pas beau ; certes pas. Parmi les 200.000 gardes nationaux, il y en avait peut-être 10.000 qui étaient des gars qui voulaient se battre pour une certaine idée. La plupart des autres touchaient surtout la solde de 1,50 Fr. C'était cela qui leur permettait de vivre et ils n'auraient désiré qu'une chose, c'est qu'il n'y ait plus de lock-out patronal et qu'ils puissent rentrer gagner cent sous par jour à l'usine. Mais les usines étaient fermées. Alors ils ont vu arriver un petit gars qui arrivait de Charleville et probablement plein d'espoir, enfin, les yeux enivrés de rêves, et qui disait : « Je viens me battre pour vous ! ». Ils se foutaient de lui. « Ithyphalliques et pioupiesques » : ils faisaient des dessins sexuels et puis de grosses plaisanteries énormes, ils se moquaient du petit Rimbaud. Et Rimbaud est là, malheureux comme tout. Il appellera cela : « Le Cœur volé ». « Je leur avais apporté mon cœur à ces gaillards-là, eh bien, ce

n'est pas la peine que je reste avec eux ». Et on sait que les 13 et 15 mai — je vous en parlerai — il y a deux lettres de lui extrêmement importantes, l'une à Izambard, l'autre à Demany, des 13 et 15 mai ; il est à Charleville ; ce n'est pas du tout la Commune et la semaine sanglante va commencer le 21 mai. Et dans la lettre à Paul Demeny, il dit : « Peut-être que dans huit jours je serai à Paris ». Oh non, il n'y sera pas puisque la Commune sera morte déjà dans huit jours.

Donc comme je crois, d'après le témoignage de Forain et d'après « Le Cœur volé », je crois qu'il a été à la caserne de Babylone, et comme je sais qu'il n'était pas à Paris les 13 et 15 mai, j'en conclus qu'il a été soldat de la Commune puisqu'il a déserté et qu'il est parti parce qu'il a trouvé qu'on se moquait de lui. Ce n'était pas la peine.

Et savez-vous que ce qu'on appelle, nous, « Le Cœur volé », dans le manuscrit envoyé à Demeny, cela s'appelait « Le Cœur du Pitre ». C'est lui qui se fait l'impression d'être un pitre. Il a cru à cela, il a essayé de s'engager, d'essayer de travailler pour une idée qui lui paraissait grandiose et après tout « tu n'étais qu'un pitre, les copains se foutaient de toi ». Et la fin, c'est : « Comment agir, ô cœur volé ? » Comment agir ? Donc son idée lui reste toujours, donc ces gars avaient raison. Mais ce n'est pas comme cela qu'il faut faire. Comment agir ? Il faut trouver autre chose ; il a envie d'agir. Vous avez bien vu dans ce que je vous ai lu tout à l'heure dans « Paris se repeuple » qui est écrit après la semaine sanglante, qu'on le voit fou de rage contre ce qui se passe, qu'il représente Paris comme une femme avec les deux seins tendus vers l'avenir et ouvrant la route du progrès. Il est de ce côté-là, il est pour eux, mais comment faire ? Et je crois qu'il a mauvaise conscience en même temps. Il se dit : « Je n'ai pas été brillant dans cette affaire ; j'aurais dû rester avec ceux qui se battaient ». Il y en avait, même si je vous ai cité un chiffre excessif en vous disant que sur 200.000, il n'y en avait que 10.000. Il y avait le 101^e bataillon qui remontait tout le temps sur le front, si on peut dire. En fait, il se faisait hacher. Il y avait des femmes comme Louise Michel. Et puis il y avait des gars comme Vallès et comme Varlin qui n'étaient pas ignobles. Mais Rimbaud n'a pas eu de chance : il a vu ces types de la caserne de Babylone, qui devaient en avoir plein le dos, qui étaient des tire-au-flanc et qui essayaient de ne pas se battre. Alors tout cela compte, vous savez. Cette fureur contre Dieu, cette horreur des femmes, cette déconvenue de la Commune le préparent à ce qui va arriver maintenant et que vous savez bien : sa liaison avec Verlaine.

Rimbaud avait-il fait des expériences homosexuelles ? Je n'en sais rien. Verlaine en avait fait très certainement, car Verlaine avait

tout essayé. Mais qu'est-ce que Rimbaud apporte dans cette aventure ? C'est ce que nous voudrions essayer de comprendre ensemble.

D'abord il est certain que Verlaine a été épaté — si je peux employer un langage vulgaire — par ce que Rimbaud lui a envoyé. Vous savez comment cela s'est passé. D'abord il y a un nommé Bretagne, qui était un agent des contributions indirectes à Charleville, qui connaissait donc Rimbaud. Bretagne, pour des raisons que j'ignore, connaissait Verlaine et Bretagne a écrit à Verlaine en lui disant : « Tu sais, j'ai mis la main sur un gars étonnant ». Et comme Bretagne était personnellement homosexuel et qu'il savait que Verlaine avait ces goûts également — il était bivalent, vous savez, Verlaine — il savait que les beaux garçons lui plaisaient aussi. Alors Bretagne lui dit : « Je vais t'envoyer, je vais essayer de persuader un gars qui te plaira à tous égards. Côté talent, c'est quelqu'un ; et puis, d'autre part, tu verras que c'est un beau garçon, très séduisant ». Voilà Bretagne qui persuade le petit Rimbaud d'envoyer des textes à Verlaine. Verlaine va en recevoir plusieurs et je vais vous en lire un tout entier parce qu'il est court. C'est un des textes que je vous demande pardon de vous lire, parce que vous les connaissez : on va les revoir vivre, peut-être. Et puis je vous lirai un petit morceau du « Bateau ivre » parce que c'est parmi les textes que Verlaine a reçus en plein cœur, vous voyez ; il ne s'attendait pas à cela. On dit un petit poète de province qui n'est pas mal qui m'envoie des textes, Verlaine savait ce que c'est que le talent littéraire, il pouvait discerner. Eh bien, quand il lit ce que je vais vous lire, il se dit qu'il est en présence d'un gars qui n'est tout de même pas ordinaire.

A propos de Verlaine — parce que je n'en parlerai pas autrement ce soir — je voudrais vous lire quelque chose que j'ai trouvé la semaine dernière dans une lettre tout à fait inconnue de Paul Claudel, écrite à Francis Potier, qui est un juif qu'il connaissait, une lettre d'adolescent, 1891, où il y a une extraordinaire trouvaille de style au sujet du sens de la poésie chez Verlaine. Et, quoique ce soit un tout petit peu en dehors du sujet, la chose est tellement belle, enfin elle m'a paru tellement jolie, qu'il faut que je vous le dise. Claudel a écrit deux poèmes sur Verlaine ; il a fait une conférence très remarquable sur Verlaine, qu'il a publiée dans « La Revue de Paris » en 1938 et il avait oublié probablement en 38, ce qu'il avait écrit à ce Potier, à propos du vers de Verlaine, du vers où il disait : « C'est fragile et allumé comme un coquelicot dans le brouillard ». Je trouve que c'est étonnant : un coquelicot dans le brouillard pour définir le vers de Verlaine, c'est absolument admirable. C'est pour vous dire que Claudel était absolument capable de sentir la puissance poétique de Verlaine et que Verlaine, en effet, il s'y connaissait. Eh bien, Verlaine va recevoir d'un garçon dont il sait qu'il a 16 ans, vous m'entendez, qu'il a 16 ans, ceci :

« Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
 La blanche Ophélie flotte comme un grand lys,
 Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...

... ..

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
 Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir.
 Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
 Murmure sa romance à la brise du soir.

Le vent baise ses seins et déploie en corolle
 Ses grands voiles percés mollement par les eaux ;
 Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
 Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;
 Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
 Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile ;
 — Un chant mystérieux tombe des astres d'or. »

Vous savez, pour un gars de 16 ans, même s'il y avait quelques imitations, quelques pastiches d'autrui, ce n'était pas mal.

Et puis surtout, il y a « Le Bateau ivre ». Je n'ai pas le temps de vous le lire tout entier et d'ailleurs André Breton nous gêne beaucoup, parce qu'André Breton a dit : « Se référer au « Bateau ivre », c'est un signe infaillible de vulgarité ». Parce que pour Breton, ce n'étaient que « Une Saison en enfer » et « Les Illuminations » qui comptaient. Alors, je vous lis deux ou trois petits morceaux, peu, mais enfin, pour vous, pour que vous vous représentiez ce que peut connaître Verlaine quand brusquement il reçoit en pleine figure ces textes-là d'un inconnu dont on lui dit ensuite : « Il n'est pas mal à tous égards », et dont on affirme et c'est vrai, qu'il n'a que 16 ans :

« Comme je descendais des Fleuves impassibles,
 Je ne me sentis plus guidé par les haleurs.. »

... ..

« Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes
 Et les ressacs et les courants : je sais le soir,
 L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
 Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir !

... ..

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
 Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs,
 La circulation des sèves inouïes,
 Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs !

Je regrette l'Europe aux anciens parapets !
 J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles
 Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur !
 — Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t'exiles,
 Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ? —

Mais, vrai, j'ai trop pleuré. Les Aubes sont navrantes.
 Toute lune est atroce et tout soleil amer :
 L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
 O que ma quille éclate ! O que j'aille à la mer !

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
 Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
 Un enfant accroupi plein de tristesses, lâche
 Un bateau frêle comme un papillon de mai. »

Il y a là quelque chose et je comprends que Verlaine ait eu le souffle coupé. Il s'est dit : « Qu'est-ce que c'est que ce gars ? » Il a vu le gars et cela lui a fait un coup affreux, vraiment affreux. Quand il a été arrêté à Bruxelles, après le coup de revolver dont je vous parlerai, on a saisi sur lui divers textes impubliables que j'ai pu voir à la Bibliothèque royale. Mais si vous voulez, je crois que n'importe qui, puisqu'on me les a montrés, pourrait les lire à la Bibliothèque royale.

Verlaine qui a écrit, qu'on avait trouvé sur lui, après son arrestation, un texte qu'il avait dû montrer à Rimbaud :

« Je suis élu, je suis damné. Un grand souffle inconnu m'entoure. O terreurs — parce domine. »

Rimbaud va se comporter d'une manière diabolique avec Verlaine. Il sait qu'il a Verlaine à sa dévotion, Verlaine est possédé par lui, Verlaine ferait n'importe quoi pour lui, pour ne pas lui déplaire. Et voilà que Verlaine, le 30 octobre 1871 — et c'est en septembre qu'ils sont devenus amants — le 30 octobre 71 un petit enfant vient au monde, c'est le petit Georges Verlaine. Alors Rimbaud a peur que Verlaine ne se détache de lui et il se met à tourner en dérision les nobles sentiments de paternité qui risquaient de naître dans le cœur de Verlaine. Il empêche Verlaine d'être gentil pour sa femme nouvelle-accouchée et pour le petit enfant. Et savez-vous ce qu'il va devenir Georges Verlaine ? Il mourra en 1925, chef de gare d'une station de métro à Paris, dans une crise de délirium tremens. Eh bien, ce petit enfant, Rimbaud le déteste parce qu'il a peur que Verlaine ne s'attache à lui. Alors les deux textes que nous avons, des textes capitaux, c'est dans « Les Illuminations » le texte qui s'appelle « Vagabond » et dans « Une Saison en enfer » celui qui s'appelle comme vous le savez : « Vierge folle — L'Époux Infernal ».

Dans « Les Illuminations », c'est très court ; il y a simplement ceci : « Et presque chaque nuit, aussitôt endormi, le pauvre frère se levait, la bouche pourrie, les yeux arrachés, — tel qu'il se rêvait ! — et me tirait dans la salle en hurlant son songe de chagrin idiot. »

C'est donc que Verlaine était plein de remords, qui se dit : « J'ai plaqué ma femme, j'ai fait une chose terrible, j'ai abandonné ce petit enfant. » Et qui ne pouvait pas se séparer de Rimbaud, alors il essayait de s'endormir et avait un cauchemar. Il se voyait lui-même, tel que son visage devrait être pour correspondre à son âme, c'est-à-dire avec une bouche pourrie, des yeux arrachés. Et il venait réveiller ce Rimbaud qui dormait pour lui hurler aux oreilles son songe de chagrin idiot. Et Rimbaud termine en disant : « et nous errions (...) moi pressé de trouver le lieu et la formule. »

Cherchant « le lieu et la formule », qu'est-ce que cela veut dire ? Dieu sait si j'ai tourné autour de cela pendant 50 ans : chercher « le lieu et la formule » ! Je pense qu'il faut se référer à la fameuse lettre écrite à Paul Demeny le 15 mai 1871 et que l'on a appelée « la lettre du voyant », dont je vais vous lire le passage principal. Cette lettre si importante du point de vue biographique prouve que le 15 mai 71, pendant la Commune, Rimbaud n'était pas du tout avec les Communards ; il était à Charleville.

« Le Poète se fait « voyant » par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. » Vous avez bien entendu, dérèglement volontaire, raisonné, dérèglement de tous les sens.

Et « il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le suprême Savant ! — Car il arrive à l'« inconnu » ! (...) Et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innommables. »

Alors cela voudrait dire une ascèse très volontaire, très délibérée dans l'ignominie, une espèce de voyage au bout de la nuit, avec l'idée qu'il y a un bout de la nuit et qu'à ce bout de la nuit, le tunnel débouche sur une illumination ; qu'il verra des choses. Et vous savez — cela, c'est incontestable — que Rimbaud a essayé des stupéfiants, ce qu'on pouvait avoir de stupéfiants à l'époque : c'est-à-dire un peu de hachisch. Et il a pris peur. Car je crois que je peux dire que la phrase de « Une Saison en enfer » que vous connaissez et que je vais vous répéter, c'est la frousse, c'est la peur, c'est l'effroi de Rimbaud devant la route sur laquelle il était avec le hachisch, avec la pratique des stupéfiants.

« Et par une route de dangers, ma faiblesse me menait aux confins du monde et de la chimérie, patrie de l'ombre et des tourbillons. »

Il va nous dire encore, à propos de Verlaine, ces mots affreux : « J'ai aimé un porc. » Je crois, moi, qu'il ne l'a jamais aimé. Ver-

laine l'a profondément aimé, vous savez, pas seulement profondément désiré, mais profondément aimé. Je vous en parlerai encore en finissant. Verlaine a été ébloui, transporté par Rimbaud. Il y avait chez Verlaine à l'égard de Rimbaud, une tendresse inouïe. Vous comprenez, il était capable de tout faire pour lui faire plaisir parce que c'était un de ces merveilleux amours qui sont accompagnés d'admiration. Il avait une admiration immense, Verlaine, pour Rimbaud. Quant à Rimbaud, qu'est-ce qu'il fait ? Les dents serrées il s'obligeait à faire des choses qui peut-être l'écœuraient, mais c'était cette route-là qu'il devait prendre, la route du contre-Dieu. De tout ce que sa mère lui avait mis dans la tête, surtout pas cela. Aller dans la direction interdite, parce que, peut-être, son interdiction débouche sur une lumière. Et en même temps, dans une des deux fameuses lettres dont je vous parle, des 13 mai et 15 mai, c'est là qu'il y a le texte si mystérieux : « Je est un autre », vous vous rappelez. « Je est un autre ». Qu'est-ce que cela veut dire, cela ? Il faut bien se placer dans le contexte comme je l'ai fait, il faut bien lire. Il venait de dire à Izambard — un peu pour épouvanter son maître, vous savez — :

« Je me fais cyniquement entretenir. Je m'encrapule le plus possible. Je retrouve d'anciens camarades de collège. Tout ce que je peux inventer, en paroles ou en actes, de bête, de sale et de mauvais, je le leur livre afin qu'ils me paient en bocks et en filles. » Attention ! j'ai cru pendant longtemps que « filles », cela voulait dire des filles pour faire l'amour. Non ; il paraît — et Etienne me semble l'avoir démontré — que les mots « fille » et « fillette » dans le Nord signifient un verre de bière plus grand qu'un bock. Le problème de la sexualité n'est pas posé là. C'est après avoir employé ce vocabulaire : « bête », « sale », « mauvais » qui est un vocabulaire parfaitement terrifiant, que Rimbaud dit pour se disculper, pour ainsi dire : « Je ne suis pas du tout responsable. Je ne devrais pas dire : « Je pense », je devrais dire « On ne pense pas » car : je est un autre. » Je crois que c'est très important de rétablir le texte dans son contexte, à savoir de dire qu'au moment où il dit : « Je est un autre », c'est quand il vient de dire « Ce que je fais est bête, sale et mauvais ». Une tentative de plaidoyer, si vous voulez, oui, de plaidoyer qu'il est en train de faire.

Ce même Rimbaud que nous sommes en train de regarder de près et avec son Verlaine, vous savez comment cela va se terminer ? De la manière la plus misérable.

Rimbaud va être plaqué par Verlaine. Les 4 et 5 juillet 73, il est resté seul à Londres où il vivait avec Verlaine ; Verlaine l'entretenait, le faisait vivre. Il avait dix ans de plus que lui, il avait de l'argent. Oui, dix ans de plus que lui et il avait de l'argent, Rimbaud n'en avait pas. Et voilà Verlaine qui part avec l'idée qu'il faut tout de même qu'il retrouve sa femme. Il y a, au féminin, dans

« Une Saison en enfer », une phrase qu'il faut que vous rétablissiez au masculin, c'est la « Vierge folle » qui parle :

« J'ai été sérieuse, jadis (...) j'ai oublié tout mon devoir humain pour te suivre ». Oui, c'est exactement ce qui s'est passé, ce qui est arrivé, puisqu'ils étaient mariés, bon jeu, bon argent. Quand Verlaine s'est marié, il voulait vraiment avoir un foyer et des enfants. « J'ai été sérieux jadis et j'ai quitté tout mon devoir humain (donc ma femme et mon gosse) pour te suivre ».

Verlaine qui est bouleversé de remords se dit : « Bon, il faut que je tâche de retrouver Mathilde ». Alors, il revient à Bruxelles ; il demande à sa mère d'essayer de retrouver sa femme. Sa femme ne voudra pas, mais Mme Verlaine mère est là, et Rimbaud qui se trouve plaqué — il n'a plus d'argent — écrit deux lettres hideuses, oui, hideuses. Il faut les lire, ces lettres ! L'année dernière, Jean Chauvel, mon ancien chef, qui était Ambassadeur à Berne, a publié chez Fayard, je crois, un Rimbaud qui n'est pas mal. Eh bien, M. Chauvel dit : « Ce sont des lettres de putain, ces deux lettres ». Ça, c'est vrai. Rimbaud dit : « Tu sais, il ne faut pas me plaquer comme ça, j'étais gentil. Je te promets, si tu reviens, tu verras tout ce que je te ferai et je serai ... Ah, non, non, non, il ne faut pas m'abandonner comme ça ». Abominable ! Enfin, c'est très très triste, ces lettres. Et c'est le même monsieur qui avait écrit « Le Grand Malade », « Le Grand Maudit » et « Le Suprême Savant ».

Toujours est-il que le coup de revolver va avoir lieu, vous le savez presque ... enfin, oui, il y a deux coups de revolver, et puis il y allait avoir un troisième coup de revolver.

Il y avait Mme Verlaine, pas tellement vieille, enfin, Mme Verlaine, la maman Verlaine qui était dans une chambre ; il y avait Verlaine et Rimbaud dans une autre chambre de l'Hôtel Liégeois, chez vous, à Bruxelles. Verlaine avait quand même fait venir Rimbaud, parce qu'au fond, il ne pouvait pas se passer de lui. Il s'est enivré en se disant : « Je suis en train de faire une folie ; il ne fallait pas que je le fasse venir. Et puis, ma femme ne veut pas venir non plus ». Et poussé à la fois par l'ivrognerie et par le délire, parce qu'il ne sait plus où il en est, il tire un premier coup de revolver sur Rimbaud qui a le bras traversé, vous le savez, puis un deuxième coup de revolver et la balle se perd dans le plancher. Le bruit a attiré Mme Verlaine qui dit : « Qu'est-ce que c'est ? » Et Rimbaud se plaint : « Regardez ce qu'il m'a fait ». Enfin vous connaissez l'histoire. Il va à un hôpital ici à Bruxelles, il demande à ce qu'on lui enlève sa balle. On lui dit : « Oui, c'est possible, Monsieur. Mais enfin, installez-vous ». Mais lui, il ne veut pas s'installer, il veut repartir tout de suite ; il demande vingt francs à Mme Verlaine pour reprendre le train et rentrer à Charleville se faire soigner par sa mère. Et place Rouppe, ce n'est donc pas loin — si je ne me trompe — de la gare du Midi, ils étaient à marcher

tous les trois, Mme Verlaine, Verlaine et Rimbaud qui marchaient dans la direction de cette gare, puisque Mme Verlaine avait donné les vingt francs nécessaires à Rimbaud pour prendre le train. C'est à ce moment-là que Verlaine, saisi d'une nouvelle crise se dit : « Ce n'est pas possible ; il va s'en aller ; il ne veut plus me voir. Et puis, il est furieux contre moi parce que je lui ai tiré une balle dans le bras ». Alors il fait quelques pas en courant, la main dans sa poche où il avait son revolver. C'est comme dans un film de gangsters, vous savez : il veut tirer à travers son vêtement parce que c'est en pleine rue, il y a des flics, on ne peut pas sortir son revolver. C'est à ce moment-là que Rimbaud prend peur. Et comme il y avait un agent qui était là, réglant peut-être déjà la circulation, Rimbaud se précipite vers cet agent et lui dit : « Ce type veut me tuer. Regardez, il a un revolver. Il m'a déjà foutu une balle dans le bras ». Et Verlaine se fait arrêter par les flics sur la dénonciation de Rimbaud. Attention ! faites bien attention : déjà premièrement, le 4 juillet, il y a quelques jours, Rimbaud s'était conduit d'une manière sordide et il savait bien qu'il se conduisait de manière sordide en écrivant les deux lettres gémissant : « Reviens, fais-moi venir, donne-moi de l'argent, je ferai ce que tu voudras, je serai charmant. » Et maintenant, le grand malade, le grand criminel, suprême savant et maudit, quand il tremble pour sa carcasse, à cause d'un homosexuel ivrogne, il appelle les flics à son secours. Il y avait de quoi le dégriser, vous comprenez, le dégriser.

Alors je comprends qu'il ait écrit dans « Une Saison en enfer » : « Moi, moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol (...) avec la réalité rugueuse à étreindre. » C'est peut-être cela, l'explication dernière du sens de cette « Saison en enfer » que je vais essayer de cerner avec vous. Elle est datée, « Une Saison en enfer », d'avril-août 1873. Et je ne sais pas si vous savez la date du coup de revolver, c'est le 10 juillet 73.

Au centre de la « Saison en enfer », il y a eu cette aventure affreuse. Rimbaud écrit dans le brouillon, pas dans le texte définitif, de « Une Saison en enfer » : « Je hais maintenant les élans mystiques et les bizarreries de style. Maintenant je puis dire que l'art est une sottise. » Je vous répète parce que c'est important : « Je hais maintenant les élans mystiques et les bizarreries de style. Maintenant je puis dire que l'art est une sottise. » Mais le même bonhomme qui dit que l'art est une sottise et qui hait les bizarreries de style, va tout de même terminer « Une Saison en enfer » après le coup de revolver du 10 juillet, puisqu'il la termine au mois d'août. Pourquoi ? Il y a plusieurs hypothèses.

Il y en a une d'abord que je crois importante. Sa mère lui disait toujours depuis deux ans : « Mais qu'est-ce que tu fais avec ton monsieur Verlaine ? ». Elle était bien loin de deviner les choses ! Elle se disait : « C'est un professeur ; il sait l'anglais ; il donne

des conseils à mon garçon ». Elle ne savait pas qu'il lui donnait d'autres conseils. Et alors, Rimbaud veut prouver à sa mère qu'il a fait quelque chose : « Verlaine, il m'a appris à écrire. Tu vois, maman : je viens de publier un bouquin ». Car vous savez qu'il a fait imprimer sa « Saison en enfer ». Mais elle ne sera pas publiée parce qu'il n'a pas pu payer l'imprimeur. Je crois qu'il a terminé « Une Saison en enfer » comme une espèce de témoignage de création : « Tu vois, maman, j'ai fait cela ». Il y a cela.

Et j'irai plus loin, moi. Je crois que quand il va se relire après le coup de revolver qui est tout de même une commotion, il a eu un moment où il n'écrivait plus. Quand il a relu ce qu'il avait déjà écrit de « Une Saison en enfer », j'ai l'impression que Rimbaud lui-même s'est dit : « C'est assez singulier, ce texte ». Comme je ne crois pas du tout à l'explication d'Etiemble qui prétend que Rimbaud est un truqueur et qu'il invente des mots, je crois peut-être que c'était un garçon qui s'était senti dicter le texte et que ce texte n'est pas de lui-même. Il dit, mais cela, c'est étonnant. Le fait est que si vous réfléchissez avec moi à « Une Saison en enfer » et aux mots qui sont dans « Une Saison en enfer », ils sont inouïs quand on sait la suite. « Je ne vieillirai pas », dit Rimbaud. Vous savez qu'il va mourir à 37 ans. « ... les climats perdus me tanneront ». Il ne pouvait pas se douter à ce moment-là qu'il irait en Ethiopie et si vous avez vu des photos de ce qu'il est quand il revient d'Ethiopie, on peut dire qu'il est tanné. « Les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds. » Il a écrit cela. Vous savez qu'on lui a coupé la jambe et que quand Isabelle, sa sœur, est venue près de lui, il a été intolérable : il est « un féroce infirme ». Isabelle dit à sa mère : « Il n'est pas possible ; il insulte tout le monde ; il dit que les religieuses couchent avec les infirmiers ; il dit que suis une salope ». Bon. « Les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds » : il a écrit cela.

Sur son lit d'hôpital, l'odeur de l'encens lui est revenue si puissante. Il écrit en 73 ce qui va lui arriver en 91... Sur son lit d'hôpital, à l'hôpital de la Conception, à Marseille, l'odeur de l'encens, il va faire venir l'aumônier. Avouez que c'est un drôle de bouquin. Antonin Artaud disait : « Je crois quant à moi aux aérolithes mentaux ». Eh bien, je suis prêt à appeler « Une Saison en enfer » un aérolithe mental.

Vous me demanderiez maintenant de vous résumer « Une Saison en enfer » que je ne pourrais pas. C'est le texte le plus anti-cartésien que je connaisse. Pour employer une image contemporaine, je vous dirai que Rimbaud me fait penser à un gars qui aurait une caméra contre son cœur et qui enregistrerait au fur et à mesure, les mouvements les plus contradictoires. Car si vous essayez de lire « Une Saison en enfer », de lire ligne à ligne, vous allez voir que tout le temps, il se dément, il dit le contraire. Mais il y a quelque chose

de certain, c'est que les fameux élans mystiques dont il ne veut plus, ils y sont, les élans mystiques. Et même chez le Rimbaud d'après la Commune, puisqu'il y a des textes de 71, on s'aperçoit très curieusement, de la manière qui me surprend moi-même, non pas qu'il a une obsession anti-religieuse — elle est là depuis toujours, l'obsession anti-religieuse — mais quelque chose qui n'est plus du même ordre. Ainsi connaissez-vous « Honte » ? On l'a classé le dernier — il est de 72, je crois — ce petit poème qui s'appelle « Honte ». Vous voyez déjà le titre : « Honte ». C'est à peu près ceci : tant qu'on ne t'aura pas tué, mon vieux, tu seras une espèce d'hyène, une bête puante.

« Qu'à sa mort pourtant, ô mon Dieu !
S'élève quelque prière ! »

C'est dans le texte. C'est Rimbaud 72 qui dit cela : « Je suis une espèce d'hyène et quand je mourrai... ». Bon.

Et puis, dans « Les Déserts de l'amour », dans une espèce de préambule, « Il faut sincèrement désirer que cette Ame, égarée parmi nous tous, et qui veut la mort, ce semble, rencontre cet instant-là des consolations sérieuses et soit digne. »

Autre texte assez mystérieux qui s'appelle « Crimen amoris ». Pourquoi mystérieux ? Parce qu'on se demande dans quelle mesure c'est de Verlaine ou c'est de Rimbaud. Il est possible que c'était un texte écrit en collaboration. « Crimen amoris », vous avez compris le sens, c'est un crime d'amour. C'est un crime d'amour que de faire l'amour entre hommes. Eh bien, il est question du Christ et ce n'est plus le Christ éternel voleur des énergies. Dans « Crimen amoris », ce Christ qui crut bien faire, bien entendu, il s'est gouré. Ce Christ qui crut bien faire, ce n'était plus déjà la dénonciation. Parallèlement à « Une Saison en enfer », puisqu'on a retrouvé des manuscrits au dos, enfin oui un brouillon, au dos d'un texte de la « Saison en enfer » : trois textes en marge de l'Évangile de saint Jean. On en connaissait un depuis très longtemps : « La piscine de Beth-Saïda ». En 1948, M. Matarasso a retrouvé deux textes de Rimbaud qui sont comme des enluminures. Vous savez que Verlaine l'a dit — le mot « Illuminations » est anglais, et veut dire « gravures colorées », enluminures. Eh bien, des trois enluminures qui sont tirées de saint Jean, l'une commence par les mots « A Samarie », la deuxième par « L'air léger et charmant de la Galilée », la troisième par « La piscine de Beth-Saïda, la piscine des cinq galeries » et c'est écrit parallèlement à Une Saison en enfer ».

Dans « Le Cœur du Pitre » ou « Le Cœur volé » dont je vous parlais tout à l'heure, il y a deux vers qui sont très curieux :

« O flots abracadabrantésques,
Prenez mon cœur, qu'il soit lavé. »

Ces flots sur lesquels circule le bateau au bout duquel il est là à vomir, comme si les flots avaient un pouvoir de purification ou de libération : « O flots, prenez mon cœur ... » Et rappelez-vous, je vous le dis tout de suite, dans « Une Saison en enfer » : « Sur la mer, que j'aimais comme si elle eût dû me laver d'une souillure, je voyais se lever la croix consolatrice ». Et dans « Le Bateau ivre », d'abord je n'avais pas remarqué, l'ayant cependant si souvent lu :

« Sans songer que les pieds lumineux des Maries,
Pussent forcer le mufle des Océans poussifs. »

C'est certainement Marie la Vierge, vous savez, c'est Stella Matutina, Maria. Victor Hugo dit : « C'est un mot étrange qui signifie à la fois Marie et les mers », les océans quoi ! Eh bien, quand Rimbaud parle dans « Le Bateau ivre » des pieds lumineux des Maries sur le mufle des océans, c'est comme si à l'intérieur de ce bateau ivre, révolté, il y avait le commencement d'une prière.

Alors, voyons encore où ils sont, les élans mystiques dans « Une Saison en enfer ». « J'ai reçu au cœur le coup de grâce (...), Le chant raisonnable des anges s'élève du navire sauveur. (...) Le Bonheur ! Sa dent, douce à la mort » (J'ai hésité, mais je suis sûr maintenant du sens : « mortellement douce, quoi ! et tellement douce qu'on a envie de mourir » « ... m'avertissait au chant du coq —, ad matutinum, au Christus venit » (quand pour les hommes forts le Christ vient).

Voilà Rimbaud qui écrit ça dans « Une Saison en enfer ». C'est le même qui a dit : « Le Christ est le voleur des énergies ». Et puis ceci : « La vérité, qui peut-être nous entoure avec ses anges pleurant (...) O pureté ! pureté ! C'est cette minute d'éveil qui m'a donné la vision de la pureté ! — Par l'esprit on va à Dieu ! Déchirante infortune ! » Et le titre, c'est : « L'impossible ».

Vous voyez, tout ça, ce sont des rêves, comme si — je vous dis toute ma pensée — comme si Rimbaud était un gars qui était exaspéré d'avoir été formé dans le christianisme. Comme s'il en voulait à sa mère d'avoir mis sur lui cette marque mortelle du baptême, comme s'il s'était dit : « Elle m'a fait sucer un sein parce qu'il y avait du christianisme dedans », comme il se peut que Rimbaud se disait : « On m'a fichu dans une cage qui m'a rendu difforme, la cage chrétienne. Est-ce que je pourrai m'en délivrer ? Si je pouvais aller vers ces îles perdues » — dont on parlait encore à ce moment-là. Et il savait déjà qu'il n'y avait plus d'îles perdues, puisqu'il dit, dans « Une Saison en enfer » : « Les blancs débarquent. Le canon ! Il faut se soumettre au baptême, s'habiller, travailler. » Ça veut dire qu'il y a toujours des puissances européennes qui veulent s'emparer de ces îles perdues. Et derrière les soldats, qui ? Les missionnaires, bien entendu, avec leur « maléfice du

baptême ». Rien à faire du côté des îles perdues, ce n'est pas en s'enfuyant qu'on se délivrera du christianisme.

Il y a les bêtes, bien sûr ; il y a la taupe dormante, il y a la cheville aveugle. « Je suis un homme ; je ne suis pas une bête », dira Rimbaud.

Et puis, il y a les stupéfiants, avec cette frousse, cette peur qui lui vient.

Alors, il y a cet aspect de Rimbaud qui est plein d'une espèce de fureur et de détestation à l'égard du christianisme, et à d'autres instants, ses mains se joignent, pour ainsi dire involontairement et il offre, si j'ose dire, à Dieu une prière en forme de hurlement. C'est comme ça que j'essaie de définir « Une Saison en enfer » : une prière en forme de hurlement.

Et puis, il n'en est pas content, et quelles conclusions va-t-il apporter ? Une conclusion étonnante. Les derniers mots, qu'est-ce que ça veut dire ?

« J'arriverai à trouver Noël sur la terre ». (Noël sur la terre !) « et la vérité dans une âme et dans un corps ». Ça se termine comme ça, « Une Saison en enfer ».

Ma conclusion, pour « Une Saison en enfer » ? C'est que c'est un texte impossible à définir. Un texte contradictoire dont on peut tout dire, aussi bien qu'il y a là, la tentation du christianisme, qu'il y a là une fureur délibérée, finale et déterminée, décisive et complète contre le christianisme. Avec, vers la fin tout de même, une espèce de lumière. « Matin » et « Adieu », si vous vous souvenez, c'est l'espoir qui ira terrestrement, sur la terre, sans plus s'occuper de vision mystique, une possibilité de se réaliser, une possibilité de bonheur.

« Les Illuminations », même si Rimbaud — comme je le crois — les a poursuivies au-delà de la « Saison en enfer », lisez-les bien, comme je viens de le faire : le problème métaphysique n'y est plus posé. « Les Illuminations », c'est admirablement fait, du point de vue stylistique ; enfin, ce sont des jeux de poète, de quelqu'un qui sait ce que c'est, j'appellerai, le discernement du statisme évocable, vous savez, la joie du rythme, quoi ! Ce nombre, comme dit Claudel, ce nombre si parfait qu'il nous ôte l'idée de compter. Mais rien qui soit métaphysique.

« Une Saison en enfer » est entièrement métaphysique ; le problème religieux est au fond. Dans « Les Illuminations », il n'y en a plus.

Quelle que soit la date à laquelle Rimbaud a renoncé à écrire, le bonhomme que nous avons maintenant sous les yeux, à partir de mettons, sa vingtième année, puisque « Une Saison en enfer » est de 73 et il était né en 54, il a donc 19 ans dans « Une Saison en enfer ». Il se termine vers 20 ans, mettons 21 ans. Il va mourir

à 37 ans. Eh bien, entre 20 ans ou 21 ans et 37 ans, qui est le personnage ?

Deuxième risque que je prends : j'ai l'impression qu'on est en présence d'un gars qui dit : « C'est fini ; je ne veux plus y penser. Ces histoires-là, ce n'est pas du sérieux, ces histoires métaphysiques, ces histoires très religieuses, c'est peut-être très intéressant, mais moi, j'ai besoin de gagner ma vie ».

Je pense qu'à ce moment-là, il donne raison à sa mère qui lui avait dit : « Enfin, tu devrais au moins apprendre un métier ; tu devrais au moins passer ton bachot ; tu dois faire quelque chose ! » Il a plus de 20 ans, et il n'a rien dans les mains. Comme on dit : rien dans les mains, rien dans les poches. Alors, il se dit : « Il faut bien vivre, il faut manger ». Il va essayer de tout faire pour gagner de l'argent. Ça, c'est sérieux ; ça, c'est de la réalité.

Verlaine va le revoir, vous le savez sans doute, en sortant de prison. Il le revoit à Stuttgart. On nous racontera là-dessus des choses que je crois menteuses. On nous dit : « Ils se sont très mal entendus. Verlaine et Rimbaud se sont battus, battus sur les bords du Neckar ». On n'en a aucune preuve. En revanche, il y a une affreuse lettre de Rimbaud à Delahaye, le copain Delahaye disant : « Verlaine m'est arrivé l'autre jour, un chapelet aux pinces. Trois heures après, il avait renié son Dieu et fait saigner les 98 plaies de notre Seigneur Jésus-Christ ». Ça signifie : on avait refait l'amour tout de suite après.

Bon ! Je ne sais pas ce qu'ils ont fait, mais ce que je sais, c'est ce que va écrire Verlaine après cette dernière rencontre, car c'est la dernière fois qu'il voit Rimbaud. Il lui dit : « Tu gâches tout, tu tires jusqu'au dernier pouvoir de ton esprit, hélas. » Pourquoi ? Parce que Rimbaud affectait devant lui une vulgarité incroyable, une grossièreté, un matérialisme, un esprit petit bourgeois incroyable. Verlaine le regarde avec de grands yeux en disant : « Ce n'est pas mon Rimbaud, enfin ce type qui était capable de dire des choses si étonnantes et qui maintenant dit simplement : « Il faut savoir jouer des coudes, il faut se débrouiller, et puis plus on est escroc, plus on réussit, c'est cela la vie ». Verlaine se dit : « Ce n'est pas possible, c'est un homme qui est en train de se tuer lui-même, de s'anéantir ». Eh bien, je crois que c'est cela, Rimbaud ; c'est un type qui ne veut plus entendre parler de ce qu'autrefois il a pris pour une réalité. Il n'y a pas d'autre réalité maintenant que l'argent, la monnaie éthiopienne. Tout ce qu'il va essayer de faire. Et vous savez qu'il aura en réalité quelque chose comme 60.000 francs quand il va mourir en 91. Eh bien, à cette époque, 60.000 francs, c'était quelque chose. Il était arrivé à faire des sous, à faire ce qu'il voulait. A quel prix ? Eh bien, au prix de son âme — si vous me permettez de dire cela — au prix de s'évacuer lui-même, de n'être plus lui-même. Et voilà qu'en 91, il a l'idée que

c'est fini, que maintenant il est bien fatigué et puis qu'il veut rentrer au pays ; il veut retrouver sa mère, se marier peut-être avec une veuve. Il le dit : il veut se marier, il va prendre du ventre et ses pantoufles.

C'est le pire moment, enfin pour moi. C'est mon risque là. C'est le pire moment de la vie de Rimbaud, parce qu'il est en train de réussir cette partie terrible qu'il livrait contre son âme, pour venir à bout de son âme, pour n'être plus que quelqu'un de ras-de-terre. Et c'est à ce moment-là que le voilà qui attrape cette souffrance terrible à la jambe droite ou au genou droit. Vous savez ce que sera le transport depuis le centre de l'Ethiopie où il était jusqu'à la côte à Zeilah, où les porteurs qui le portent puisqu'il est sur une civière sont mal payés ; ils exercent du chantage, c'est-à-dire qu'ils le laissent tomber de 1,50 m de haut. Vous vous imaginez avec la souffrance qu'il avait dans la jambe ! Bon, comme cela, ils sont payés davantage. Ce misérable bonhomme est admis sur un boat, enfin un de ces gros bateaux, qui le conduit à Aden. Et quand il arrive à Aden et que les médecins le regardent et qu'ils disent : « Ouh ! cela, on n'est pas armé pour une chose pareille ; il faut l'envoyer à Marseille ; il n'y a qu'à Marseille qu'on peut l'opérer ». Vous vous rendez compte ! Aden-Marseille à cette époque-là ! Cette affreuse traversée qu'il va faire de la mer Rouge et puis de la Méditerranée. Et puis à l'hôpital de la Conception à Marseille, on va lui dire : « Il n'y a qu'une chose, c'est de vous couper la jambe ». Alors il appelle sa mère au secours ; il envoie un télégramme : « Maman ! il faut que tu sois là pendant qu'on me coupe la jambe... »

Bon, on lui coupe la jambe. Il va à Charleville. Delahaye dit qu'il l'a vu là pour la dernière fois. Il avait une jambe de bois ; mais avec une jambe de bois, on peut être élégant aussi. C'est un Rimbaud méconnaissable. Il avait 60.000 balles ; enfin, il s'habillait très bien, paraît-il. Mais cet été de 91 avait été un été pourri. Il y avait des gelées dès la fin du mois d'août ; il pleuvait tout le temps. Fascination du soleil ! Il dit : « Je repars ». Avec cette jambe amputée. Isabelle qui l'aime beaucoup, Isabelle qui n'est pas sûre du tout qu'il puisse faire une traversée dit : « Mais je t'accompagne ». Il l'aimait bien, sa sœur Isabelle. Elle l'accompagne à Marseille. Et à peine est-il arrivé à Marseille qu'il n'y a pas moyen d'envisager un embarquement. On lui dit à l'hôpital de la Conception : « Mais vous souffrez de partout ! ». J'ai un dessin d'Isabelle qu'un collectionneur m'a donné. Un dessin d'Isabelle représentant Rimbaud sur son lit de mort, et on voit qu'il avait un empaquetage du bras droit, complet, jusqu'en haut. Une espèce de boule comme s'il y avait un ballon de football qui était là ; c'était sa main qui se prenait aussi. Il souffrait de tout le côté droit. Je ne connais rien à la médecine, mais je crois que c'est un cancer généralisé qu'il

avait ; que le cancer qu'il avait eu au genou se généralisait et prenait maintenant toute la moitié de son corps. Alors tout à coup, il ve se passer la scène du 25 octobre.

Attention ! quand on dit : « Rimbaud s'est converti à son lit de mort », tout de suite on a l'idée qu'il s'est converti à son agonie. Or, si c'est son lit de mort, c'est le lit dans lequel il s'est couché le 24 août 91 et il va mourir le 10 novembre. C'est ça, le lit de mort de Rimbaud. Le 25, il se passe quelque chose. Et Isabelle attend quatre jours, car c'est le 28, pour écrire à sa mère. Cette fameuse lettre d'Isabelle à sa mère est celle qui met Etienne hors de lui. Et je comprends les raisons qu'il a de ne pas supporter Isabelle. Isabelle a menti à l'égard de son frère. Menti ? Enfin, elle s'est trompée. Elle nous dit par exemple : « Il a été éblouissant dans ses études. Toujours premier ». On a maintenant le palmarès du collègue de Charleville où l'on voit que ce n'était pas si éblouissant que ça. Elle nous dit : « Jamais mon frère n'avait voulu rien publier ; publier, ça ne l'intéressait pas. » Mais il avait publié dans « La Renaissance littéraire et artistique », il avait essayé de se faire publier par Coppée, il voulait entrer dans le groupe des Parnassiens et il a essayé de payer pour que « Une Saison en enfer » soit imprimée. Donc, il voulait. En plus, elle a fait des choses vilaines à l'égard de son propre mari, l'idiot Paterné Berrichon ; elle ne lui a pas donné les originaux qu'elle avait des lettres de son frère mais des copies qu'elle en avait faites et elle trichait sur les copies. C'est abominable. Bête, ce qu'elle faisait ! Par exemple, il disait : « Je travaille dans l'ivoire et les peaux. Je suis allé me reposer un moment en Alexandrie, j'ai emporté tout mon argent avec moi ; ça pèse une vingtaine de kilos et ça me flanque la dysenterie parce qu'il y avait des pièces de métal. » Il emportait 10.000 francs, disait-il. Mais Isabelle se dit : « Ce n'est pas suffisant ! un homme de bien doit avoir du bien ». Alors : 40.000 balles, elle met !...

Cette imbécile, cette pauvre fille qui va enduire son frère de respectabilité, ne voudra absolument pas qu'on lui parle de la conduite de son frère avec Verlaine. Je comprends très bien qu'Etienne dise : « C'est une minus ».

Eh bien, ce qu'elle va écrire à sa mère, c'est le type du document sûr. Il n'y a pas longtemps, vous avez peut-être vu quelqu'un qui était très sévère avec moi à la télévision ; il disait : « Monsieur Guillemain, les documents, hein ! les documents... ! » Eh bien, les documents, il faut en effet savoir en faire la critique.

Cette lettre sur la mort de Rimbaud est un texte qu'Isabelle avait écrit pour le publier, dans une revue, par exemple, pour dire : « Regardez comme il est « bien » mort mon frère ! » alors, que ça ne vaudrait rien du tout.

Mais c'est un texte qu'elle considérait comme si secret et si sacré — si je puis dire — qu'elle avait refusé même de le donner

à son mari, Paternie Berrichon, qui a fait deux bouquins sur Rimbaud. Elle ne l'avait pas montré à son mari... C'était trop secret. « C'est une chose qui était entre Maman et moi ».

Elle avait écrit le 28 octobre : « Maman, écoute ce que j'ai à te dire ». Et c'est en 1912 seulement, que, à cause du prestige qu'avait déjà M. Paul Claudel, elle a accepté de montrer pour la première fois, de montrer à quelqu'un cette lettre. Alors, j'ai voulu la voir et je l'ai vue. J'ai vu cette lettre jaune, j'ai vu l'adresse, j'ai vu le timbre. Ce document existe. Il est parfaitement existant. Il est photocopié aujourd'hui, c'est la lettre qu'elle a écrite à sa mère le 28 octobre pour lui dire ce qui s'est passé.

Et qu'est-ce qui s'est passé ?

Etiemble vous dira : « Rimbaud ne savait plus où il en était. Il était plein de drogues ; alors sa sœur l'a tellement embêté qu'il en est arrivé, pour la calmer, à lui dire : « Ah ! c'est entendu ; fais venir les curés ». Ça ne s'est pas passé comme ça.

Isabelle est bouleversée et elle attend si ça se confirme ce qui s'est passé. Et trois jours après elle dit à sa maman : « Dimanche dernier, le 25 octobre, il est arrivé une chose étrange : Arthur m'a amenée auprès de son lit, il m'a attrapée comme ça par le bras, il m'a regardée comme ça, et puis il me disait : « Tu crois ? c'est vrai ? tu crois, Isabelle ? » (Il avait de l'estime pour sa sœur, il n'était pas bête !) Elle dit : « Mais bien sûr, je crois. » Et elle lui avait dit, la pauvre gamine, justement ce qu'il ne lui fallait pas dire, elle lui avait dit, quelque temps précédemment — pour essayer de lui faire une bonne mort, comme on dit — elle lui avait dit : « Tu devrais te convertir ; il y a des gens très bien qui se convertissent ; M. Verlaine s'est converti » (Vous vous imaginez ça ! dire ça à Rimbaud !)

Bon, alors, cette fois, il n'est plus question de Verlaine ni de personne ; simplement, il la regarde et il lui dit : « Puisque nous avons le même sang, on peut bien avoir la même foi ». Alors, il fait venir l'aumônier. Il parle avec l'aumônier, en confession, je ne sais pas quoi ; et deux jours plus tard, il refait venir l'aumônier parce qu'il a encore quelque chose à lui dire ; et c'est un garçon parfaitement lucide.

Alors, mon risque, c'est de vous dire ceci : Je crois que ce Rimbaud qui était arrivé à venir à bout de son âme, qui avait expulsé de lui-même tous les problèmes, qui ne voulait être qu'un petit bourgeois matériel, qui faisait des sous, il a « ressuscité avant de mourir ». Mais comme je ne sais pas ce qu'il y avait dans cette conversion in extremis et que je sais très bien qu'on meurt comme on peut, et comme je pense qu'il a pu avoir peur, lui aussi et qu'il s'est dit : « Après tout, s'il y avait un ciel et un enfer, il faut prendre ses sûretés... », je ne tirerai aucune conclusion.

Je vous dirai simplement que je crois qu'au dernier moment, en effet, Rimbaud est rentré dans la religion chrétienne, mais ça ne nous éclaire absolument pas sur le livre central, l'ensemble de son œuvre qui reste pour moi hermétique.

Je finirai par ceci : Verlaine ne l'a jamais oublié. Verlaine parlait de lui avec une extraordinaire tendresse, disant qu'il avait rencontré là quelqu'un d'exceptionnel. Il se souvenait de Rimbaud. A travers tous les amours successifs qu'il aura, ce Verlaine, jamais il n'oubliera son Rimbaud et il ne sait plus rien de lui à Paris, il ne sait pas ce qu'est devenu Rimbaud, il sait simplement qu'il est parti. Qu'il est parti vers le sud, qu'il doit être en Afrique. Alors, dans le seul dernier texte — en 86, je crois — que Verlaine ait écrit à ce Rimbaud disparu, il lui dit : « Voyageur, où ça, où ça disparu ? dans le soleil, oui, comme une flamme dans le grand jour. »

Conférence donnée à Bruxelles,
au Cercle d'Education Populaire,
le 30 octobre 1973.

Le grand Vallès

Vallès, c'est quelqu'un dont le nom ne dit pas grand-chose même à un certain nombre de mes compatriotes. Alors, je suis content qu'un grand nombre de Bruxellois se soient dérangés pour quelqu'un qui est certainement peu connu. Et ceux qui le connaissent un petit peu — du moins c'est ce qu'on m'avait dit lorsque j'étais écolier — le connaissent avec un froncement de sourcils, parce que voici ce que Ferdinand Brunetière, le grand critique de l'époque, avait déposé comme fleurs sur la tombe à peine refermée de ce Vallès, dans la « Revue des Deux Mondes » du 1er mars 1885 (Vallès était mort le 14 février) : « C'était une nature profondément immorale, mauvaise et dangereuse, un être infâme, un forban ». Vous avez compris : Vallès était membre de la Commune. Alors tout s'explique !

Comment est-ce qu'il faut le situer ? En plein XIX^e siècle. C'est quelqu'un qui est absolument encadré par Victor Hugo puisque, quand il vient au monde en 1832, Victor Hugo a déjà trente ans, et il va trouver moyen de mourir avant Victor Hugo. Victor Hugo est mort à fin mai 1885, et, lui, il est mort le 14 février.

L'image du personnage, vous l'avez peut-être vue ; il y a beaucoup de photographies, une de Nadar en particulier, qui est la plus célèbre. C'est un garçon barbu, chevelu, avec des yeux très noirs, écartés, des yeux avec une espèce de lueur ou de brillant de charbon. Je dois dire que cette photo qui a été prise pendant qu'il était membre de la Commune — ce qui était un métier plutôt difficile — et je crois qu'il n'avait pas toujours l'air aussi farouche qu'il a sur cette photo.

Alors, voilà comment je vais faire. Je vais essayer de regarder la trajectoire du personnage, courte trajectoire puisqu'il meurt à 52 ans. Je ferai une petite charnière pour vous parler de l'écrivain parce que c'est un grand écrivain et je vais essayer de vous en donner les preuves. Et puis, dans une troisième partie, comme je fais toujours, j'essaierai de m'approcher, si je puis, de sa personnalité profonde.

Alors, la trajectoire du gamin. D'abord, il ne s'appelle pas Vallès, il s'appelle Vallez (cela se prononce : Vallé). Son père était un instituteur au Puy lorsque le petit vient au monde. Un instituteur

qui avait épousé une fille qui s'appelait Mlle Pascal dont les parents étaient, je ne dirai pas illettrés, je dirai analphabètes. C'étaient des paysans qui ne savaient ni lire, ni écrire. Cet instituteur était horriblement mal payé, comme vous vous en doutez. Sa femme n'avait pas un sou. Et on vit très difficilement chez les Vallez. C'est un homme qui a un courage incroyable, une obstination extraordinaire puisqu'il veut passer au-delà s'il peut, de son métier d'instituteur pour essayer d'être professeur de collège. Pour ça, il faut être licencié. Il y arrive. Il veut maintenant être agrégé pour être professeur de lycée. Il y arrive encore. A 41 ans — rendez-vous compte : à 41 ans ! — il arrive à passer l'agrégation de grammaire, et le voilà donc qui passe du Puy au début à Saint-Etienne où il est professeur de collège et à Nantes où il est professeur de lycée !

Oui, mais enfin, pour l'instant, il n'est pas encore professeur de lycée. Il est instituteur pendant très longtemps, comme je viens de vous le dire.

Dans les familles, où l'argent manque, quelquefois la tension est grande et en effet la tension est très vive chez les Vallez. Cela ne va guère ! Et puis, après la naissance de notre Jules, on peut dire que l'atmosphère de la famille est particulièrement celle de grossesses, d'accouchements et d'enterrements, parce qu'il va y avoir quatre naissances. Vous entendez, quatre naissances consécutives après la sienne, et un seul de ces quatre enfants va survivre. Et puis voilà, autre chose qu'il faut que vous sachiez — si vous avez lu « L'Enfant », vous le savez déjà — que les Vallez père et mère croyaient — ça se faisait au XIX^e siècle — croyaient que le système des coups était nécessaire pour élever des gosses, quoi, les raclées !

Alors, il paraît qu'il en a reçu beaucoup. Je vais vous sortir une phrase de lui, qu'il écrivit vers la fin de sa vie, faisant parler sa mère : « T'as des vers, Jules, tu ne prends pas ce que je t'ai donné pour tes vers ». « Ces vers, ils ont été le prétexte à 70 dérouillées. Dans l'intérêt de mon ventre, on me foutait des coups de pied dedans », dit-il.

Autre chose. Quand on est à Saint-Etienne, maintenant le garçon a environ 11, 12 ans, il arrive un petit incident — pire qu'un petit incident.

Il raconte qu'il habitait tout en haut de la maison. Je crois que c'était une maison à plusieurs étages et les appartements étaient très étroits, très petits. Lui, il était sous les combles. Un jour, il a été réveillé par des cris. Il sort en chemise sur le palier pour regarder, et, il voit à l'entrée de la maison son père et sa mère qui échangent des paroles violentes. Il n'y comprend pas grand-chose, mais enfin, il y a une scène qui se passe entre le père et la mère. Et il croit comprendre que la maman reproche au papa d'être allé voir une autre femme. Bouleversement ! Alors, il va écrire ceci :

« J'ai touché la vie avec mes doigts pleins d'encre » — Touché la vie, la vie réelle, quoi, avec ses doigts d'écolier. « J'ai gardé les yeux ouverts pendant que les autres enfants dormaient. J'ai suivi dans le ciel la lune ronde et sans regard comme une tête de fou ».

Pourquoi « comme une tête de fou » ? Je vous demande de garder ça dans le fond de votre esprit à cause de la suite.

Si vous vous rappelez « L'Enfant », il y est question d'un certain Père Vergougnard qui était professeur de grec, qui habitait, paraît-il, dans les environs. Le père Vergougnard avait une gamine, une gosse qui s'appelait Louissette, et Vallès raconte que le père Vergougnard pour des raisons mystérieuses avait pris sa fille comme tête de Turc et qu'il la battait. Alors, il paraît qu'on entendait Louissette Vergougnard, sous les coups, qui criait : « Mal, mal, Papa ! » et papa ne s'arrêtait pas du tout ! C'est faux. Il n'y a pas de Louissette Vergougnard. C'est Louissette Vallès, celle qui était née trois ans après lui, en 1835. Et pour une raison que je ne sais pas, il se trouve en effet que le père s'était mis à détester cette gamine. Ecoutez ça : « Elle criait, écrit Vallès, comme j'avais entendu crier une folle qui voyait quelqu'un dans le ciel qui voulait la tuer » ! Et puis la phrase que voici maintenant : « Quand SON père (vous allez changer un mot : quand MON père) s'approchait d'elle, son brin de raison tremblait dans sa tête d'ange ». Eh bien, cela veut dire qu'elle est devenue folle ! Et c'est parfaitement vrai ! A 20 ans, en 1855, il faut l'interner, et cette malheureuse fille mourra à 24 ans, en 59, dans un Hospice de Fous près du Puy.

Alors, avec ce que je viens de vous raconter, vous comprenez que Vallès ne nous en conte pas quand il nous dit : « Quand j'avais 14 ou 15 ans, il m'arrivait de rester 10 heures tout seul, assis sur un banc, comme un vieux, à remuer la poussière avec une branche ». Pas une enfance heureuse, hein !

Mais, attention, c'est mieux maintenant. Jules Vallès est à Paris pour préparer son bachot. Il n'y arrive jamais ! Il se fait tout le temps étendre à cause des mathématiques. Il s'occupe un peu trop de politique. Nous sommes en 1851. Coup d'Etat du 2 décembre 51, et, à ce moment-là, Vallès qui était très lancé dans la jeunesse républicaine descend dans la rue, peut-être fait le coup de feu. Enfin, essaie de défendre la république, le 2, 3 et 4 décembre. Ce bruit vient aux oreilles de son père qui était professeur à Nantes. On dit à Nantes : « Vous savez, le fils Vallès, il est dans la résistance républicaine, il se mêle de ce qui ne le regarde pas » ! Le père Vallès est absolument terrifié ! Vous savez que déjà avec la loi Falloux, il ne fallait pas blaguer quand on était professeur ; mais avec maintenant le gouvernement dictatorial du 2 décembre, un professeur dont le fils a été si mal élevé, qui s'est permis de protester contre le coup d'Etat, c'est un professeur qui va se faire révoquer ! Alors, Vallès nous dit : « Mon père me menaçait de la prison. Mais un collègue de

mon père plus crâne et dont le gamin s'était compromis comme moi dans la résistance républicaine n'a pas hésité, lui ! Il a enfermé son fils chez les fous ! »

Deuxième mensonge de tendresse. De même qu'il avait inventé cette Louissette Vergougnard qui n'existait pas, de même il attribue cette histoire-là à un ami de son père, alors que c'est son père qui a fait ça ! Le père Vallès, épouvanté, est allé trouver le directeur des Hospices Civils de Nantes qui était un ami et lui explique sa situation : qu'il est menacé, qu'il va être révoqué, et puis, que le garçon, lui aussi, va avoir son avenir brisé. « Voulez-vous le recevoir chez les fous, le faire passer pour fou ? » Et notre Jules Vallès, le 2 janvier 52, est interné dans une maison de fous, à côté de Nantes. Il est resté là deux mois, deux mois chez les fous ! Il y a de quoi se démolir !

Lorsqu'il va publier « L'Enfant », non pas sous son nom mais qu'il a signé « Jacques Vingtras », Edmond de Goncourt va dire : « Quel odieux livre » ! Mais non, ce n'est pas un odieux livre. Son père et sa mère sont morts depuis très longtemps. Ensuite, il ne dit dit pas « Vallez », il dit « Vingtras ». Et ensuite, le pire de ce qu'on lui avait fait, il ne le dit pas. Vous avez vu qu'il a menti sur Louissette, il a menti sur le fait que son père l'a fait interner. « Familles, je vous hais » ! C'est de lui ça ? Mais non, c'est de Gide. Lui, il n'a rien contre la famille, vous savez. Il aurait simplement voulu être un peu mieux aimé quand il était gamin.

Bon, maintenant, on arrive à sa vingtième année : 1852. On va le regarder jusqu'à 31 ans, 32 ans.

Dans « Le Bachelier », il parle de l'« horrible été de ma jeunesse ». On peut se dire que c'est un littéraire, qu'il en a remis ; si on regarde de près, c'est assez horrible en effet. Qu'est-ce qui se passe donc ? Le papa Vallès, agrégé, avec d'énormes difficultés, voyant qu'il avait un fils intelligent mais pas très travailleur, aurait rêvé pour lui l'Ecole Normale Supérieure. Je vois bien que le père Vallès, ancien instituteur, aurait été fou d'orgueil de se dire : « J'ai mon garçon qui est rentré à Normale ! » Vallès ne veut pas en entendre parler. Et il l'écrit avec netteté. Il écrit : « Avoir au-dessus de soi l'évêque — à ce moment-là, c'était l'évêque qui régénait l'enseignement aussi — avoir au-dessus de soi l'évêque, le préfet, le maire, les adjoints, Monsieur le Premier Président, Monsieur le Procureur, Monsieur l'Avocat Impérial, Monsieur l'Inspecteur, Monsieur le Recteur, Monsieur le Proviseur, ça, jamais ! »

Pas question d'être professeur dans ces conditions. Alors, il a dit à son père qu'il allait faire son droit. Vous savez, ça n'engage pas à grand-chose. Il prend des inscriptions à la Faculté de Droit de Paris, mais il s'occupe surtout de travailler avec des camarades qui font de la sourde, sourde résistance républicaine. Où surtout ? Dans les cafés naturellement ! Naturellement, ces cafés étaient con-

nus de la police, vous pensez bien ! C'était truffé, si je puis dire, de « mouches », d'observateurs. Et voilà Vallès qui se lance dans une sale histoire, en fait dangereuse, mais noble de sa part : il s'engage dans ce complot de l'Opéra Comique. C'était vraiment ça : le complot de l'Opéra Comique. Ce qui veut dire : on va essayer de le démolir, de le tuer, quoi, Napoléon III, tel jour, quand il sortira de l'Opéra Comique. Ils avaient des armes. Comme je viens de vous le dire, ils étaient tous surveillés. Si bien que le 16 juillet 1853, toute la petite bande est arrêtée net. Vallès aussi. Il est en prison, alors qu'il sort déjà de son hospice de fous, il est en prison le 16 juillet. Les copains sont gentils, et puisque c'est une affaire policière, prenons le langage de la police, les copains ne vont pas le « donner ». Les copains diront : « Non, non, Vallès n'en est pas, vous savez. C'est un camarade. Il vient boire avec nous, il discute le coup, mais il ne savait pas le complot ». Si bien qu'il obtiendra un non-lieu. Et le 30 août 53, il sort de prison.

Le gars, le garçon qui sort de prison n'est pas le même que celui qui y est entré. Cette prison, ça l'a cassé. Il se dit : « Qu'est-ce que ça m'a rapporté de faire ce que je croyais bien, de me battre pour mes idées ? J'en ai par dessus la tête ! » Il sort de prison avec l'idée de lancer derrière lui, de rejeter tout ce qu'il a cru jusqu'à présent. Et il va l'écrire très gentiment, car c'est un type qui a dit beaucoup de choses sur lui-même, des choses coûteuses. Il dit : « Je deviens un arriviste, j'ai lu Balzac, bien sûr. Alors les histoires de Rastignac et de Rubempré m'ont agrippé le cerveau ».

Ces gars-là, c'étaient des camarades d'ambition. Alors, il va essayer de faire comme eux. Il a 21 ans, 22 ans, et vous allez voir la naïveté de ce gamin. Il se figure qu'avec des relations, c'est-à-dire en se frottant au grand monde, on doit arriver à faire des sous ! Alors, pour ça, il s'est acheté, il s'est commandé, bien sûr à crédit, un costume extraordinaire, un habit chez Caumont. Cela ne me dit rien, mais il paraît que Caumont, à ce moment-là, c'était Dior, quoi. Enfin, c'est ce qui était de mieux ! Alors, voilà, le Jules Vallès qui était habillé chez Caumont et qui grâce à ce bel habit et je ne sais quelles relations qu'il s'est créées, arrive à se glisser dans quelques salons. Il a eu — comment est-ce qu'on dit ? — une correspondante, je crois. Le père Vallès le faisait surveiller affectueusement, amicalement par une Mme Voilquin qu'ils avaient connue à Saint-Etienne, et Madame Voilquin reçoit de Vallès une lettre du 14 juillet 54, dont j'ai appris par cœur une phrase. Vous allez voir la naïveté de ce garçon qui écrit à cette femme :

« Deux ou trois fois par semaine, je vais me mêler à la vie luxueuse, splendide des riches et des grands. Pour ça, il me faut mon habit, n'est-ce pas, et mon père me menace de me le retirer. Alors, je n'aurai plus mon habit et je ne pourrai plus aller chez les riches et les grands » !

Mme Voilquin avait un peu cafardé, je crois. Comme elle avait la responsabilité morale du garçon, elle vait dit à M. Vallès : « Vous lui envoyez telle mensualité ; mais, vous savez, il ne travaille pas. Il s'est fait faire ce costume à crédit ». Alors, le père Vallès dit immédiatement : « Les vivres sont coupés ! Tu vas rendre le costume. Je paierai l'indemnité qui est nécessaire ». Enfin, c'est fini, il n'y a plus de riches et de grands. Mais qu'est-ce qu'il va faire, notre pauvre Vallès ? Eh bien, il va faire toutes sortes de métiers. Il a essayé d'abord d'être déménageur. Il avait d'assez solides épaules. Il avait 1 m 69. Il était râblé ; mais les pianos étaient vraiment très lourds. Et ça n'a pas duré très longtemps. Ensuite, il nous dit qu'il a travaillé dans une imprimerie. Je ne sais pas ce qu'il y faisait. Il n'était évidemment pas typographe, pas même correcteur, peut-être grouillot, il portait les morasses, enfin, je ne sais pas quoi. Cela ne va pas non plus. Alors, à cette époque lointaine, un bachelier, c'est encore quelqu'un, vous savez. C'est un type qui savait du latin. Alors, un bachelier pouvait vendre son latin. Il s'est proposé pour donner des leçons de latin chez des gens distingués. Il s'habille de son mieux et il va donner des leçons de latin. Et à côté de ça, il a trouvé le moyen d'écrire. C'est la première fois qu'il va écrire sous sa signature dans un journal pour les établissements de bains de Paris. Cela s'appelait « La Naïade ». Il écrit des histoires très moches, mais, enfin, il y a déjà la signature de Jules Vallès. Mais cela ne rapporte rien. Alors, il nous dit : « Alors j'en ai été réduit pour manger, à une demi-portion de ragoût à 20 centimes. Je buvais du vin bleu dans des verres qui, à force d'avoir été mangés par la fuschsine et le campêche, en avaient le cul violet ».

Comme vous voyez, cela n'allait guère ! Et voilà qu'une catastrophe se produit, le 8 avril 57. Il a donc 25 ans. Le 8 avril 57, disparition du père. Le père était à Rouen ; c'était un très vilain, M. Vallès, car il avait abandonné sa femme et il vivait avec une maîtresse. Vous vous rendez compte ! Vivre avec une maîtresse sous la loi Falloux, c'était vraiment une catastrophe. Enfin, il meurt. Par bonheur, ça arrange tout, mais comme il est agrégé depuis trop peu de temps, sa femme va toucher une toute petite indemnité du gouvernement, 600 F — à l'époque, c'était quelque chose — mais une fois pour toutes ; il n'y aura pas de pension.

Elle vivait de ce que son mari lui envoyait tout de même chaque mois. Alors, voilà notre Jules Vallès qui n'a plus d'argent et qui est obligé de faire vivre sa mère. Et puis la sœur n'est pas encore morte. Vous vous rappelez que je vous ai dit qu'elle va mourir en 59 ; nous sommes en 57. Pendant deux ans, il faudra qu'on trouve de l'argent pour faire vivre la sœur. Alors, il est pris à la gorge. Et c'est là qu'il va faire quelque chose qu'il faut que vous sachiez. Ce n'est pas gai ! Je l'aime ; sans ça, je ne parlerais pas de lui. Mais il faut dire la vérité et ce qui est maintenant devant

nous n'est pas gai. Il travaillait à ce moment-là dans une maison d'engrais et il y travaillait à la publicité. Et comme, paraît-il, il travaillait bien, il allait recevoir une gratification. Vallès avait décidé d'utiliser cette gratification pour se mettre en cheville avec un nommé Dervins, qui est un agent de change ou plutôt un ex-agent de change qui avait été chassé de la corporation pour je ne sais quoi, et de faire avec ce M. Dervins un manuel du boursier. Et ils avaient intitulé ça « L'Argent », qui sera un titre de Zola, comme vous le savez, et un titre aussi de Péguy. Bon, alors il va faire un manuel de bourse, sur les prêts à court terme, à long terme. Lui, il n'y connaît rien. Mais Dervins fera le travail technique. Lui, il fera une préface, il fera une introduction, il mettra quelques notes. Et il le fait, ce bouquin, mais c'est surtout l'idée qui lui est venue de faire de cette préface quelque chose de très remarquable sur laquelle il porte beaucoup d'espoir. « L'Argent », dans son édition originale, est un livre absolument introuvable aujourd'hui. C'est une rareté bibliographique et j'aperçois dans cette salle celui qui m'a donné ce livre extraordinaire : une première édition de « L'Argent ».

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a dans cette introduction ? Il y a le reniement d'un gars de 25 ans. Il dit : « J'ai cru dans un tas d'idées, la République, la Liberté, la Démocratie. Eh bien, maintenant, je fuis comme le choléra mes anciens camarades qui chez les liquoristes passent pour des martyrs de la pensée ». Il dit encore :

« C'est entendu, aujourd'hui, paraît-il, au théâtre et dans la littérature il faut exalter la pauvreté. Il n'y a que les pauvres qui sont bien et les riches ne valent rien. Mais quelle plaisanterie ! Vous n'avez qu'à comparer Voltaire et Rousseau. Rousseau, qu'est-ce qu'il peut être ennuyeux. Pourquoi ? Parce qu'il était pauvre. Voltaire, on s'amuse avec lui. Il est allègre parce qu'il était riche. La pauvreté, elle épuise les forts et corrompt les faibles. En réalité, ce qu'il faut savoir faire, c'est gagner de l'argent. Dérision sur les teneurs de livres consciencieux, sur les petites gens chez qui — et c'était chez lui, ça — chez qui la soupe cuit sur le poêle ; dérision sur les employés fidèles. Dérision sur les professeurs à 1.500 F par an — c'est ce que gagnait son père quand il est mort —. Il n'y a qu'une chose de vrai, c'est de se débrouiller. Chacun pour soi. Le temple des temps modernes, c'est la Bourse. Le grand homme du XIX^e siècle, c'est Guizot. Et quand on a la main sûre et le geste vif, à la Bourse on est toujours sûr de tirer son épingle du jeu. Conclusion : de l'argent ! faisons de l'argent, morbleu ! pour venger le passé triste, pour faire l'avenir joyeux, de quoi acheter de l'amour — il paraît que ça s'achète — de quoi acheter de l'amour, des chevaux et des hommes ».

C'est signé Jules Vallès et c'est sous forme de lettre à Mirès. Voilà l'idée qui lui était venue. Qui est Mirès ? Vous l'avez bien oublié et moi-même je ne le savais pas il y a quelques années :

c'était un israélite genevois qui était monté, comme on dit, travailler à Paris. Il avait fait des spéculations sur les chemins de fer, c'était le gros truc pour gagner de l'argent à ce moment-là, il avait gagné une fortune considérable. Mais ce Mirès, quoique très riche, n'était pas reçu dans la société parisienne. Peut-être parce qu'il y avait déjà de l'antisémitisme. Pas du côté de Rotschild ! Quand on arrive à une certaine hauteur, cela ne compte plus ! Mais, Mirès n'y arrivait pas. Il ne perçait pas. Des malveillants disent qu'il ne se lavait pas, qu'il sentait mauvais ... Mirès déplorait de ne pas être dans la belle société parisienne. Alors, notre Vallès va dédier « L'Argent » à Mirès dans une « Lettre à Mirès » qui sert d'introduction. 4 juin 1857. Il pense que cette « Lettre à Mirès » sera comme un passeport, comme un beau livre qui est dédié à Mirès et cela va lui permettre de se présenter comme un homme du monde. Mirès n'était pas un imbécile. Il se dit : « Avec une pareille préface, je suis coulé, parce qu'il en dit trop ce garçon. Il dit la vérité, bien sûr. C'est comme ça qu'il faut regarder le monde, mais c'est des choses qu'on n'imprime pas, qu'on ne dit pas ». Si bien qu'il ne fera même pas accusé de réception à Vallès de cette lettre où Vallès s'est déshonoré pour rien. Il a écrit cette chose horrible pour que Mirès l'appuie. Mirès ne le reçoit même pas. Je suis même convaincu, vous savez, qu'il s'était dit : « Après mon travail, il me prendra dans ses affaires, parce qu'il m'expliquera comment il faut jouer à la bourse ». Rien ! Raté !

Mais cependant pas tout à fait raté parce que comme ce livre n'est pas mal du tout — je veux dire que c'est du Vallès, quoi, je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est un bon écrivain — le bruit avait couru dans Paris que cet étrange livre avait pour auteur un nommé Vallès (Il l'avait signé, figurez-vous, par cette formule : « un ancien homme de lettres devenu homme de bourse » ! Tu parles de l'homme de lettres ! Il avait travaillé dans « La Naïade », c'est tout ! Devenu homme de bourse !). Villemessant, qui était le directeur du « Figaro » convoque Vallès et lui dit : « Dites-moi, mon garçon, c'est vous qui avez écrit la préface ? » — « Oui, dit-il ».

— « Mais ce n'est pas mal, vous savez. Est-ce que vous voulez vous charger de la rubrique de la Bourse, enfin de la chronique de la Bourse dans « Le Figaro » ? » Vallès est content. Magnifique, la chronique de la Bourse ! Alors, il fait un, deux trois, quatre articles, mais comme il n'y connaît rien au fond sur les choses de Bourse, tout ce qu'il peut faire, c'est du pittoresque. Enfin, un texte d'atmosphère, quoi ! Alors, au bout du cinquième article, Villemessant lui dit : « C'est bien ce que vous faites, mais c'est toujours la même chose, mon gars ! Il faut un peu changer ». Vallès dit qu'il ne sait pas changer. Alors, bon, c'est fini. Sa collaboration au « Figaro » n'a pas duré longtemps.

Il se glisse au « Présent » qui était un hebdomadaire, avec de belles signature, je vous assure, puisqu'il y avait Baudelaire, il y avait Leconte de Lisle. Pour une raison que je me réserve de vous dire tout à l'heure, ça ne durera pas non plus longtemps.

Alors, en somme, ça ne va absolument pas. Il avait cru faire une petite entrée littéraire et il ne la fait pas. Il a maintenant 28 ans. Alors, voilà notre malheureux Vallès qui va accepter d'être expéditionnaire — je ne sais pas à quoi ça correspond exactement — un tout petit emploi administratif à la mairie de Vaugirard, à 1.200 F par an. Vous vous rappelez que dans sa préface, il disait « Dérision sur les professeurs à 1.500 F par an ». Eh bien, lui, il est bien content d'avoir 1.200 F par an, 100 F par mois. Et il écrit dans « Le Bachelier », je crois : « de quoi du moins manger sur une nappe sans ordures et coucher dans un lit sans punaises ». Cela paraît tout de même dur 1.200 F par an. Et à 30 ans, il va à Canossa. Pourquoi Canossa ? Bien, il se dit : « Après tout, je vais entrer dans l'enseignement. C'est ce que papa voulait et il est mort. Cela lui fera plaisir. Puis, peut-être que j'y arriverai, à tirer ma licence et puis à devenir un professeur agrégé peut-être, quoique le travail ... » Bon.

Alors il demande, comme il n'a pas d'argent et qu'à ce moment-là les études supérieures coûtaient cher, il demande à être nommé maître d'internat. Vous savez : pion, quoi, surveillant d'internat, à Paris. On lui dit : « Vous n'y pensez pas. Commencez par la province ». Cela le déçante, ça le défrise, mais enfin s'il faut commencer comme ça, il préparera sa licence de loin. Et il est envoyé comme maître d'internat au Lycée de Caen.

Vous savez, il fait vraiment de son mieux. Il va même essayer de se faire bien voir puisqu'il va être collaborateur d'un journal qui s'appelait « Le Moniteur du Calvados », et comme le journal officiel s'appelait « Moniteur », vous pouvez vous imaginer ce que pouvait être « Le Moniteur du Calvados » ! C'était vraiment dans la ligne gouvernementale. On a un article de lui qui est incroyable — mais c'est vraiment signé Vallès — sur Eugénie de Guérin. Cela ne vous dit peut-être pas grand-chose. Il y a un certain Maurice de Guérin que vous connaissez peut-être, un romantique qui avait du talent. Il avait une sœur qui avait beaucoup moins de talent, mais qui écrivait quand même des lettres, comme on dirait, édifiantes et qui avaient un gros succès dans les pensionnats religieux. Alors, lui, Vallès, va écrire un bel article sur les lettres d'Eugénie de Guérin, en disant : « Toute jeune fille convenable, bien élevée, doit avoir sur sa table de nuit l'imitation de Jésus-Christ et les lettres d'Eugénie de Guérin ». Il en remet quoi ! Il fait vraiment tout ce qu'il peut. Eh bien, malgré tout, il va avoir une difficulté avec l'aumônier, et vous vous rendez compte, une difficulté avec l'aumônier sous la loi Falloux, c'est fini, quoi : cela ne dure pas longtemps

et le voilà qui rebondit sur Paris. 31 ans ! Il retrouve sa situation d'expéditionnaire. Et pour des raisons mystérieuses, il est augmenté. Il a cette fois 1.500 F par an ! C'est déjà un petit peu mieux ! Et c'est à ce moment-là que le déclic va se produire puisqu'il est revenu à Paris ; on a un peu parlé de lui et il va avoir — écoutez bien — trois propositions presque en même temps. Il y a Villemessant qui revient le chercher et qui dit : « Bon, vous avez travaillé sur la Bourse et vous n'avez plus rien là-dessus, mais vous écrivez bien. Et j'ai deux journaux maintenant — Villemessant avait toujours « Le Figaro », il avait lancé « L'Événement » — je vous engage pour les deux. Il y a Feydeau — le vaudevilliste — qui veut lancer un journal qui s'appelle « L'Époque » et qui demande à Vallès sa collaboration. Puis, il y a le vieux Emile de Girardin — ça ne vous dit peut-être pas grand-chose, mais c'était l'homme qui était l'inventeur de la presse à un sou, grâce à la publicité ; il avait lancé ça en 1836. Nous sommes en 1863, et Girardin lui dit : « Vallès, vous avez du talent. Entrez chez moi. Avec ce que vous avez dans le ventre (lui dit-il, d'après ce que Vallès nous raconte), vous avez devant vous une brillante carrière de journaliste ». C'est vrai. Il démarre. Il fait un tas d'articles, travaille même dans « Le Progrès » qui était un grand journal de Lyon et qui payait bien les collaborateurs parisiens. Comme il était très bien payé, il était très content, il était habillé avec élégance, il avait un très beau costume, cete fois — pas de chez Caumont — il avait un chapeau haut-de-forme. Tous les jeunes gens avaient des chapeaux à ce moment-là. Le gibus, quoi ! André Gill, un dessinateur de la Commune, racontera plus tard : « J'ai rencontré, un jour de 63 ou de 64, Vallès sur les boulevards avec une redingote — la mode, c'était très serré à la taille avec, comme on dit, des godets, enfin je ne sais pas quoi, moi, des volants — et puis surtout un chapeau gigantesque. Alors, je le blague et je lui dis : « Oh, dis donc, ton chapeau tout de même ! — Jamais trop beau pour un chapeau d'ambitieux ! » dit-il ». Effectivement, figurez-vous qu'il gagnait maintenant 1.500 F par mois ! 1.500 F par mois ! Il en était tout fou ! Mais je peux dire qu'il les payait un peu, ces 1.500 F par mois, en ce sens qu'il donnait des gages. Et dans ce qu'il écrivait, il écrivait des choses rassurantes. Tenez, par exemple, ceci : « Nous autres, que menacent les fusils des déclassés. » Les fusils des déclassés, c'est lui, quand il avait été sur les barricades du 2 décembre. Vous savez, à ce moment-là, il y a des expéditions Garibaldi. Vous savez bien, les troupes les zouaves pontificaux qui s'étaient battus avec les Garibaldiens. Il y avait un Français qui s'était engagé dans les Garibaldiens, qui était un ancien blanquiste et qui s'appelait Deflotte. Deflotte avait été tué par les zouaves pontificaux. Alors, c'est la tristesse de penser que notre Vallès écrit : « Ils ont leur mort : Deflotte ! Nous avons le nôtre : Pimodant ». Je ne savais pas ce que c'était. Eh bien, Pimodant,

c'était un lieutenant des zouaves pontificaux. Il n'est pas très content de ce qu'il fait. Il y a une part de lui qui proteste. Alors, il dira plus tard : « J'ai ri aux calembours de fils de famille plus bêtes que des oies. J'ai fait la bouche en cul de poule quand ils en racontaient une bien bonne. Je travaillais pour une clientèle d'insoucians et d'oisifs ».

Alors, la part de lui-même, la part enfouie, enfin, la part condamnée sortait parfois. Il y a un petit moment, je vous ai dit qu'il avait été renvoyé du « Présent » pour quelque chose que j'allais vous dire plus tard. Pourquoi ? Parce qu'en 57, quand il travaillait au « Présent », Cavaignac venait de mourir. Cela ne vous dit peut-être plus grand-chose. Cavaignac, c'est le monsieur des Journées de Juin, qui avait renversé Lamartine et qui a tiré sur les faubourgs ouvriers pendant les journées de juin 48. Vallès avait eu un mot terrible. Il avait dit : « La mort n'est pas une excuse » ! Et il avait fait un article nécrologique sur Cavaignac qui était plutôt raide. Alors, on avait considéré que c'était vraiment incorrect surtout de s'en prendre à un mort et on l'avait prié de quitter la rédaction du « Présent ».

Le Grand-Orient — je crois qu'il était franc-maçon — lui demanda en 65 une conférence sur Balzac. Balzac, ça ne paraît pas redoutable, une gloire littéraire. Et voilà Vallès qui trouve le moyen de dire : « Balzac se croyait un conservateur, se croyait royaliste, mais il n'est que de lire ce qu'il a écrit pour voir qu'il met en accusation la société de son temps, enfin le capitalisme de son temps ». Immédiatement, Victor Duruy, qui était le ministre de l'Instruction publique, est averti. Naturellement à toute conférence publique à Paris, vous savez, il y avait des auditeurs venant de la police. On interdit à Vallès de prendre la parole en public. Et puis, Girardin lui avait dit : « Avec ce que vous avez dans le ventre, vous êtes capable d'une grande audience à condition — parce que Girardin se méfiait — à condition de ne pas faire de politique ». Or, voilà, que dans cette « Liberté », ça s'appelait « La Liberté », le nouveau journal de Girardin, Vallès fait un article encore sur un général. Enfin, c'est d'une inconvenance complète ! Mais cette fois, pas sur un général mort, comme Cavaignac, mais sur un général vivant et qui s'appelait Yousouf. Vallès fait un article abominable sur Yousouf en disant que c'est un reître, etc. Yousouf le prend naturellement très mal et il envoie une délégation ; il ne se déplace pas lui-même. Des officiers d'ordonnance vont trouver M. de Girardin, exigent des excuses et exigent le renvoi de l'individu. Alors, Girardin convoque Vallès : « Je vous l'avais dit, hein ! Mon garçon, vous êtes toqué, vous êtes toqué ! » Vallès est obligé d'écrire des excuses et il est balancé.

C'est vrai que ce n'est pas raisonnable quand on est ambitieux puisqu'il disait qu'il était ambitieux. Quand vraiment, on veut faire

la carrière solide, quand on vise ce qu'il y a de sérieux, l'Académie française, enfin, quand on veut devenir un Immortel à la manière de, je ne sais pas, moi, Emile Augier ou Henri Bordeaux ou Daniel-Rops ou Maurice Druon, on n'écrit pas ce qu'il écrit, lui ! Figurez-vous qu'il écrit carrément ceci : « La littérature futile, je veux dire académique » ! Enfin, je vous demande un peu ! Vallès aussi se permet de parler des candidats à l'Académie française en disant qu'ils sont là, qu'ils tirent le cordon : « Cordon, s'il vous plaît. Entrez les types ! » et qu'ils font leur campagne « avec un drapeau déteint et un habit retourné ». Non, ça n'est pas convenable. Et voilà qu'il veut lancer un journal, un quotidien. Et qu'il veut l'appeler « La Rue ». Enfin s'il l'avait appelé « Le Boulevard », c'est correct. Mais « La Rue » ! Pourquoi pas « Le Pavé » ? Alors, naturellement, ça va extrêmement mal pour lui. Il a un mois de prison, en février 68. Il a deux mois de prison et 1.000 F, je crois, enfin une grosse amende, en novembre 68 et il va faire en 69 la gaffe de sa vie. Il y avait des élections générales en 69. Il y avait un candidat de gauche, mais rassurant, vous savez ! Il s'appelait Jules Simon. C'était un spiritualiste, Jules Simon. Il s'arrêtait quelquefois de parler pour fermer les yeux et attendre l'inspiration du Saint-Esprit ! Enfin, c'était un homme extrêmement engagé dans la culture ! C'était le candidat de la gauche. Vallès se présente contre, vous entendez bien, contre Jules Simon, comme candidat d'extrême gauche et candidat de la misère. Simon grince des dents. On verra ensuite Jules Ferry, c'est le copain de Jules Simon, dire : « Vallès a été payé par la police pour se présenter contre Jules Simon et pour lui retirer des voix ! » Pas du tout, il était candidat de la misère, sachant parfaitement qu'il ne serait pas élu, mais ne faisant pas confiance, et il a bien raison, à Jules Simon. Dès lors, il est sur la liste noire. Il est un infréquentable ! Quelqu'un qui est descendu jusqu'à une élection populaire, qui a essayé de se faire élire contre un homme aussi respectueux de la tradition que Jules Simon ! C'est fini.

Et nous arrivons maintenant à ce que l'on peut bien appeler les grandes heures de Vallès, en 70, 71.

Eh bien, en 70, il faut que je fasse un petit cours d'histoire. Le gouvernement impérial avait déclaré la guerre. Le gouvernement impérial était tombé dans la catastrophe militaire de Sedan et c'était la République qui avait resurgi brusquement à Paris. C'était la troisième fois : la République en 1792, la République en 48, et brusquement une République le 4 septembre. Alors, dès le début, c'était le gouvernement impérial qui se battait. Les généraux, les généraux de Paris, en particulier, ceux de Metz également, ne voulaient pas servir, mettre leur épée, comme ils disaient, au service d'un gouvernement qu'ils détestaient. Cette République avait un garçon épouvantable, un borgne du reste, c'était Gambetta, et on se disait qu'avec un homme comme Gambetta au pouvoir, si on

dépliait ce nom de République, ça devait être le socialisme qui était contenu là-dedans, jamais les généraux n'auraient accepté de travailler au profit de la République. Si bien qu'on a assisté à cette chose scandaleuse, il faut le savoir — j'ai fait trois bouquins là-dessus et je vous assure ce n'est pas de la polémique, c'est de l'histoire photographique — les généraux de Paris avaient décidé de ne pas se battre ! Or, ce qui entourait Paris, du moins jusqu'à la reddition, jusqu'à la trahison de Bazaine, fin octobre, c'était 150.000 Allemands à peu près, sur un immense périmètre de 80 km. A l'intérieur de Paris, vous aviez environ 200.000 soldats réguliers et vous aviez les 300.000 gardes-nationaux qui ne demandaient qu'à se battre. Les généraux de Paris avaient décidé qu'on ne se battrait pas parce que rien n'aurait été plus dangereux que de percer les lignes allemandes que l'on pouvait parfaitement percer puisque c'eût été un triomphe de la République et qu'à aucun prix les généraux de Paris ne voulaient un triomphe de la République.

Vallès avait été contre la déclaration de guerre. Oh, ils n'étaient pas nombreux, vous savez. Le 19 juillet 1870, jour où le gouvernement impérial dit : « C'est la guerre ! », la plupart des ouvriers parisiens eux-mêmes poussent des cris : « A Berlin ! » ... Enfin, vous savez, l'ivresse belliqueuse, quoi.

Ils étaient 200 gars qui, sur les boulevards, avec quelqu'un qui s'appelait Henri Bauer — je vous le dis parce que c'est intéressant : Henri Bauer était le père du futur Gérard Bauer qui signait « Guermantes » dans « Le Figaro » et qui n'a jamais renié son père, lequel était communard. 200 gars dont cet Henri Bauer et Vallès se promenaient sur les boulevards en criant « A bas la guerre ! Vive la paix ! ». Et ils se faisaient matraquer non pas seulement par la police, mais par la population, par les prolétaires, par les pauvres gens qui disaient : « Mais qu'est-ce que c'est comme traîtres ! » Vallès a attrapé un coup de poing sur le nez, ce jour-là ! Bon, il était contre cette guerre. Mais il raconte lui-même que dès que la guerre a commencé à très mal tourner, dès qu'on a vu le sol français envahi, ma foi, l'idée de la défense nationale lui est entrée dans les veines et il s'inscrit dans la garde nationale. Il ne pouvait pas deviner ce qu'allaient faire ces généraux de Paris qui ne voulaient pas se battre. Le thème des généraux de Paris, c'est : « Si nous n'attaquons pas, c'est par humanité. Les puissantes défenses allemandes sont tellement profondes que nous ne pourrions jamais les percer ». Or, nous savons aujourd'hui qu'elles n'étaient pas profondes. Il y avait à peu près un homme par mètre, pas plus. Donc une attaque violente faite même par 25.000 ou 30.000 soldats français sortant de Paris, qui était au milieu avec une artillerie énorme, perçait ces lignes. Le thème de l'Etat-Major c'était : « Elles sont imperçables, ces lignes allemandes ». Vallès voyant qu'on ne se battait pas avait fini par démissionner de sa garde nationale et il

était revenu à ses moutons, si j'ose dire. Et puis, voilà, que le 28 octobre, se produit un événement tout à fait inattendu. Deux bataillons, indisciplinés, je le reconnais, sans ordre, deux bataillons de francs-tireurs attaquent Le Bourget. Et ils emportent Le Bourget ! L'Etat-Major est furieux puisqu'il avait déclaré qu'on ne pourrait jamais emporter les positions allemandes ! Et voilà que deux bataillons français sont parvenus à enlever la position du Bourget ! Vallès, comme un bon nombre de gens, est tout bouleversé, tout content. Il remet son uniforme de la garde nationale et va avec les camarades à ce qu'on appelle la place, vous savez, les bureaux militaires — c'était au Louvre — pour demander qu'on l'envoie, lui et ses hommes, le plus rapidement possible là-bas au Bourget pour porter secours à ces quelques Français qui ont percé les défenses allemandes. Si on ne les soutient pas tout de suite, ils vont se faire engloutir ! Eh bien, savez-vous que pendant trois jours, la place, c'est-à-dire les autorités militaires de Paris, refusent d'envoyer un seul soldat. Ni un cavalier, ni un artilleur, ni personne au soutien des indisciplinés qui avaient renversé le doctrine, puisqu'ils avaient pris les positions allemandes et que les Allemands vont naturellement reprendre. Et alors, c'est un coup si violent pour une partie de la population parisienne qu'on en arrive à ce fameux 31 octobre 70 où il y a eu un très gros mouvement révolutionnaire dans Paris. Vallès est naturellement au premier rang et il va même être maire de La Villette, maire révolutionnaire, maire d'extrême-gauche de La Villette pendant quelques heures. Puis, Jules Ferry, extrêmement habile, va arriver à sauver la situation et le Gouvernement Provisoire, enfin le gouvernement militaire de Trochu va surnager.

Vallès avait maintenant les yeux parfaitement ouverts sur ce qui se passait. Il voyait très bien que c'étaient les conservateurs qui avaient décidé de garder leur place, et les notables étaient là parfaitement résolus à empêcher le passage de quelque progrès social que ce soit, parfaitement résolus à se rendre le plus rapidement possible, et Jules Fabre en desséchait, il l'avait tenté deux fois. Enfin, à la fin de janvier 71, la capitulation a lieu.

Avec un argent que je ne connais pas, je ne sais pas quels sont les camarades qui l'avaient aidé, Vallès va lancer le journal qui sera « Le Cri du Peuple ». Premier numéro : 22 février 71. Le premier numéro est un article, si je puis dire, enfin un premier texte patriotique, ça s'appelle « Paris vendu » ! Paris vendu : rien n'est plus exact. On pouvait le défendre et on ne l'a pas défendu. Alors Vallès va écrire : « Jamais les clous n'ont parié sur la croix, et jamais les clous n'ont été fournis par plus de judas et enfoncés par plus de bourreaux ». Page tournée, dit-il, ça c'est fini. Maintenant, et c'est le verdict suivant, « La Sociale arrive » ! La Sociale — ce mot-là était banal à Paris depuis 1848, surtout 49 — cela

veut dire la république démocratique et sociale. C'était le thème des extrémistes de gauche. Et, lui, Vallès, annonce que le règne de la Sociale, la république démocratique sociale va venir dans Paris. Vous savez sans doute ce qui se passait à ce moment-là. Il y avait l'Assemblée nationale qui s'était réunie, conservatrice à un super degré, puisque, sur 750 membres, il y en avait 550 qui étaient royalistes. Elle s'est réunie d'abord à Bordeaux et allait refluer sur Paris. On s'apercevait bien que cette Assemblée nationale composée surtout de ruraux et de nobles en grand nombre voulait en découper avec Paris. Ils considéraient que Paris avait été odieux de se défendre si longtemps, que Paris était peuplé de révolutionnaires, que ses gardes nationaux étaient de très vilaines gens, et qu'il fallait y remettre de l'ordre.

Mais ce qu'il faut savoir, c'est que dans « Le Cri du Peuple », Vallès ne pousse à aucune violence, au contraire. Il voulait essayer de faire comprendre à ceux qui détestent Paris qu'ils se trompent en détestant Paris. Et il va écrire avec ce côté de naïveté qui est le sien : « Sur notre honneur, nous vous jurons qu'ils mentent, ceux qui disent que nous voulons la haine, le pillage et la mort ». Et comme il y avait un mot à la mode à ce moment-là : les Bellevillois — les Bellevillois étaient des pauvres types qui travaillaient à Belleville — « Bellevillois », dans la bouche de M. Jules Simon ou dans celle de M. Jules Ferry, égale « bandit ». Alors, Vallès va écrire ceci : « Belleville, c'est un endroit honnête où on travaille dur quand il y a de l'ouvrage. Et on ne se fâche justement que quand le travail manque et quand le déshonneur déborde ». Ce n'est pas sur un ton de menace, c'est sur un ton de supplication que Vallès va dire à l'Assemblée, qui maintenant est réunie à Versailles : « Ne faites pas ce que l'on dit que vous allez faire ». Quoi donc ? L'Assemblée de Versailles avait décidé de supprimer brusquement du jour au lendemain le moratoire sur les loyers. Cela veut dire quoi ? Dès la déclaration de guerre, on avait décidé qu'on ne paierait pas les propriétaires parce que les gens étaient mobilisés, qu'il n'y avait plus d'argent, que le travail s'était arrêté. Maintenant, la guerre était terminée et les propriétaires veulent rentrer dans leurs loyers et beaucoup de gens disent : « Mais le travail n'est pas encore rétabli. Nous n'avons pas les moyens de payer les loyers ». L'Assemblée calcule en se disant qu'au contraire, si on décide qu'il y aura un moratoire des loyers aboli tout de suite, il y aura une agitation dans Paris. Cela nous permettra d'intervenir. Vallès, le 9 mars, supplie dans « Le Cri du Peuple » l'Assemblée de Versailles : « Ne faites pas ça ! Ne provoquez pas brusquement la suspension du moratoire des loyers ! Laissez-nous au moins trois mois » ! Rien à faire, car le 11 mars le moratoire des loyers est aboli !

Et puis le 18 mars, vous savez bien ce qui se passe. Le 18 mars, c'est l'Assemblée de Versailles qui prend l'initiative, c'est Thiers

qui déchaîne des soldats sur Paris sous le prétexte qu'il y avait des canons à Montmartre, des canons sans gargousse, des canons qu'on avait mis simplement là pour éviter que les Allemands ne les prennent lorsqu'ils avaient fait leur occupation symbolique du 1er mars. Mais Thiers voulait — je ne sais pas s'il le voulait tellement, vous savez, car j'ai étudié la question. Il a dit : « Ce sont les milieux d'affaires qui m'ont poussé à une politique de violence. Je voulais essayer de m'arranger avec eux ». Le 18 mars, c'est l'opération militaire et c'est du côté du peuple la riposte que vous savez, et que Vallès déplore et déplore publiquement. C'est l'assassinat, rue des Rosiers, de deux généraux, Lecomte et Clément Thomas. La situation devient extrêmement dramatique, mais à Paris on a décidé de faire des élections même si Versailles n'est pas d'accord. On va faire des élections. La Commune, ça veut dire le conseil municipal. Toutes les villes de France, sauf Paris, avaient droit à un conseil municipal. Vallès et ses camarades disent : « On va faire des élections libres ». Il faut faire bien attention à ce que dit Vallès entre le 18 et le 26 mars. Les élections, c'est le 26. De nouveau, il est très gentil, il est conciliant et il dit : « Pas de guerre civile surtout ! La guerre civile perdrait tout ». Et avec ce sens de la formule qui est le sien, il dit : « Deux heures de bavardage à coups de canon, c'est 20 ans de silence dans les faubourgs. Les fusils au repos. Au travail ! » Et il annonce que les élections seront strictement libres et elles le seront en effet. Aucune pression ne sera exercée le dimanche 26 mars. La droite elle-même pourra s'exprimer. Vous ne le savez peut-être pas, mais dans la première Commune — je veux dire avant les démissions nombreuses — il y avait des représentants du centre et de la droite. Les élections ont lieu le 26 dans l'ordre et le 28 — parce qu'à ce moment-là il fallait 48 heures pour dépouiller le scrutin comme on dit — le 28, qui était un jour splendide, ça a été la présentation des gars de la Commune, les élus de la Commune, dont Vallès qui était tout fier d'avoir son écharpe rouge et qui était élu dans le XV^e arrondissement. Edmond de Goncourt, qui est un homme assez répugnant, en a parlé dans son « Journal » et dit : « J'ai assisté à ça. Ils se sont montrés, ces messieurs (les hommes de la Commune, quoi !) ils se sont montrés sur les marches de l'Hôtel de Ville ». On avait fait une grande fête, on avait demandé à toute la garde nationale de défiler ; sous prétexte que c'était un beau jour, on avait cueilli des lilas. C'est vrai, les fleurs au bout du fusil, c'est vrai, ce jour-là. Et c'étaient des fusils qui en principe ne devaient pas tirer. Et Goncourt dit : « Ils étaient à peine peignés, à peine lavés ». Il y avait des tas de pauvres gens qui étaient là-dedans. Il y avait des gardes nationaux qui ne gagnaient rien, qui avaient confiance dans leurs camarades qui avaient été élus, ils s'étaient faits le plus beau possible. Ceux qui n'étaient pas soldats, ils avaient loué un beau costume pour se pré-

senter à la foule. Ils étaient le plus propre possible. Ils étaient tout fiers de voir ces 300.000 soldats qui défilaient devant eux et qui chantaient, et qui chantaient la Marseillaise !

Et Vallès était là, vous savez, avec la gorge assez prise. Le lendemain, le 29, il va écrire dans « Le Cri du Peuple » quelque chose que j'ai essayé de retenir : « Ce ciel qui était clair, cette odeur de bouquet, nous voilà vengés de 20 ans de défaites et d'angoisses. Embrasse-moi, camarade, qui as, comme moi, les cheveux gris. Et, toi, marmot, viens que je t'embrasse aussi. On te l'a sauvée belle, petit. Fils de désespérés, tu seras un homme libre ».

Le Vallès qui écrit ça, vous savez, est en proie à ce qu'on pourrait appeler l'illusion lyrique. C'est du 29, et dans trois jours, le canon de Versailles va commencer à tirer sur Paris. Alors, dès que les canons tirent, Vallès est convaincu que c'est foutu ! C'est ce qu'il va dire à André Gill : « Je me suis promené dans les jardins de l'Hôtel de Ville le 3 », (les canons avaient commencé le 3 avril) et Vallès a fait un geste horizontal. Il a dit : « Tu sais, personne ne s'en sortira vivant de nous autres, nous autres de la Commune » ! Et il va attribuer à un ami, Roullier qui est un cordonnier un peu éthylique et qui avait toujours, paraît-il, dans sa poche un exemplaire de Proudhon non coupé, il va faire dire à Roullier quelque chose qu'il ne veut pas prendre à son compte, mais je crois que c'est lui qui l'a dit ou qu'il l'a pensé : « Puisque, évidemment, on ne pourra pas faire ce que nous voulions, on va au moins montrer ce que nous aurions voulu faire ».

Il est sérieux, vous savez, Jules Vallès, sérieux maintenant. C'est lui qui a exigé que l'assiduité soit absolue des membres de la Commune qui ont été élus, et, si quelqu'un ne veut pas venir, il faut qu'il donne une raison médicale sérieuse. C'est lui qui demande que les gens de la Commune ne soient payés que 300 F par mois. Pour vous donner une idée, les ministres de Thiers, ils avaient 4.000 F. 4.000 balles ! 4.000 F par mois ! Les gens de la Commune, sur la demande de Vallès, 300 F. Vallès dit : « Je ne veux pas qu'on persécute les journaux, même « Le Figaro » qui nous déteste. » Il n'obtiendra rien, car il a la majorité contre lui. « Je ne veux pas qu'on interdise la presse d'opposition ». Et savez-vous où ce garçon, qui n'avait pas voulu être professeur, s'était inscrit ? A la commission de l'enseignement ! En souvenir de son père, peut-être. Eh bien, à cette commission de l'enseignement, notre Jules Vallès va faire des propositions en avril, mai 71, des propositions que la Troisième République mettra cinquante ans pour accomplir. C'est lui qui dit qu'il faut que dans le programme de la Commune il y ait l'instruction primaire laïque, gratuite et obligatoire. C'est lui qui dit que s'il n'y a pas moyen de faire tout de suite l'instruction secondaire gratuite, du moins des quantités de bourses, l'Etat le doit aux jeunes gens pauvres qui ont les moyens

de faire des études. C'est lui qui va dire qu'il faut penser à ce qu'on appellerait aujourd'hui des écoles techniques, et qu'on appelait des écoles professionnelles. Et pas seulement pour les garçons, mais pour les filles. Pourquoi pas ? Les filles aussi peuvent apprendre un métier. Et savez-vous que le jour où Paris va commencer à tomber, quand les Versaillais vont entrer, c'est-à-dire le 21 mai 1871, c'est le jour où on devait pratiquer l'ouverture solennelle de deux écoles professionnelles, les premières à Paris : une école de garçons et une école de filles ? Eh bien, c'est Vallès qui a fait tout cela !

Vallès, c'est un gars qui ne va pas se dégonfler. Et jusqu'au bout, il va y rester, alors que les malins ont disparu. Rochefort, par exemple, dès le 19 mai, quand il a vu que ça tournait mal, on ne sait plus où il est Rochefort. Félix Pyat qui était un des plus brillants orateurs, il va disparaître dès le 21, lui. Vallès ne bouge pas. Il est là jusqu'au bout. Et, en particulier, le 26 mai il sera rue Haxo. Ce n'est pas drôle ce que j'ai à vous dire encore là. Vous savez, c'est le fameux massacre de la rue Haxo. A ce moment-là, le 26 mai, Paris était presque entièrement occupé par les Versaillais. Il ne restait plus qu'un petit coin nord-est de Paris qui restait au pouvoir de la Commune. Quand je dis au pouvoir de la Commune, je me trompe. La Commune s'était dissociée. Il n'y avait plus de Commune proprement dite. Il n'y avait plus que des communards résistants. Puis, là, se trouvait une prison dans laquelle on avait mis les otages qui étaient, hélas, surtout des ecclésiastiques et des gendarmes. Or, comme les Versaillais avançaient, ce qui restait d'autorité communale avait dit : « Il faut tout de même maintenant qu'on déplace nos prisonniers. Cela peut nous servir, ça. On les échange. On va les mettre à l'intérieur de la périphérie qui nous reste pour qu'ils ne soient pas tout de suite enlevés par l'ennemi ». C'était 6 h. 30 à peu près. Ils étaient 50 environ. Il y avait 11 ecclésiastiques avec leur soutane à ce moment-là et des gendarmes et ils étaient accompagnés de quelques soldats. Vous savez que les soldats de la Commune, ils étaient en gris. Alors, ils étaient là avec leur capote grise, leur fusil, très peu nombreux, accompagnant ces curés qu'ils obligeaient d'ailleurs un peu exprès à marcher vite parce qu'ils s'entravaient dans leur soutane. Et voilà que quand on arrive rue Haxo, il se passe une chose affreuse. Ce sont des femmes qui se déchaînent. Elles se précipitent sur ces prisonniers qui ne peuvent pas se défendre ! Et on commence à les griffer à la figure, on leur crève les yeux. Vallès était là. Et d'habitude il dit : « Je n'aimais pas me promener avec mon écharpe de la Commune, cela faisait imposable, mais, en cas d'urgence, je l'avais quand même sur moi, pliée dans un journal comme un remords. Alors, cette fois, je la mets quand même, mon écharpe, parce que ce qui se passait était tellement affreux. J'étais avec Cardigal, j'étais avec Roullier, j'étais avec Varlin (Varlin, vous savez c'est peut-être ce

qu'il y a de mieux dans la Commune). Et on se jette sur les gens qui étaient là et on leur dit : « Mais ne faites pas ça ! On dit à Versailles qu'on est des sauvages et qu'on est des affreux. Si vous êtes en train de massacrer ces prisonniers, vous vous déshonorez ! Personne ne m'écoutait. J'avais vu un vieux que je connaissais, qui était un militant. C'était un vieux type et je vais vers lui, persuadé qu'il va m'aider. Mais ce vieillard m'a mis le canon de son fusil sous le menton et il m'a dit : « Ta gueule ou je te tue ! » Alors, Vallès a assisté à ce qui s'est passé, bouleversé. Pour des raisons que je comprends, et qui me déchirent, c'est en particulier sur des curés que ces femmes se sont jetées. Elles leur arrachaient les parties sexuelles. Elles ont fait quelque chose d'atroce, un massacre immonde rue Haxo. Il était là, il avait fait ce qu'il avait pu pour l'empêcher.

Le 28, il n'y a presque plus personne. Il n'y a plus qu'une barricade à Belleville, rue de Paris. Eh bien, il était là derrière, Jules Vallès. Il était là littéralement jusqu'au bout. Comment il va s'en tirer ? Il a eu de la chance. Quand il a vu que la dernière barricade était enlevée, il a couru partout et il a trouvé ou il a volé une blouse, une blouse peut-être de plâtrier, mais qui pouvait passer pour une blouse d'infirmier. Il a probablement chipé aussi un képi, car c'était des képis de la Croix-Rouge et il s'est mis à ramasser des blessés et des cadavres, attrapant même une charrette, mettant les cadavres sur la charrette comme s'il était un infirmier, un infirmier versaillais. Et il conduisait son paquet de cadavres et de blessés aux hôpitaux. La deuxième fois qu'il a fait ça, le médecin de la Pitié, je crois, le dévisage. Cependant Vallès s'était coupé la barbe. Vous savez, on voit toujours Vallès barbu. Eh bien, il s'était fait couper la barbe pour ne pas se faire saisir. Il se dit que ce type l'a reconnu. Alors, le 28 au soir, il va chez un copain qui s'appelait Ducret qui habitait rue Saint-Sulpice. Et ce même soir, Vallès va écrire à sa mère une lettre assez pathétique que par bonheur nous possédons. Il dit à sa mère : « Là, je suis caché, mais tout le temps, les types qui font des rafles partout peuvent monter l'escalier. Et s'ils me piquent, moi, au moment de la Commune, je suis fusillé. Maman, c'est peut-être la dernière lettre que je t'écris, mais je voudrais embrasser — oui, il écrit ça, Vallès — je voudrais embrasser tes saintes mains ».

Bon, on ne l'a pas trouvé. Il se déplace, car il trouve que Saint-Sulpice, c'est trop dangereux. Il va se cacher 80 jours chez un sculpteur qui s'appelait Roubaud, quatre-vingt jours en se disant : « Les rafles vont tout de même cesser. Il y aura un moment où je pourrai m'en aller ». Et effectivement, il va pouvoir se déplacer. Il va en Belgique.

Je ne sais pas si vous vous rappelez que Jules Favre qui s'était constitué ministre des Affaires étrangères, avait envoyé une circu-

laire à tous les postes diplomatiques français. Je l'ai vue quand j'étais attaché culturel à Berne. J'ai été regarder ça ! Circulaire indécente où les ambassadeurs français, ou ministres dans tous les postes, sont priés d'avertir les gouvernements étrangers que la France ne permettra pas — enfin, c'était exprimé un peu plus diplomatiquement ! — serait très fâchée, considérerait comme une offense que les gouvernements étrangers acceptent de recevoir sur leur sol des fuyards de la Commune. « Car, disait M. Jules Favre, il s'agit de condamner des criminels de droit commun. Il s'agit de bandits ! » La Suisse avait souri et avait accepté. L'Angleterre avait souri et avait accepté les communards. La Belgique n'avait pas souri et n'avait pas accepté les communards, Si bien que Vallès n'est pas resté en Belgique. Il a été obligé de passer en Angleterre. Voilà le début de son exil.

Il est parti avec quelque argent qui lui restait du « Cri du Peuple » qui se vendait bien. Il avait de quoi manger un petit moment. Ensuite, il entre dans les affaires. Il va ouvrir un « Athénée littéraire ». Vous savez, les Anglais ont autre chose à faire que de s'occuper d'un athénée littéraire... Alors il est vraiment avec les copains sur un radeau de la Méduse : ils n'ont plus d'argent et, comme cela arrive souvent entre les malheureux, ils s'entrebattent. Il y aura une scène épouvantable, dans une rue de Londres, entre Vermersch et un autre membre de la Commune, qui s'entredévorent, qui s'entrebattent enfin ; il faut que ce soit un cob anglais qui les sépare.

Vallès dira : « Avant d'entrer dans un restaurant, on se hausse sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus le rideau pour voir qui il y avait ; et, selon les types qui étaient là, on entrait ou on n'entrait pas. Ou bien on se passe la moutarde à travers la table d'un air hostile, ou bien, bande d'exilés abrutis, on se bat les flancs pour essayer de rire. Quel accablement ! »

Il y a une lettre de lui à Arthur Arnould où il dit : « Nos espérances sont mortes. Nous avons devant nous des années béantes ». ... Des années béantes, c'est vrai, rendez-vous compte : le 28 mars, il avait cru que le printemps sentait le miracle, et maintenant ce qui lui arrive, c'est qu'il a les bras cassés, quoi, le cœur crevé de chagrin et de désillusion. Et voilà qu'on lui propose — des camarades qui étaient arrivés à aller en Amérique du Sud — on lui propose un truc en Amérique du Sud, paraît-il, une spéculation sur les terrains. Et, ma foi, vous savez, il crève tellement à Londres qu'il est un peu tenté d'accepter. Puis il se dit : « Ça serait moche tout de même ! Quand je pense à ceux ... moi je m'en suis tiré, mais ceux qui ont laissé leur peau, les meilleurs, quoi ! Il y a les Flourens, il y a les Varlin, il y avait Millière, il y en avait bien d'autres, il y a Duval, qui s'était fait tuer ! Ah non, ces témoins qui

se sont fait tuer, je ne peux pas, moi, parce que je me suis sauvé, aller faire des sous en Amérique du Sud. Alors, je reste. »

Après le 16 mai — cela vous dit peut-être quelque chose le 16 mai, c'était Mac-Mahon qui en France avait fait une tentative de coup d'Etat, cela n'avait pas marché — les Républicains, entre guillemets, étaient arrivés à prendre le pouvoir en France à partir de 76. Alors, disons qu'à partir de 76 la presse française s'entrouvre — oh ! tout doucement ! — s'entr'ouvrent un peu aux communards, à condition qu'ils changent de nom. Vallès ne peut pas écrire sous le nom de Jules Vallès. Il a été condamné à mort par contumace par le tribunal militaire. La Société des Gens de Lettres l'a exclu, parce que Paul de Saint-Victor a dit : « L'incendiaire couvait sous l'énergumène » et Francisque Sarcey a dit : « C'était un vulgaire bandit ; il n'en voulait qu'à l'argent ». Alors, pas un type comme cela dans la Société des Gens de Lettres. Donc Vallès ne peut pas écrire sous son nom. Hector Malot, qui était un bon type, qui ne pensait pas du tout comme Vallès au point de vue politique, mais qui respectait, qui aimait Vallès, lui avait dit : « Ecoute, sous une autre signature, je vais pouvoir placer des textes de toi dans « Le Radical » ou dans « Le Siècle ». » Vallès s'en contente : cela va lui faire quelques sous. Et il a l'idée d'une espèce de fresque. Il dit : « Je voudrais montrer la lutte du prolétariat français depuis les Journées de Juin jusqu'à ce qui vient de se passer ».

Il envoie cela au « Radical ». Vous vous doutez bien que le « Radical » qui était sous l'influence plutôt de Jules Ferry... il n'aimait guère ; on ne disait pas que c'était de Vallès, bien sûr, mais il n'aimait pas les choses qui soient trop marquées à gauche. Alors Malot est obligé de dire : « Tu sais, « Le Radical » veut bien prendre ton texte à condition d'y faire des coupures. Il faut des atténuations ». Eh bien, c'est beau la réponse de Vallès. Alors qu'il attendait tellement, qu'il crevait pour gagner un peu d'argent, il dit : « Enlever quelque chose de mon texte ? Mais, mon vieux, tu me connais. Je ne reculerai pas d'une semelle. Tu le sais bien ! Et salut, salut aux faubouriens vaincus. J'ai écrit mon livre pour dire mes prières d'athée sur nos morts ». Rien à faire, il ne pourra donc pas gagner sa vie même sous un faux nom à Paris.

L'amnistie va venir quand même. Elle vient toujours, vous savez ! En juillet 1880, Vallès va pouvoir rentrer à Paris. Il écrit à ce moment-là à Arthur Arnould : « J'ai l'air vénérable. C'est affreux » ! Pourtant, il n'est pas vieux, mais je vous raconterai ce qui s'était passé dans sa vie secrète. Il était déjà tout blanc. Ce garçon qui va mourir à 52 ans, il a déjà une barbe blanche.

Il arrive à Paris. Evidemment, il n'a guère les moyens de vivre et on ne peut pas encore permettre à un ancien communard de faire des articles. Alors, « Le Figaro », qui se souvenait de l'ancien

Vallès, fait un petit papier assez méchant. Il dit : « Tiens, tiens ; il paraît que M. Vallès est à Paris. Mais on n'entend plus parler de lui ! Il a dû s'assagir ». Alors, cette fois, Vallès répond : « Ne vous fiez pas, beaux Messieurs, ne vous y fiez pas ». Je ne sais pas s'il connaissait un vers, non certainement pas, un vers de Victor Hugo qui a été publié bien longtemps après la mort de Hugo et que je vais vous citer parce qu'il n'est pas mal. C'est un vers ironique, naturellement : « Le devoir des lions est de vieillir toutous », disait Victor Hugo. Cela veut dire que quand on est jeune, on peut être un lion, mais que quand on est vieux, il faut être gentil, quoi. Eh bien, lui, il ne veut pas devenir toutou, je vous assure. Et voilà qu'il a trouvé l'argent. C'est un professeur de la Faculté de Médecine qui s'appelait Guebhard, qui a de l'argent, qui est très passionné des idées de Vallès et qui lui dit : « Vous allez repartir avec « Le Cri du Peuple ». Il est content comme tout, Vallès ! Il va relancer son « Cri du Peuple ». Et il va le lancer, je vous assure, en y allant fort ! Il ne peut pas supporter Gambetta. Gambetta est mort, mais il a laissé une doctrine. C'était en fait celle des opportunistes. Il y avait une phrase de Gambetta que Vallès n'a jamais acceptée. Où Gambetta, à Belleville même, avait dit : « Il n'y a pas de question sociale ». Et Vallès reprend le mot : « Il n'y a pas de question sociale ? Il n'y en a pas d'autre... ! » C'est le moment aussi où Jules Ferry avait annoncé qu'il fallait faire des entreprises coloniales, parce que c'était nécessaire, disait-il, pour prouver la finalité française et pour aguerrir nos jeunes troupes. Alors, Vallès dit : « Aguerrir nos jeunes troupes ? Qu'est-ce que ça veut dire ? On va les envoyer tuer du jaune pour les aguerrir à tuer du blanc et ils tueront des coolies pour mieux tuer ensuite des ouvriers français » ! Et, comme il ne veut pas se faire poursuivre pour incitation à la désobéissance, il écrit : « Vas-y, jeune soldat, tu te feras payer du chien au riz en Indochine et tu reviendras avec la peste dans le sang. La vivisection humaine va commencer » !

En octobre 81, il faisait un meeting, je crois, à Saint-Etienne et il tombe pendant son meeting. Il a une attaque, quoi. Il tombe. Alors, ses camarades sont épouvantés. Qu'est-ce qu'il a ? Il est malade ? Il a eu je ne sais quel évanouissement, et dans une lettre, je ne sais plus à qui, à Arthur Arnould peut-être, il dit : « Ne t'inquiète pas, mon vieux, je ne suis pas malade. Pour que je meure, il faudra qu'on me tue » !

Oh, non ! Ce ne sera pas nécessaire de le tuer. Vous savez, il est déjà très malade. Il a du diabète et il aura bientôt une phtisie qu'on appelait à ce moment-là galopante. C'est un homme qui dans l'année 85, au début de l'année 85, suivez-moi bien, pèse 37 kilos ! Il vit à Mortefontaine, chez le professeur Guebhard. Il dicte encore des articles, vraiment jusqu'à la fin. Il n'en peut plus, mais il dicte

encore ses articles : on peut bien conclure que ce gars-là, il était mort sur la brèche.

Alors, voilà, c'est fini ma première partie. C'était ma trajectoire et je vous ai promis de faire un petit intermède littéraire, parce qu'après tout, peut-être que Vallès ne vous intéresse pas politiquement, mais je vous jure que c'est un grand écrivain.

Mais il ne s'agit pas seulement de dire que c'est un grand écrivain, il faut le prouver.

Alors, ce que j'ai essayé de faire, c'est de retenir quelques mots de Vallès pour vous montrer comme il avait ce discernement des syllabes, comme il savait ce que c'était que le rythme, enfin, le poids des mots.

Par exemple, il parle des jeunes filles « à la voix tintante ». Il parle d'une pièce de 10 F que son oncle, qui était curé, lui avait donnée. « Je suis parti de là tout craquant de bonheur », dit-il. Il parle de ces cabaretiers qui étaient capables de tenir une quantité de bouteilles entre les doigts : « Ces bouteilles qui trinquent du ventre entre les doigts des cabaretiers ». Il parle du canon : « Ce canon qui grogne encore, les pattes dans la cendre », dit-il. Il n'a pas son pareil pour un portrait en deux lignes. Par exemple, il parle d'une boulangère qu'il appelle Madame Petret. Cela ne devait pas être son nom, bien sûr. Ce n'est pas qu'elle se fardait de trop, mais elle mettait trop de poudre. Alors, il disait : « Cette boulangère, elle a l'air d'un pain qui a gardé de la farine sur sa croûte ».

Il y a un autre moment où il a essayé de décrire Blanqui et il dit : « Dans sa bouche démeublée, on voit trotter entre les gencives un petit bout de langue rose ». Il y a aussi Baudelaire qu'il avait vu plusieurs fois. Vous vous rappelez qu'ils travaillaient ensemble au « Présent ». Et il dit : « Ce Baudelaire avec son nez gras du bout » — je n'ai pas vérifié gras du bout — mais ce qui est plus drôle, c'est ceci : « Et ce Baudelaire, dodelinant du buste et cherchant ses mots sur le marbre ».

Ecoutez à propos de Courbet maintenant : « ... désordonné et patient, bûcheur et soiffard, parlant avec toutes sortes de modulations et de circonflexes et d'énormes pétarades de rires qu'il essuyait ensuite dans sa barbe d'un revers de main ».

Je voudrais aussi vous citer une phrase que j'ai apprise par cœur. Il ne faut pas rire à propos d'un morceau de cette phrase. Je voudrais que vous l'écoutez tout entière. Moi, je la trouve très belle. C'est un souvenir du lycée de Caen où il était pion : « L'aumônier rentre vite comme si les péchés l'appelaient et, traversant la cour où le proviseur parle avec l'économe, il leur fait au passage, avec un sourire mécanique et blanc, un grand salut. »

C'était un garçon qui avait le sens de l'humour. Il n'a pas toujours été triste. Alors, j'ai essayé — puisque ma conférence est au fond assez austère — de vous apporter un ou deux sourires de

Vallès. D'abord, ceci. Sa mère, vous vous rappelez qu'elle était de parents analphabètes, mariée avec un instituteur ; elle s'était bien perfectionnée un peu, mais elle faisait des fautes de français. Son mari était extrêmement vexé que la femme d'un agrégé de grammaire fît des fautes de français. Alors, le père Vallès l'engueulait. Et elle lui disait, et Jules Vallès avait entendu ça : « Ecoute, écoute, quand je serai à la maison, quand nous serons rentrés, que tu me dises que j'ai eu tort, bien. Mais pas devant le monde ». Alors, ça l'exaspérait. Et son fils prétend qu'elle faisait exprès de faire des fautes, exprès de dire « un spectacle, une estampe, ... un escargot ». Il y a une autre astuce qui est ceci. Il se rappelle, enfin il dit se rappeler, un camarade qui s'appelait Ricard. Et ce malheureux garçon Ricard avait une incontinence d'urine. Enfin, il se réveillait dans le crime ! Alors on ne voulait pas croire qu'il ne le faisait pas exprès. On l'accusait d'avoir une fantaisie de talon rouge, ou un caprice de désœuvré. Et il disait, ce pauvre Ricard, il était tellement malheureux de se réveiller dans le crime, qu'il cherchait toujours dans son missel, parce qu'il était très pieux, s'il n'y avait pas un saint particulièrement préposé à la préservation de ce crime ! Je voudrais encore vous raconter l'histoire des preuves de l'existence de Dieu que vous trouvez, je crois, dans « Le Bachelier ». Il s'agit donc du professeur qui était obligé à ce moment-là de faire un cours sur les preuves de l'existence de Dieu, et Vallès dit : « Je ne sais pas pourquoi, on n'écoutait pas beaucoup ». Alors, le prof, il était bien gentil, il s'époumonait, il nous expliquait les preuves de l'existence de Dieu. Et puis à la fin de la leçon, il se penchait, comme ça, les bras croisés, et il s'adressait à son meilleur élève qui s'appelait Batichaud, paraît-il, et il lui disait : « Alors, quelles sont les preuves de l'existence de Dieu ? » C'est ce qu'il venait de dire justement pendant 50 minutes. Et Batichaud restait complètement muet, ce qui était vraiment scandaleux. Et il faisait, Batichaud, comme font les élèves — je l'ai vu, moi-même comme professeur de lycée — le type qui ne sait pas, il regarde au plafond ! Et à ce moment-là, Rasouin, un nom inventé, je pense, qui était un petit insupportable, avait lancé au plafond du papier mâché, un peu humide, et sous le papier mâché pendait un petit bonhomme qu'il avait découpé en papier. Alors, le Batichaud, au lieu de répondre sur les preuves de l'existence de Dieu puisqu'il n'a rien écouté, il change de sujet et il dit au prof : « Oh, Monsieur, il y a un bonhomme là-haut ». A ce moment-là, la récréation sonne ! Alors, le professeur sort et il dit au proviseur qui était là : « Vous savez, il vient de se produire une chose curieuse. Je ne sais pas ce que vous en pensez, Monsieur le Proviseur ; je parle de l'existence de Dieu, et voilà que mon meilleur élève, Batichaud, m'a dit : « Il y a un bonhomme là-haut ». Enfin, parler de Dieu comme ça ! Mais enfin c'est touchant de la part d'un enfant ». C'est un truc à Vallès, ça. Je ne suis pas sûr que

ce soit vrai ! Alors, on rentre en classe et le professeur enchaîne : « Alors, Batichaud, donc il y aurait un bonhomme là-haut ? » Le type regarde et dit : « Ah, non, Monsieur, il n'y est plus. Il est tombé. »

Alors, voilà un chef-d'œuvre d'humour noir qui tient en une phrase. C'est Vallès qui parle des rossées de son père. « Quand mon père m'a beaucoup battu, il a chaud. Alors, je me traîne vers la fenêtre et je la ferme pour qu'il n'attrape pas de courant d'air » !

C'est un gars qui tenait, comme il le dit, par ses racines à la terre des champs. C'est un rural, Vallès. Il dit : « Quand il y a du vent, j'ouvre la bouche pour le boire et j'écarte ma poitrine et ma chemise pour qu'il me tape la poitrine ». Quand il se promenait, il aimait ramasser une touffe d'herbe. Il se la mettait sous le nez, s'enivrant « de cette odeur de prairie et de rivière ».

C'était un goinfre, Vallès ! Il parlait des haricots rouges au vin rouge. Cela devait être terrible ! Il s'empiffrait de haricots rouges. Et, dans une lettre à Arthur Arnould, il dit, — Arthur Arnould s'était réfugié dans le Tessin ; Arthur Arnould était un membre de la Commune aussi. Et lui, Vallès, est à Londres. Et il voudrait persuader Arnould de venir faire popote avec lui à Londres. On s'arrangerait mieux à deux. Et il lui dit : « Viens, parce que je t'assure que pour la nourriture, tu n'auras pas à t'en repentir. Je suis imbattable sur la matelote de veau ». Puis écoutez la suite : « Je suis venu un peu tard aux fourneaux, mais avec un profond sentiment des sauces » !

C'est un garçon qui n'avait pas beaucoup du courage appliqué de Zola. Zola, c'est le bûcheur. Vous savez qu'il écrivait par jour tant de lignes. Vallès, il n'est pas comme ça. Il travaillait par coup de sang, par emportement. Courageux. On lui connaît quatre duels. Il était contre, mais quand on le provoquait, il était là ! Mais vous avez vu assez qu'il était courageux puisqu'il était derrière la dernière barricade.

Nous arrivons maintenant à des choses qui me touchent le plus. Je vous l'ai dit : Je vais essayer de voir quel est le personnage profond. Eh bien, nous y arrivons. Et presque toujours, quand j'ai à parler de cette dernière partie d'un homme, je me réfère à ce Sainte-Beuve dont je vénère la mémoire. Sainte-Beuve disait : « Pour commencer à entrevoir quelqu'un, il faut savoir comment ce quelqu'un se comporte sur le chapitre de l'argent, sur le chapitre des femmes et sur le chapitre de la politique et de la religion ».

Eh bien, on est déjà éclairé sur la politique. L'argent ? D'abord, vous avez vu les 300 balles qu'il avait eues. Pas plus. 300 francs. Mais il faut que vous sachiez ceci. Au début de la guerre, Vallès avait hérité d'un nommé Caillebotte, dont je ne sais rien, sinon que c'était un homme jeune, célibataire, très riche et qui admirait Vallès, et qui était mort laissant une grosse fortune. De cette fortune,

54.000 F — 54.000 F à cette époque, c'était considérable — revenaient à Jules Vallès. Puis la guerre avait éclaté. Le testament n'était attaqué par personne. La famille ne contestait pas. Je pense que la famille recevait des millions. C'était le notaire de Caillebotte qui avait l'argent, les 54.000 F, chez lui. Et, comme le notaire a été parti à cause du siège, il n'a pas voulu accepter, on avait mis les scellés sur l'appartement du notaire. Il y avait donc là, chez ce notaire, sous les scellés, 54.000 F qui appartenaient à Vallès. Vallès avait été bien tenté de prendre ces 54.000 F, mais il s'était dit : « Je pourrais peut-être le faire, moi, parce que je suis membre de la Commune, et je pourrais dire : « Pouvoir discrétionnaire, vous allez me faire sauter les scellés ». Mais un autre qui ne serait pas membre de la Commune ne pourrait pas faire ça. Donc, je ne le ferai pas ! » Au moment où il va se sauver de Paris, il pourrait essayer d'avoir les 54.000 F. Il n'en est pas questoin. Pour être fidèle à lui-même, pour ne pas faire quelque chose que les autres ne pourraient pas faire, il est allé crever à Londres alors qu'il a 54.000 F qui l'attendaient à Paris ! Voilà sur le plan de l'argent.

Les femmes ? Il n'en a pas tellement parlé. On sait que quand il était à Nantes, il a presque demandé en mariage une jeune fille, mais il avait juste son bachot. Et puis la fille était fille d'officier. Alors, comment voulez-vous tout de même que le fils d'un professeur et qui n'a pas encore de situation épousât la fille d'un officier. Il parle de cette « petite aux yeux bleus qui aurait pu être ma femme ».

Ne vous représentez pas d'ailleurs — je ne l'ai pas fait moi-même — ne vous représentez pas Vallès comme un gars qui, dans ses années 24, 25, 26 ans, aurait été semblable à ces fameux étudiants que vous lisez dans « La Vie de bohème » d'Henri Murger, qui courent avec des grisettes, comme on disait à ce moment-là. Il est bien sorti quelquefois. Sorti, on sait bien ce que cela veut dire, il est bien sorti quelquefois avec Paquita ou avec Rigolette, mais ça n'était pas rigolo du tout. Il disait : « C'était d'une tristesse sans nom » !

André Gill d'une part, et Jean Richepin d'autre part, nous ont parlé de la grande Mathilde en nous disant qu'au moment de la Commune, on voyait Vallès très souvent avec une jolie femme qui s'appelait la grande Mathilde. Je me demande s'ils s'étaient donné le mot pour changer le prénom ou si peut-être cette dame n'avait pas été contente de son prénom et se faisait appeler Mathilde. On sait maintenant, grâce à Lucien Scheler, de qui il s'agit : Joséphine Lapointe. Depuis 63 au moins, Vallès était l'amant de Joséphine Lapointe. Lui-même en parle un petit peu à Arthur Arnould. Il ne faisait pas beaucoup de confidences sur ses amours. On sait simplement qu'il lui dit : « C'est une échappée du monde des méchants et des ivrognes ». D'autre part, elle était de Belleville. Je devine un

peu le milieu dont elle sortait. Elle était mal mariée. Elle avait une petite fille. Et le seul billet qu'on a de Vallès à elle est de 1863 et il l'appelle « ma chère enfant ». Cela ne prouve rien, mais j'ai un peu l'idée qu'elle était plus jeune que lui. Je n'en sais rien. Mais ce que je sais, c'est qu'en effet elle était à côté de lui tout le temps pendant la Commune et que dans la fameuse lettre du 28 mai au soir, la lettre qu'il a écrite à sa mère, il y a un bout de phrase que j'ai essayé de retenir. Je ne suis pas absolument sûr de chaque mot : « Maman, tu verras peut-être venir à toi une jeune femme qui te demandera ta bénédiction. Accueille-la comme ta fille. Elle a soutenu ma peine, partagé ma misère, voulu mes dangers ». C'est les deux, trois derniers mots qu'il faut que je vous commente parce que je peux le faire. « Voulé mes dangers ». Eh bien, c'est du 28 au matin ce que je vais vous dire. Le 28 mai au matin. Le jour où il n'y a plus qu'une seule barricade. Vallès était absolument décidé à y aller et il va passer une dernière nuit pour faire l'amour une dernière fois avec Joséphine. Et puis, il se lève. Et il racontera, je crois que c'est à Arthur Arnould : « J'avais peur pendant que je m'habillais et qu'elle me dise : « Mais Jules, pourquoi veux-tu faire ça ? Tu sais bien que tu vas te faire tuer. Cela ne sert plus à rien ! » Eh bien, elle n'a pas dit ça. Pas du tout. Alors, je me suis habillé. Au lieu de me retenir, elle a dit : « C'est bien ce que tu fais, mon chéri, c'est bien. Je t'estime tellement ». « Une fois qu'elle m'a eu dit cette chose-là, cette phrase-là, j'ai décidé à ne l'abandonner plus jamais ». Il va la faire venir à Londres. Seule. La petite fille est restée, je ne sais pas où, peut-être chez sa grand-mère. La police française a ses émissaires à Londres. J'ai été voir ça, aux archives, au quai des Orfèvres, où il y a un énorme dossier Vallès, j'ai vu ce que la police de Londres écrivait à ce sujet-là : « Vallès a fait venir une de ses prostituées de Paris ; il l'a mise tout de suite au tapin » ! C'est monstrueux, ce que disaient les policiers. C'était littéralement faux ! Alors, elle passe quelques semaines là. Vallès est très content de l'avoir vue. Nous sommes maintenant en 74. Et en 74, Vallès couche avec une institutrice belge dont nous ne saurons pas le nom. Elle est enceinte. Vallès ne désire pas qu'elle avorte. Et voilà que c'est une petite fille qui va naître et qui s'appellera Jeanne-Marie. Jeanne-Marie, c'est un nom de révolutionnaire. Vous vous rappelez Rimbaud : « Les mains de Jeanne-Marie » ! Vallès est fou de joie d'avoir cette petite enfant. Dès qu'elle a un peu de connaissance, 7 mois, 8 mois, il dit : « Elle me riait — vous savez, c'est une faute volontaire de français — elle me riait toujours quand je me penchais sur son berceau. Elle fourrageait dans ma barbe ». Et le 2 décembre — décidément c'est une sale date pour lui — le 2 décembre 75, l'enfant meurt. Alors il dit : « J'ai perdu le bonheur. Je l'aimais comme j'aurais voulu être aimé, enfant ». Dans ses lettres à Arthur Arnould en 76, en 77, en 78, il y a tout le temps l'évoca-

tion de la petite fille. Et dans une lettre de 78, il lui dit : « Si je reviens, quand tu me reverras, tu verras sur mon visage mon exil, la mort de ma petite fille ». Puis, il a fait revenir Joséphine avec sa fille cette fois en 76, sans lui dire rien. Cela lui aurait fait de la peine. Il n'a pas dit qu'il avait couché avec une institutrice, il n'a pas dit qu'il avait une petite fille. L'institutrice était partie aux Indes, paraît-il. L'enfant est morte, mais ce n'est pas la peine de troubler Joséphine. Il est très content de la revoir. Et là c'est très beau ce qu'il écrit sur sa fille. Il regarde la fille de Joséphine qui a maintenant 15, 16 ans, et il dit : « Elle est toute droite de pureté, de simplicité. C'est comme ça qu'aurait été Jeanne-Marie si elle avait vécu ». Et à propos de Joséphine, il dit : « Entre elle et moi, tout est tellement bon, clair et sain. Le plus beau de l'amour, au fond, c'est l'amitié ». Eh bien, voilà qu'elle va disparaître de sa vie, Joséphine. Et je ne sais pas ce qu'elle est devenue. J'espère qu'on trouvera encore bien des documents. Il y en a encore, des documents cachés. Peut-être que Lucien Scheler aura la chance de mettre la main là-dessus. En 79, il va écrire à Tony Révillon, un révolutionnaire qui était à Bruxelles : « Dis donc, à ton avis, combien il faut pour vivre un mois à deux à Bruxelles ? ». Je suis convaincu qu'il s'agit de Joséphine. Il se dit : « Je vais faire venir Joséphine à Bruxelles ». Et après cette lettre à Tony Révillon, il n'y a plus rien !

Vous savez sans doute aussi que c'est à la fin de 79 qu'il va se trouver à Bruxelles, à la Taverne Royale, Galeries Saint-Hubert, en présence de Séverine. C'est la première fois qu'il la voit et elle comptera beaucoup, plus tard, pour lui. Enfin il va lui serrer la main ce jour-là. C'est vrai. Qui est Séverine ? Je l'ai vue, figurez-vous. Elle est morte en 29. Et je l'ai vue en 1924 à la réunion du Cartel des gauches. Il y avait mon cher ami, Marc Sangnier qui se présentait aux élections ; j'étais son secrétaire. Il y avait Cachin du Parti communiste qui parlait et Séverine avait accepté de venir à la réunion. Toute la salle s'était levée. Ce n'était pas une belle femme, vous savez, en 1924. Quand Vallès va la rencontrer en octobre 81, elle est ravissante. J'ai vu des photos d'elle : elle était splendide, cette fille. Elle s'appelait Caroline Rémy. Elle avait été mariée très jeune avec un M. Montrobert. Cela n'avait pas marché. Il n'y avait pas de divorce à ce moment-là et elle était devenue la maîtresse de Guebard, celui dont je vous ai parlé, le professeur de la Faculté de Médecine si enthousiaste de Vallès. Elle avait un enfant avec Guebard. Elle attendait que la loi du divorce fût prononcée pour pouvoir épouser Guebard. Elle va porter à Vallès une incroyable affection. Alors, la police de nouveau ! Voici ce que j'ai trouvé au quai des Orfèvres : « Le professeur Guebard a vraiment le cœur très généreux. Non seulement, il donne à Vallès de l'argent pour son journal, mais il lui prête sa maîtresse ». C'est faux. Il n'y a jamais

rien eu de sexuel entre Vallès et Séverine. « Filiale tendresse, dira-t-elle. Filiale tendresse que j'ai eue à l'égard de lui. C'était mon père et c'était mon enfant. » Pourquoi « mon enfant » ? Parce que j'ai dit tout à l'heure que quand Vallès va mourir, il pèse 37 kilos et que le professeur Guebard l'a invité dans sa propriété de Mortefontaine près de Paris. C'est elle — elle était belle fille, mais solide aussi — c'est elle qui le portait de son lit au fauteuil, du transatlantique à son lit. Et elle le portait et « il me regardait, dit-elle, avec ses yeux pleins de douleur et de tendresse ».

Voyez-vous, je crois que la sexualité n'a pas tellement compté dans la vie de Vallès. Ceux qui sont hantés par la poursuite du plaisir, ce sont ceux qui n'ont pas connu une tentation plus grande. Et Vallès, il avait connu une tentation plus grande.

J'en viens maintenant à des choses qui m'intéressent toujours beaucoup, vous le savez — il faut me pardonner — ce sont les questions religieuses.

Vallès, c'est un gars qui a été très pieux, qui a été un fervent même. Il dit : « J'allais avec maman au Reposoir ». Et puis naturellement il a suivi l'évolution de la plupart des jeunes intellectuels de son temps. Comment voulez-vous qu'un garçon qui était très inculte, enfin qui ne savait pas grand-chose, protestât contre ce que les maîtres lui apprenaient ? Les maîtres, c'était Littré, c'était Renan, c'était Taine, c'était le matérialisme déterministe. En plus, je dois dire que le comportement politique, lui, qui est très engagé, le comportement politique de l'Eglise avait de quoi l'écœurer. Il a suivi la même route que Victor Hugo, qui, lui, va essayer en 1850, au moment de la loi Falloux, de distinguer entre les cléricaux et l'Eglise. Il ne pourra plus distinguer quand il verra l'archevêque de Paris lui-même qui, le 1er janvier 1852, va chanter spontanément un Te Deum en l'honneur de quelqu'un qui est à la fois un parjure et un assassin. Et ce n'est pas tout. Chez Vallès, il y a quelque chose qui va encore beaucoup plus loin et qui est très important, et que je vais essayer de vous dire. La grosse objection, vous le savez bien, la grosse objection, c'est le mal, l'existence du mal, de l'injustice. Vallès, qui avait traversé les hospices de fous, conservera toujours une fascination à l'égard des fous. A Paris, dans ses dernières années — il ne vit pas longtemps puisqu'il y arrive en 80 et il est mort en 85 — il est allé plusieurs fois dans les hospices de fous pour les y regarder et il en parle. Il parle de ces hommes qui sont plantés là, immobiles, comme si on leur avait intimé l'ordre de ne pas bouger et qui lèvent un doigt vers le ciel pour donner un ordre au soleil. Il parle de ces femmes, notamment d'une femme jolie qu'il a vu enfoncer la tête dans la boue, dans la terre de la cour comme un groin. Il se rappelle encore une autre de ces femmes à qui on devait passer la camisole de force, qui se jetait à quatre pattes, et qui appelait au secours. Et il dit : « Et quand je pense

qu'autour de ces effrayants, autour de ces effarés, il y a ces braves petites religieuses qui viennent leur parler de Jésus-Christ et du Bon Dieu et de la douceur de la Providence ! Mais, comment, comment ces pauvres femmes n'ôtent-elles pas leurs sabots pour les assommer avec » ! Il a dit ça ! Il a fait un pèlerinage à Satory, la grande prairie où l'on tuait ceux de la Commune, que le Tribunal Militaire condamnait. Il y va en 80. Dès qu'il est à Paris, il veut voir ça. C'était un jour d'été. Il n'y avait personne à cet endroit où on avait tué tellement de gens. Il y avait un peu de vent. Il y avait un très beau ciel clair et l'herbe qui remuait. Et il dit — j'espère que ce n'est pas de la littérature, j'espère que c'est vrai — il dit : « Quand j'étais là tout seul, dans cet endroit où des tas de mes camarades étaient tombés, je n'ai pu m'empêcher de lever le poing contre ce grand ciel bête où rien ne criait ». Le même Vallès qui écrit cette chose violente et qui parle aussi de ce Bon Dieu avec son rond de casserole au-dessus de la tête et sa belle robe de chambre bleue, ce même Vallès est celui qui va s'opposer à ce que l'on enlève la croix qui était sur le Panthéon. La municipalité radicale avait dit qu'il fallait faire ce qu'avait fait la Commune — c'est vrai, vous savez, les communards avaient scié la croix ; on l'avait bien sûr rétablie au nom de l'ordre moral, mais il y avait des gens qui estimaient qu'il fallait enlever cette croix. Et voilà Vallès qui fait un article dans son nouveau « Cri du Peuple » pour dire : « Mais non, mais non, il ne faut pas enlever cette croix ». Il ajoute : « C'est une cible du moins » ! Puis il ajoute aussi qu'il y a des gens à qui ça fait plaisir de voir cette croix. Alors, pourquoi pas ? Le même Vallès s'emporte contre deux livres, un de Rochefort qui s'appelle « L'Aurore boréale », l'autre qui s'appelle « Autour d'un clocher » qui est une histoire de curés qui couchent avec leur bonne, de Fabre et Després. Il écrit à Arthur Arnould : « Mais à quoi ça rime ? ». Il a rouvert un pamphlet de Michelet qui s'appelait « Le Prêtre » et il dit : « Il y a de quoi rire ! » Et il ajoute cette phrase qui me touche assez : « La guerre sainte n'est plus aujourd'hui la croisade contre le prêtre ; les soutanes dangereuses, elles sont en queue de redingote ». Il a un copain qui meurt et qui s'appelle Leclerc. Et Vallès écrit : « Tu es parti le premier. Tu sais, toi, tu sais maintenant le mot du grand mystère ».

Et je voudrais maintenant vous parler de l'article que Séverine a écrit très peu de temps avant la mort de Vallès, qui s'appelle « Le dernier copain de Vallès ». Vous m'entendez ? Le dernier copain ! C'est un curé ! C'est un jeune vicaire qui était à côté de Mortefontaine. Elle dit : « Quand il arrivait en retard, Jules Vallès, couché là dans son pauvre rocking-chair, me disait : « Va voir si mon copain arrive ». Et quand le curé arrivait là, il était content de parler avec lui ».

Vallès se souvenait aussi de son oncle curé. Figurez-vous qu'il nous parle dans ses livres de Farreyrolles. Vous savez, c'est à Farrey-

rolles que se passe une partie de « L'Enfant ». Cela n'existe pas, Farreyrolles. Et je voulais le trouver et je l'ai trouvé : c'est Chaudeyrolles, sur les pentes du Mézenc. Quand j'y suis allé il y a deux ans, j'arrivais près de midi. Il y avait un garagiste qui était là. C'est un tout petit patelin, Chaudeyrolles, et, ma foi, je me risque un peu. Je vous avoue que c'était un peu pour faire le malin. Je vais chez ce vieux garagiste et je lui dis : « Monsieur, je suis à la poursuite d'un curé qui était là il y a cent ans » ! Et ce garagiste me dit : « Ah, vous voulez parler de l'abbé Vallez ». Comme ça ! Parce que l'oncle de Vallès avait été curé à cet endroit pendant cinquante ans et il y avait laissé une grande réputation de type bien. Et Vallès avait un grand respect pour ce curé. Mais un respect aussi pour ceux de ses parents qui étaient des paysans de Farreyrolles. Je voudrais vous lire un petit passage que j'aime bien. Il était avec eux ; la moisson n'était pas encore faite. Puis voilà qu'un orage a l'air de se préparer, le ciel est noir. Je vais lire ça de mon mieux ! « Mes oncles et mes tantes se sont regardés. Et l'un des hommes s'est levé. Il a ôté son chapeau et il s'est mis à dire une prière. Tous se tenaient debout, découverts, avec leur front, jeunes ou vieux, pleins de soucis. Ils priaient Dieu de ne pas être trop cruel pour leurs champs ». Ecoutez ça : « Et de ne pas tuer avec son plomb blanc leur moisson en fleurs ». Il y a un texte de lui qui me frappe beaucoup : « Peut-être ne suis-je, dit-il, qu'un religieux à rebours ». Je ne suis pas sûr que ce soit tellement à rebours.

On va essayer d'arriver à ce qu'il avait de plus secret.

Qu'est-ce qui a déclenché Jules Vallès ? Qu'est-ce qui a fait de lui, Jules Vallès, le révolté ? C'est parce qu'il n'a pas pu supporter une humiliation que l'on faisait subir à ses parents parce qu'ils étaient pauvres. Il dit un jour : « J'étais lycéen, j'ai vu le proviseur qui parlait avec un autre collègue et papa était en train d'entrer. J'ai bien vu que le proviseur poussait le coude de l'autre, du collègue, en montrant le pantalon rapiécé de mon père et sa vieille veste de casimir noir. Et ça, ça m'avait tordu le cœur. »

Il dit : « Quand j'étais en philo, pour faire des économies, c'est Maman qui taillait mes costumes dans de gros tissus qu'elle achetait le plus bas possible. Et ce n'était pas bien. J'étais assez ridicule. Le prof de philo se moquait de mes costumes, et à travers moi, je voyais bien qu'il voulait faire rire de maman, et je le détestais ». Il ne tolère pas de voir les pauvres humiliés par ceux qui ont quelque argent. Il dit : « Quand j'étais petit, il n'y avait que les pauvres qui étaient gentils avec moi. Il y avait mon oncle Joseph, qui était un menuisier, qui me lançait des poignées de copeaux à la figure pour me faire rire. L'oncle Joseph, il avait des copains qui venaient, l'épaule contre la porte et les mains dans les poches, pour parler avec lui. Il y avait l'épicier Vincent, il y avait le cordonnier Rabre. Ceux-là, c'étaient des gentils » !

Mais, lui ne savait même pas ce qui s'était passé pour le mariage de ses parents. Ce mariage si pauvre. Figurez-vous qu'elle avait apporté, la petite Pascal, la maman, elle avait apporté ses nippes — c'est le mot, paraît-il — et la somme de 200 F ! Et puis qui c'est qui avaient été les témoins ? Jean Blanc, charcutier, Jacques Manécot, relieur. Voilà d'où il sortait. Il se rappelle d'autre part, Vallès, que, quand il habitait à Nantes, il voyait « passer quelquefois des pauvresses qui traînaient leurs gosses par le poignet ». Pas par la main, mais par le poignet !

Il raconte qu'un jour, il avait entendu un ouvrier qui avait un bras coupé, et cet ouvrier, pour avoir de l'argent, criait aux gens : « Ma femme a faim, ma femme a faim » ! Peut-être qu'il voulait boire, mais, enfin, je n'en sais rien ! Il avait le bras coupé. Et à ce moment-là, il n'y avait pas d'assurances sociales et ce type allait crever. Et Vallès dit : « Comme cet homme faisait une espèce de scandale, comme il criait, les fenêtres se refermaient, si bien que son cri n'avait pas plus d'écho que le mugissement d'une bête dans un pré ou le cri d'un geai dans un arbre. Et moi, moi, ça m'avait atteint de la plante des pieds à la racine des cheveux ». Surtout quand il comparait ce qu'il voyait chaque année à la distribution des prix. Parce qu'à la distribution des prix, c'était solennel. Il y avait Monseigneur au centre, il y avait le préfet à gauche et il y avait le général à droite. Tout ça, galonné d'or, teinté de violet et panaché de blanc. « Sur quoi étaient-ils assis ces gars-là ? dit-il. Ils étaient assis sur la cariatide, comme dit Victor Hugo, c'est-à-dire sur les bataillons sans cesse foudroyés et sans cesse renaissants de la misère sur le parti qui saigne ».

Ce n'est pas un travailleur, je vous l'ai dit tout à l'heure. Il n'a jamais ouvert Marx. Je crois même que Louis Blanc l'embêtait et s'il se référait à Proudhon, c'était sans l'avoir lu !

Mais il disait : « Quand j'avais lu, gamin, les choses sur la Révolution et que j'entendais le tambour républicain qui battait dans les faubourgs, cette musique-là, elle tirait à pleines volées contre mon cœur. Je sais bien que je serai toujours du côté où j'entendrai crier « Vive la République » !

Il est avec une espèce de passion consciente mais farouche, de passion partielle, il est du côté de ces gens-là, des pauvres gens qui font peut-être des choses qui sont mal. Ils ont peut-être tort, mais ils ont encore raison parce qu'on leur en a trop fait. C'est le même Vallès qui dit : « Oh, je ne jette pas la pierre. Il suffit qu'un jour le pain manque ». Cela veut dire quoi ? Cela veut dire qu'il se souvient de ce qu'il a fait quand il était jeune, quand le pain manquait, et qu'il a plus ou moins trahi.

Mais il nous dit aussi, ce qui me touche beaucoup, il dit aussi : « Dans le pire moment, quand je travaillais au « Figaro » ou ailleurs, j'entendais presque toujours au fond de moi, une sale petite voix

que je n'arrivais pas à faire taire, comme un hôte incommode, comme un locataire inexpugnable, qui me disait : « Pas de ça, mon gars ! »

Claudiel nous parle un jour de cette intention, en nous, vers la hauteur, que nous avons tous misérablement sabotée. Mais il ne l'a pas sabotée, lui, Vallès, son intention vers la hauteur. Il a failli trahir à un moment, mais cette espèce de semence ignée, ce feu qui était en lui, il ne l'a pas piétiné pour l'éteindre. Vous avez bien vu qu'il est resté fidèle à lui-même. Et cet horrible Brunetière, dans l'article dont je parlais en commençant, dit : « Ecoutez, prêtez l'oreille, vous n'entendrez chez Vallès que l'unique accent de la convoitise, l'envie brutale du jouisseur. Il n'a jamais rien aimé » !

Vous croyez qu'il n'a jamais rien aimé ? En tout cas, on l'aimait.

Et je vais finir en vous racontant ce qu'il y a dans l'article nécrologique d'un an après, dans l'article commémoratif de la petite Séverine.

Il est mort le 14 février 85, 77, boulevard Saint-Michel, dans le bel appartement que possédait Guebard. Alors, Guebard avait annoncé que le lendemain 15 février le corps de Vallès serait exposé dans son salon pour tous ceux qui voudraient lui dire adieu. Eh bien, tout Belleville est descendu. J'ai fait une vérification, vous savez. J'ai voulu savoir si c'est vrai ce que racontait Séverine. Et la presse de droite a dit elle-même : oui, il y a eu une foule. Ces gens pour lesquels il s'était battu sont venus en masse. Et comme il y avait des camelots qui essayaient de faire un sou en vendant à la porte une églantine rouge qui était le symbole des socialistes, vous savez, qui était en celluloïd, en carton, je n'en sais rien, tout le monde achetait une églantine rouge. Et comme il y avait 15 à 20.000 types qui sont passés devant ce Vallès de 37 kilos qui était mort sur son lit et que tous lançaient la petite églantine, alors, Séverine dit : « A la fin de la journée, le drap était devenu un drapeau ! »



LES EDITIONS DU CERCLE D'EDUCATION POPULAIRE (a.s.b.l.)

Editions fondation « Bob Claessens »-fonds

Bob CLAESSENS :

L'INCOMPREHENSION DEVANT L'ART.

Un exemple : Vincent van Gogh

68 F + 7 F port

Exemplaire numéroté de 1 à 50

150 F + 7 F port

QU'EST-CE QU'UNE ŒUVRE D'ART ?

45 F + 7 F port

Exemplaire numéroté de 1 à 50

125 F + 7 F port

CARNET D'UN VOYAGE EN UNION SOVIETIQUE

95 F + 7 F port

Ex. numéroté avec photo hors-texte inédite de Bob Claessens 300 F + 7 F port

-
51. Micheline Roelandt
SOCIETE DE LA CRIMINALITE, SOCIETE DE LA PENITENCE 53 F + 5 F port
50. HENRI GUILLEMIN PARLE de Rousseau, Voltaire, Rimbaud, Vallès. Texte complet des 4 conférences données au CEP en octobre 73 199 F + 10 F port
49. Willy Peers : **LES CHOIX D'UNE PARENTÉ RESPONSABLE. De l'accouchement sans douleur, l'avortement, la contraception et quelques autres solutions** 195 F + 10 F port
48. Claire Etcherelli - Georges Fournial - Roger Guibert - Henri Krasucki - Roger Maria - Jacques Moins
LA CLASSE OUVRIERE DANS LE MONDE 160 F + 10 F port
47. Claude Renard
MARXISME ET POLITIQUE 48 F + 5 F port
46. Bob Claessens
LE MATERIALISME DIALECTIQUE 195 F + 15 F port
45. Quatrième Semaine de la Pensée Marxiste à Bruxelles
SEXUALITE ET MORALE D'AUJOUR'HUI 176 F + 15 F port
44. Jean Langlois
CRISE DES MONNAIES OU CRISE DE LA SOCIETE 35 F + 5 F port
43. Bernard Muldworf
LIBERTE SEXUELLES ET NECESSITES PSYCHOLOGIQUES 83 F + 10 F port
42. Henri Buch
PUISSANCE DE L'INDE 39 F + 7 F port
41. Georges Fournial
CHILI EST-CE UNE REVOLUTION ? 64 F + 7 F port
40. Bob Claessens
POURQUOI LES PEINTRES PEIGNENT-ILS UN MONDE LAID 33 F + 5 F port

39. Henri Guillemin : **EMILE ZOLA,
SA VIE, LE SENS DE SON ŒUVRE** 67 F + 7 F port
38. Jean-François Le Ny
**PSYCHOLOGIE ET MATERIALISME DIALEC-
TIQUE** 79 F + 7 F port
37. Bob Claessens : **UN ARTISTE VERITABLE
EST TOUJOURS UN ICONOCLASTE** 30 F + 5 F port
36. Gilles Perrault : **DU SERVICE SECRET
AU GOUVERNEMENT INVISIBLE** 63 F + 7 F port
35. Roger Somville : **POUR LE REALISME
(UN PEINTRE S'INTERROGE)** 195 F + 15 F port
Préface de Bob Claessens - Introduction d'Yvon-Marie Wauters
34. Troisième Semaine de la Pensée Marxiste à Bruxelles
**LUTTE DE CLASSES OU CONFLIT DE GENE-
RATIONS ?** 189 pages 155 F + 10 F port
33. Charles Fourniau
LE VIETNAM de la guerre à la victoire 74 F + 7 F port
32. Jean Hiernaux : **DECOUVERTES RECENTES
SUR L'ORIGINE DE L'HOMME** 36 F + 5 F port
31. Georges Ory
LE CHRIST ET JESUS 189 F + 15 F port
30. Jacques Delarue
LES NAZIS SONT PARMIS NOUS 41 F + 7 F port
(préface de Bob Claessens)
29. Deuxième Semaine de la Pensée Marxiste à Bruxelles
LA FEMME A-T-ELLE LE TEMPS DE VIVRE ?
232 pages 133 F + 13 F port
28. **Débat** Le Chanoine Houtart - Rosine Lewin
L'ETAT ET L'EGLISE EN BELGIQUE 40 F + 7 F port
27. Ivon Kenis - Jacques Lemaître
VERS UNE MEDECINE SOCIALE EFFICACE 44 F + 7 F port
26. Fidel Castro : **LES FEMMES DOIVENT ETRE
DOUBLEMENT REVOLUTIONNAIRES** 34 F + 5 F port
25. Première Semaine de la Pensée Marxiste à Bruxelles
**JEUNESSE DIFFICILE OU TEMPS INCER-
TAINS ?**
Un beau volume de 240 pages 112 F + 10 F port
24. Gilbert Mury : **CATHOLIQUES,
UN MARXISTE REpond A VOS QUESTIONS** 43 F + 5 F port
23. René Dumont
LA FAIM DANS LE MONDE 31 F + 5 F port
22. Jean Meesters
IMPRESSIONS D'UN VOYAGE EN CHINE 33 F + 5 F port
21. Docteur Saracino
CANCERS ET VIRUS 34 F + 5 F port

20. Josué de Castro
LA REVOLUTION LATINO-AMERICAINE 38 F + 7 F port
19. Bob Claessens
OCTOBRE 1917 20 F + 5 F port
18. **Débat** Jean Ladrière - Jacques Milhau
FOI - SCIENCE - PROPRIETE PRIVEE 42 F + 7 F port
17. Roger Garaudy
MARXISME ET RELIGION 26 F + 5 F port
16. Luce Langevin : **GALILEE**
ET LA NAISSANCE DE LA SCIENCE MODERNE 29 F + 5 F port
15. Jean Bruhat - Jean Massin - Albert Soboul
QUI ETES-VOUS, MAXIMILIEN ROBESPIERRE ? 15 F + 5 F port
Débat-express dirigé par René Andrieu.
14. **Débat** L'abbé F. Houtart - Gilbert Mury
**ASPECTS RELIGIEUX DES SOCIETES INDUS-
TRIELLES** 32 F + 5 F port
13. Jean Hiernaux
L'AVENIR BIOLOGIQUE DE L'HOMME 29 F + 5 F port
12. Gilbert Mury
INTELLECTUELS ET LUTTE DE CLASSES 29 F + 5 F port
11. Roger Somville
LE NOUVEAU REALISME (épuisé)
10. Bob Claessens
AIMER BRUEGHEL 82 F + 10 F port
9. Charles Bettelheim
CUBA ET SA REVOLUTION (épuisé)
8. Paul Osterrieth
ADOLESCENTS ET LEURS PARENTS 33 F + 5 F port
7. **Débat** Eerwaarde Pater Leys (s.j.) - Bob Claessens
**OPWAARSTE BEWEGING BIJ DE CHRIS-
TEN EN BIJ DE MARXISTEN** 29 F + 5 F port
6. André Barjonet et Ernest Mandel
QU'EST-CE QUE L'ECONOMIE MARXISTE ? 25 F + 5 F port
*Débat à propos du « Traité d'Economie Marxiste »,
d'Ernest Mandel.*
5. Jean Hiernaux : **NATURE ET ORIGINE
DES RACES HUMAINES** 31 F + 5 F port
Suivi des réponses aux 16 questions posées.
4. Gilbert Mury : **ESSOR OU DECLIN
DU CATHOLICISME EN WALLONIE** 33 F + 5 F port
3. Jean Hiernaux
ORIGINE DE L'HOMME (épuisé)
2. **Débat** R.P. Leys (s.j.) - Bob Claessens
**VUES CHRETIENNES, VUES MARXISTES SUR
LA LIBERTE FONDEMENT DU BONHEUR** 39 F + 5 F port
1. Roger Garaudy
LE MARXISME ET LA PERSONNE HUMAINE (épuisé)

DU MEME AUTEUR

PUBLICATIONS D'INÉDITS

- LAMARTINE. **Les Visions** (Paris, Belles-Lettres, 1936)
» **Lettres des années sombres, 1852-1867** (Fribourg, L.U.F., 1942)
» **Lettres inédites, 1825-1851** (Porrentruy, Portes de France, 1944)
- HUGO. **Pierres** (Genève, Milieu du Monde, 1951)
» **Souvenirs personnels, 1848-1851** (Paris, Gallimard, 1952)
» **Strophes inédites** (Neuchâtel, Ides et Calendes, 1952)
» **Carnets intimes, 1870-1871** (Paris, Gallimard, 1953)
» **Journal, 1830-1848** (Paris, Gallimard, 1954)

HISTOIRE LITTÉRAIRE

- Le Jocelyn de Lamartine** (Paris, Boivin, 1936)
Flaubert devant la vie et devant Dieu (Paris, Plon, 1939 ; 2^e édition revue et corrigée, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1963)
Lamartine, l'homme et l'œuvre (Paris, Hatier, 1940)
Connaissance de Lamartine (Fribourg, L.U.F., 1942)
« Cette affaire infernale » (Rousseau-Hume) (Paris, Plon, 1942)
Un homme, deux ombres (Rousseau, Julie, Sophie) (Genève, Milieu du Monde, 1943)
Les Affaires de l'Ermitage, 1756-1757 (Genève, Annales J.J. Rousseau, 1943)
La Bataille de Dieu (Lamennais, Lamartine, Ozanam, Hugo) (Genève, Milieu du Monde, 1945)
Les Ecrivains français et la Pologne (Genève, Milieu du Monde, 1945)
Lamartine et la question sociale (Paris, Plon, 1946)
L'Humour de Victor Hugo (La Baconnière, Boudry, 1951)
Hugo et la sexualité (Paris, Gallimard, 1954)
Claudél et son art d'écrire (Paris, Gallimard, 1955)
M. de Vigny, homme d'ordre et poète (Paris, Gallimard, 1955)
A vrai dire (Paris, Gallimard, 1956)
Benjamin Constant muscadin (Paris, Gallimard, 1958)
Mme de Staël, Benjamin Constant et Napoléon (Paris, Plon, 1959 ; 2^e édition revue, corrigée, augmentée, Panorama, Bienne, 1966)
Zola, légende et vérité (Paris, Julliard, 1960),
Eclaircissements (Paris, Gallimard, 1961)
Présentation des Rougon-Macquart (Paris, Gallimard, 1964)
L'homme des Mémoires d'Outre-Tombe (Paris, Gallimard, 1965)
Le « converti » Paul Claudél (Paris, Gallimard, 1968)
Pas à pas (Paris, Gallimard, 1969)
Précisions (Paris, Gallimard, 1973)

HISTOIRE

- Histoire des catholiques français au XIX^e siècle** (Genève, Milieu du Monde, 1947)
Lamartine en 1848 (Paris, P.U., 1948)
Le Coup du 2 décembre (Paris, Gallimard, 1951)
Les Origines de la Commune :
 Cette curieuse guerre de 70 (Paris, Gallimard, 1956)
 L'Héroïque Défense de Paris (Paris, Gallimard, 1959)
 La Capitulation (Paris, Gallimard, 1960)
L'Enigme Esterhazy (Paris, Gallimard, 1962)
L'Arrière-pensée de Jaurès (Paris, Gallimard, 1966)
La Première Résurrection de la République, 24 février 1848 (Paris, Gallimard, 1967)
Napoléon tel quel (Paris, Trévisé, 1969)
Jeanne dite Jeanne d'Arc (Paris, Gallimard, 1970)
Zola, sa vie, le sens de son œuvre (Bruxelles, C.E.P., 1971)
L'Avènement de M. Thiers ou l'origine de la Commune (Paris, Gallimard, 1972)

ESSAIS ET RECITS

- Par notre faute** (Paris, Laffont, 1946)
Une histoire de l'autre monde (Neuchâtel, Ides et Calendes, 1942)
Reste avec nous (Boudry, La Baconnière, 1944)
Rappelle-toi, petit (Porrentruy, Les Portes de France, 1945)
Cette nuit-là (Neuchâtel, Le Griffon, 1949)

TABLE DES MATIERES

En guise de préface Henri Guillemin, par Suzanne Dechamps 7

Un « détraqué » Jean-Jacques Rousseau ? 11

Son père	13	L'argent	35
En apprentissage	15	« Le devin du village »	37
A Annecy	17	« La nature de l'homme »	39
Chez Madame de Vercellis	19	« Discours sur l'origine de l'iné-	
Secrétaire d'un faux archimandrite	21	galité »	41
Relations avec Madame de Warrens	23	« Prise de corps »	43
Connaissance encyclopédique	25	Chasse à l'homme	45
A Paris	27	Rousseau traqué	47
La musique	29	« Les Confessions »	49
L'abandon de ses enfants	31	Rêverie du promeneur solitaire	51
Autodidacte	33		

Le « monstre » Voltaire au hideux sourire 53

Qui c'est ce personnage ?	55	Obtenu justice	73
Les finances de Voltaire	57	La pensée de Voltaire	75
L'intrigant, l'arriviste	59	Traité de tolérance	77
Frappez et cachez votre main	61	Le côté offensif	79
Contre Jean-Jacques Rousseau	63	La morale	81
Mais que font ces pasteurs ?	65	La chaleur humaine	83
« Le sentiment des citoyens »	67	« Lettres sur les misères du	
Le voltairianisme	69	temps »	85
La correspondance	71	Ce regard plein de silence...	87

Rimbaud « mystique à l'état sauvage » 89

L'homme aux semelles de vent	91	Rimbaud et Verlaine	107
Les deux Rimbaud	93	Un grand souffle inconnu	109
Emportement	95	« Je suis un autre »	111
« Les pauvres Jésus pleins de		« Une Saison en Enfer »	113
givre »	97	Un crime d'amour	115
« Soleil et chair »	99	Une prière en forme de hurlement	117
« Les Sœurs de charité »	101	Aden-Marseille	119
La Commune	103	On meurt comme on peut	121
« Le Cœur volé »	105		

Le grand Vallès 123

La famille	125	Jules Vallès et Hector Malot	143
En prison	127	Un grand écrivain	145
La Bourse	129	Sur l'argent, les femmes, la reli-	
Pion	131	gion	147
Journaliste	133	Voulu mes dangers	149
La trahison des généraux	135	Vallès et Séverine	151
« Le Cri du Peuple »	137	L'abbé Vallez	153
« Ce ciel qui était clair »	139	Le drap était devenu un drapeau !	155
A la dernière barricade de Belle-			
ville	141		

**Œuvres de Henri Guillemin
aux Editions d'Utopie**

Zola, légende et vérité
Napoléon, légende et vérité
Lamartine et la question sociale *suivi* de Lamartine en 1848
Connaissance de Lamartine
Un homme, deux ombres (J-J. Rousseau)
« Cette affaire infernale » (J-J. Rousseau)
L'Avènement de M. Thiers *suivi* de Réflexions sur La Commune
La Vérité sur l'affaire Pétain
M. de Vigny, homme d'ordre et poète
L'Arrière-pensée de Jaurès
Flaubert devant la vie et devant Dieu
La Bataille de Dieu
Histoire des catholiques français au XIX^e siècle
Rappelle-toi, petit
L'Histoire du Français
Une Histoire de l'autre monde
Reste avec nous
La face cachée de George Sand
Jeanne dite « Jeanne d'Arc »
L'Homme des Mémoires d'Outre-Tombe
L'Enigme Estherazy
1848, la première resurréction de la République
Claudél et son art d'écrire
A vrai dire
Benjamin Constant muscadin
Les Rougon Macquart
Le « Converti » Paul Claudél
Une certaine espérance
Charles Péguy
Le Coup du 2 décembre
Les origines de La Commune
 Cette curieuse guerre de 70
 L'Héroïque défense de Paris
 La Capitulation

Regards sur Bernanos
Robespierre, politique et mystique
Nationalistes et nationaux
Silence aux pauvres !
Jules Vallès, du courtisan à l'insurgé
La Guerre du Golfe (1991)
1789-1792 / 1792-1794 : les deux Révolutions françaises
Le Général clair-obscur
Hugo et la sexualité
Eclaircissements
L'Engloutie (Adèle, fille de Victor Hugo)
L'Affaire Jésus
Parcours
La Cause de Dieu
Jean-Jacques Rousseau ou la méprise extraordinaire
Précisions
Malheureuse Eglise
Pas à pas
Regards sur Nietzsche
Sullivan ou la parole libératrice
Madame de Staël et Napoléon
Lamartine, l'homme et l'œuvre
Vérités complémentaires
Nouvelles et contes
Chroniques du Caire
Par notre faute
L'humour de Victor Hugo
Le « Jocelyn » de Lamartine (version numérique)
Les « Visions » de Lamartine (version numérique)
Demain en France (version numérique)
Zola, sa vie, le sens de son œuvre (version numérique)
Les écrivains français et la Pologne (version numérique)
Henri Guillemin parle de Rousseau, Voltaire, Rimbaud, Vallès
(version numérique)

à paraître

Victor Hugo par lui-même

Les Passions d'Henri Guillemin
Réalité et signification de l'Histoire

**Les conférences de Henri Guillemin
en livres-CD**

L'Affaire Dreyfus
Le Fascisme en France
Jaurès
Jeanne d'Arc
Voltaire

Correspondances

La correspondance Paul Claudel / Henri Guillemin
est disponible sur www.utovie.com

**Sur Henri Guillemin
aux éditions d'Utovie**

par Patrick Berthier

Une vie pour la vérité, bibliographie (+ complément 2022)
Henri Guillemin tel quel

par Maurice Maringue

Henri Guillemin le passionné

par Patrick Rödel

Les petits papiers d'Henri Guillemin

Actes de colloques

Le moment Robespierre (colloque PHG, 2013)

Henri Guillemin historien et écrivain de la Révolution française
(colloque PHG, 2014)

Henri Guillemin et la Commune, le moment du peuple ?
(colloque LAHG, 2016)

L'enseignement de l'Histoire en péril (colloque LAHG 2021)

Conférences audio-visuelles

Actuellement, la plupart est disponible via la TSR (Télévision Suisse Romande) et consultable sur Youtube.

Coffret Henri Guillemin et La Commune

3 DVD + livre Réflexions sur La Commune
co-édition Les Mutins de Pangée / Utovie

Coffret Henri Guillemin et L’Affaire Pétain

3 DVD + livre La Vérité sur l’Affaire Pétain
co-édition Les Mutins de Pangée / Utovie

Les associations

Présence d’Henri Guillemin (PHG)
41 rue Sigorgne, 71000 Mâcon
www.henriguillemin.fr
et

Les ami(e)s d’Henri Guillemin (LAHG)
20/22 avenue Aristide Briand, 92160 Antony
www.henriguillemin.org
travaillent à faire connaître l’œuvre de l’historien

Le Fonds Henri Guillemin

réuni par la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel (CH)
est consultable sur : bpun.unine.ch/pdf/guillemin_inventaire.pdf

retrouvez les œuvres complètes d’Henri Guillemin sur
www.utovie.com

achevé de réaliser
en février 2024 par les Editions d’Utopie
ISBN 978-2-86819-816-7 © Diffusion différente / Utopie, 2024